
LAUS DEO

LETTRES HISTORIQUES, POLITIQUES ET CRITIQUES,

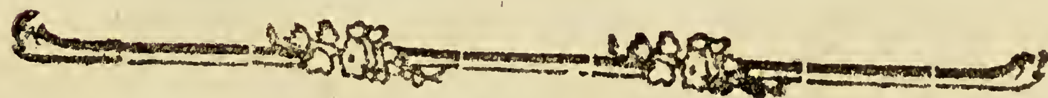
SUR LES EVENEMENTS, QUI SE SONT PASSES DEPUIS 1778 JUSQU'A PRESENT.

RECUEILLIES ET PUBLIEES.

PAR UN HOMME DE LETTRES QUI N'EST D'AUCUNE ACADEMIE, NI PENSIONNE PAR AUCUN ROI, REPUBLIQUE, VISIR OU MINISTRE QUELCONQUES.

Veritas amicos, potius quàm odium parere deberet.

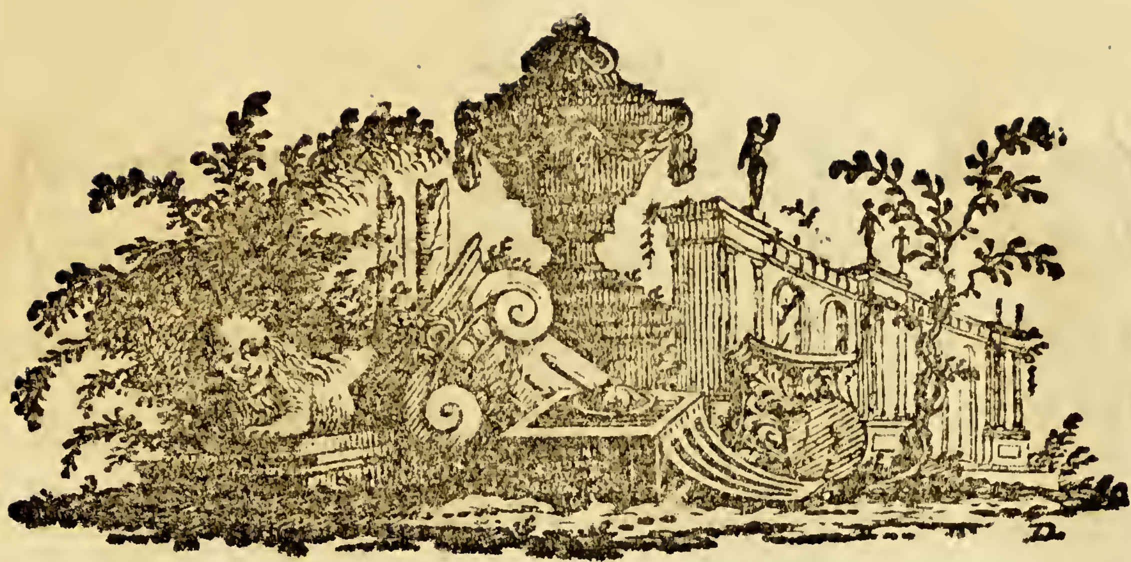
TOM. I.



A LONDRES

DE L'IMPRIMERIE D'UN MINISTRE DISGRACIE.

1787.



AVIS DE L'EDITEUR.

Je n'employerai point le ſubterfuge de ceux qui pour donner de la vogue aux ouvrages qu'ils font imprimer dans le genre de celui que j'offre au public, diſent que le manuſcrit qu'ils mettent au jour a été volé, ou qu'il a été trouvé dans la correſpondance d'un miniſtre d'état, ou bien enfin qu'il leur a été remis par quelqu'un d'une haute conſidération dont ils doivent taire le nom, & qui avoit la permiſſion de fouiller dans les archives ſecretes de tous les cabinets de l'Europe. Sans avoir recours à toutes ces charlatanеries

dont on n'eſt plus la dupe, j'avouerai de bonne foi que j'ai raſſemblé avec ſoin depuis 1778. la correſpondance que je mets ſous les yeux du public; que lié d'amitié avec quelques perſonnages en place, j'ai gardé les lettres qu'ils m'ont écrites lorsqu'elles contenoient des faits intéreſſans qui pouvoient ſervir à une eſpèce d'hiſtoire du tems. Chacun à ſa manière de voir les choſes: On a déja beaucoup écrit ſur la même matière; tels ſont les mémoires de Bachaumont & l'obſervateur anglois *ou* la correſpondance de Milord All'aye à Milord All'éar. *Ce dernier ouvrage n'eſt pas ſans mérite, malgré les critiques qu'il a éprouvées; il y a des articles bien faits & très inſtructifs, tels que les mémoires ſur l'adminiſtration des finances & ſur la marine. Les lettres qu'on donne au public n'offrent point de ces détails; elles ne contiennent que des objets politiques, des intrigues ſecretes de cour, quelques portraits de gens en place qui ont joué un rôle ſur le théatre de l'Europe, quelques inſtructions*

ſe-

ſecretes des ſouverains & de leurs miniſtres pour faire réuſſir certains projets, & l'expoſé des cauſes qui ſouvent les ont fait manquer. On y verra les moyens que la politique employe pour aſſurer le ſuccès d'affaires importantes, ou pour changer la face des empires.

Ces lettres ſont au reſte écrites ſans prétention ; on y trouvera quelquefois des négligences de ſtyle ; mais on a cru devoir les laiſſer telles qu'elles ſont, afin de ne rien changer au texte. On ſait bien que le genre épiſtolaire ne doit pas être auſſi ſoigné qu'un diſcours académique ; une manière ſimple & claire de raconter ce qu'on a vu me paroit préférable.

Je dois obſerver auſſi que beaucoup de ces lettres ont été écrites par des étrangers qui ne connoiſſant pas notre langue à fond, ne peuvent en poſſéder toutes les fineſſes ; c'eſt une raiſon pour mériter l'indulgence des lecteurs. Ceux qui aimeront à s'inſtruire ſur les évenemens paſſés & les cauſes qui ont operé telle ou telle révolution, trouveront

ront de quoi ſatisfaire leur curioſité dans ces lettres. Elles offrent en outre une grande variété d'objets, & des critiques, dont quelques-unes ſont aſſez bien faites, ſur les fautes commiſes par les miniſtres, les généraux, & autres gens en place.

On prévient auſſi les lecteurs que, dans cette correſpondance, on trouvera des faits qui ont déja été racontés dans d'autres ouvrages imprimés; mais on répondra qu'il n'eſt guères poſſible d'éviter ces répétitions, on les a rendu le moins fréquentes qu'il a été poſſible, & lorſqu'il s'en trouvera, on en ſera dédommagé par des choſes neuves & abſolument ignorées du public.

Comme ces lettres ſont écrites avec aſſez de liberté, on s'attend que leur introduction ſera peut-être défendue dans certains pays. Tant mieux, cela ne fera qu'augmenter leur débit: c'eſt un ſervice que les gouvernemens intolérans rendent aux auteurs & aux libraires, lorſqu'ils empêchent la lecture de certains livres, qui n'acquierent ſou-

vent

vent de la célébrité que par les entraves qu'on met à leur circulation. Ceux dont la conſcience n'eſt pas ſans reproche, craignent qu'on ne révele leurs torts ; pour en empêcher la publicité, ils abuſent de l'autorité qui leur eſt confiée. Inquiets, ſoupçonneux ils proſcrivent un ouvrage ſans le connoître, & jugent un livre ſur le titre ſeulement ; mais malgré le deſpotiſme qu'on exerce contre les écrivains, tout perce à la fin, & la librairie eſt devenue un commerce de contrebande très lucratif pour l'Angleterre, la Hollande & la Suiſſe. Les grands états dédaignent de pareilles ſpéculations, & préferent de laiſſer enrichir leurs voiſins par la liberté de la preſſe.....

Si ce premier volume eſt accueilli favorablement du public, on donnera la continuation de ces lettres de deux mois en deux mois. Chaque volume contiendra les évenemens d'une année depuis 1778. juſqu'à celle courante. On a fait annonçer il y a un an cet ouvrage dans les feuilles publiques pour

le

le proposer par souscription. Les lecteurs pourront se déterminer d'après cet essai qu'on met sous leurs yeux. On ne demande point d'argent d'avance ; on payera à fur & à mesure que les volumes paroîtront. On s'adressera aux libraires indiqués ci-dessous.

M. le Roux, Libraire à Mayence.
M. Dufour, Libraire à Mastricht.





LETTRE PREMIERE.

VERSAILLES *le 14 Décembre 1777.*

Vous me demandez, Monſieur! ce que je penſe des intrigues politiques de no-tre cabinet; je vais vous le dire. Le Comte de Vergennes n'a encore pris aucun parti, il ſe déterminera d'après les circonſtances. Nous faiſons ſecrétement toutes les diſ-poſitions pour une guerre maritime, tan-dis que d'un autre côté, nous avons l'air de vouloir vivre en bonne intelligence avec l'Angleterre. Comme le Duc de Choi-ſeul, lors de ſon exil, n'a rien laiſſé aux affaires étrangères ſur les projets qu'il avoit pour fomenter les diviſions entre les colonies & la mère-patrie, on croit que ſon ſucceſſeur eſt fort embaraſſé pour ſuivre le même plan, ſur lequel il n'a au-cune notion. Ceux qui l'entourent ne ſont

pas dans le cas de lui en donner. Mr. de Choiſeul n'avoit point mis ſes premiers commis dans ſa confidence ; ce Miniſtre ne les employoit que pour les notifications de morts, de mariages, ou autres objets de peu de conſéquence. Il avoit des hommes affidés & de mérite qui poſſédoient ſeuls ſa confiance & qui travailloient avec lui aux affaires politiques. Il avoit des agens ſecrets dans toutes les cours étrangères, qui l'inſtruiſoient de tout ce qui ſe paſſoit, & qui le mettoient dans le cas de ſavoir ce qui ſe traitoit dans les cabinets de l'Europe, & d'empêcher la réuſſite des projets qui pouvoient contrarier les ſiens. Si ſon exil en 1770 n'avoit pas eu lieu, jamais la Pologne n'eut été partagée, & la fameuſe révolution de 1770 ne fut pas arrivée ; Louis XV en mourant, eut conſervé le titre de bien-aimé qu'il a perdu par toutes les foibleſſes qu'il a eues à la fin de ſon regne.

Le premier ſucceſſeur du Duc de Choiſeul n'étoit pas l'homme qu'il falloit pour cette place. Il n'avoit jamais été employé

dans

dans les ambaſſades, il ne connoiſſoit point la partie des affaires étrangères; il s'étoit rendu deſagréable à la nation par ſon affaire avec les Etats de Brétagne, & ne dut ſon élevation qu'à la faveur des Dubarri & à ſon parent le Duc de Richelieu, Il avoit de l'eſprit, des talens pour l'adminiſtration intérieure du royaume, mais il étoit déplacé dans le miniſtère qui lui étoit confié. Il voulut débuter par renverſer tout ce qu'avoit fait ſon prédéceſſeur. Son intention étoit, à ce qu'on aſſure, de rompre le traité d'alliance conclû avec la cour de Vienne en 1756 & d'en faire un autre avec le Roi de Pruſſe. Louis XV s'y refuſa; le cabinet Impérial fut inſtruit de ce qui paſſoit & prit ſes meſures en conſéquence.

Vers le mois de Juin 1771, le Comte du Barri ſe mit dans la tête d'être nommé Miniſtre de France à Berlin; il en parla au Duc d'Aiguillon. Il s'agiſſoit d'engager le Roi de Pruſſe à le reçevoir en cette qualité. On fit choix pour négocier cette affaire, d'un émiſſaire qui avoit quelques

liaiſons avec la cour de Berlin ; on lui donna des inſtructions, le Comte du Barri paya les fraix du voyage. Le parti du Duc de Choiſeul, qui ſavoit tout ce qui ſe paſſoit, rendit la miſſion ſans effet. Le Roi de Pruſſe ne donna que des réponſes vagues & ne manqua pas d'inſtruire le cabinet de Vienne des propoſitions qu'on lui faiſoit. Louis XV, lorsqu'il apprit ce qu'avoit fait ſon Miniſtre à ſon inſçu, temoigna beaucoup d'humeur ; il vouloit que l'intriguant Comte du Barri fût exilé. La favorite, ſa belle ſœur, intercéda pour lui, & le Monarque ſe radoucit; mais il exigea de ſa maitreſſe, que jamais ſon beau-frère ne ſe mêleroit d'affaires politiques.

J'entre dans ces détails avec vous, Monſieur ! parce qu'ils ſont néceſſaires à la ſuite de notre Correſpondance, & qu'ils forment une eſpèce de chaîne avec les évenemens qui les ont ſuivis.

La paix glorieuſe que fit la Ruſſie avec les Turcs n'auroit jamais eu lieu, ſi le Duc de Choïſeul fût reſté en place. La pro-

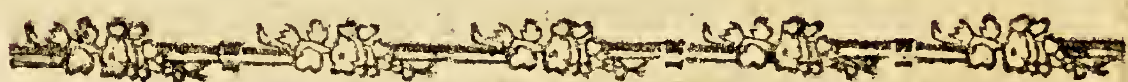
protection qu'il accordoit aux Confédérés de Pologne, les secours en argent qu'il leur faisoit passer mettoient ces derniers en état de forcer la Russie à diviser ses forces. La France de son côté eut fait passer dans la Méditerranée une escadre, qui auroit empêché celle des Russes d'agir comme elle l'a fait (c'étoit le projet du Duc de Choiseul) & l'on eut imposé alors à la Russie les conditions de paix qu'elle a fait accepter à la Porte. Le Duc d'Aiguillon abandonna cette dernière à elle-même ; il refusa tout secours aux confédérés de Pologne, traita assez durement le représentant qu'ils avoient à Paris. Cette conduite singulière donna lieu à l'entrevue de l'Empereur avec le Roi de Prusse en Silézie, où le partage de la Pologne fût décidé. Le Prince Louis de Rohan, qui étoit alors notre Ambassadeur à Vienne, ignoroit absolument ce qui se passoit, ainsi que notre Ministre des affaires étrangères. Louis XV en fût instruit trois jours avant ce dernier, qui, en annonçant l'événement au Monarque, reçut pour toute réponse : " Je le sais depuis trois jours ; si

 „ Choi-

„ Choiſeul étoit encore en place, cela ne
„ ſeroit pas arrivé. „

Vous me demandez ſi je crois à la guerre par tout ce qui ſe paſſe. Je vous dirai, oui. Depuis ſix mois nous avons ici des députés des Américains. Gérard, premier commis, les voit aſſez ſouvent; & la rupture avec l'Angleterre doit éclater avant peu.

J'ai l'honneur d'être &c.



LETTRE II.

VERSAILLES *le 20 Décembre,*

L'Ambaſſadeur de la Grande-Brétagne n'a pas vu avec plaiſir l'article inſéré dans la gazette de France du 12 de ce mois, ſur la capitulation du Général Burgoyne. Cette feuille périodique s'étoit abſtenu juſqu'à préſent de parler des affaires de l'Amérique; mais il paroit qu'on commence à lever le maſque. La tournure que l'on donne à la défaite du Général Anglois ne peut que déplaire à la cour de

de Londres. Le Vicomte de Stormont recevra ſans doute des ordres de ſe plaindre du paragraphe inſéré, qui dénote une intention ſecrete d'humilier l'Angleterre, & annonçe la ſatisfaction qu'éprouve le Miniſtère ſur les revers que nos rivaux ont eſſuyés de la part de leurs colonies.

Le moment eſt critique pour notre Lieutenant de police-Miniſtre. Il eſt plus propre à conduire l'eſpionage de Paris que des expéditions maritimes. Tous nos armateurs craignent de ſe compromettre, & que, dans le cas où notre marine recevroit un échec, le gouvernement ne les abandonne. Quelques-uns ont temoigné leurs inquiétudes à ce ſujet à Mr. de Sartine. Celui-ci leur a fait répondre, qu'il ne pouvoit encore leur dire ſon ſecret, mais qu'ils continuaſſent ſans crainte à faire paſſer des munitions de toute eſpece aux Américains; qu'avant trois mois la paix ou la guerre ſeroit décidée; que dans tous les cas, ils pouvoient compter ſur la protection du Roi.

J'ai voulu favoir quel étoit ce fecret. J'ai été voir un Commis des Bureaux de la Marine, je l'ai fait caufer fur les projets du Miniftère. Il m'a dit en confidence, „ Nous voulons encore attendre pour fa- „ voir jufqu'à quel point on peut compter „ fur les Américains. L'échec que vient „ d'effuyer le Général Burgoyne, nous „ décidera à faire paffer un corps de trou- „ pes en Amérique. Si elles ont le bon- „ heur d'y arriver fans coup férir, alors „ nous nous déclarerons ouvertement en „ faveur de nos alliés. Voilà ce qui a été ré- „ folu dans le Confeil du Roi. Les chofes ne „ peuvent refter dans l'état où elles font. „ Nous avons amufé affez longtems le Vi- „ comte Stormont; il eft heureux pour „ nous d'avoir eu à traiter avec cet Am- „ baffadeur, qui s'en eft rapporté de bon- „ ne foi à tout ce que nous lui avons dit „ depuis deux an, & qui s'eft contenté des „ petites fatisfactions qu'on donnoit à fa „ Cour de tems à autre, tandis qu'on „ préparoit fa ruine & l'indépendance de „ fes colonies „ — Mais croyez vous y „ réuffir, répondis-je au premier com-

„ mis

„ mis? —„ Il y a dix à parier contre un, me
„ répliqua-t-il. „ Le cabinet de St. James
„ s'eſt aliéné tous ſes alliés par la condui-
„ te hautaine qu'il a tenue avec eux. La
„ nation même eſt indignée des procédés
„ qu'ont les Miniſtres envers les Améri-
„ cains. Nous ſommes aſſurés de l'Eſpa-
„ gne, nous ſommes preſque certains de
„ la Hollande, & nous la forçerons, ſi
„ cela eſt néceſſaire, à ſe déclarer pour
„ nous. Avec de pareils moyens, vous
„ voyez que nous ſommes preſque ſûrs
„ de vaincre. „

Je vous avoue, Monſieur ! que je commence à croire que ce premier commis aura raiſon. Le Miniſtère Anglois fait des fautes qui ſont impardonnables & prépare bien des maux à ſon pays.

J'ai eu l'occaſion de ſouper il y a quelques jours avec le fameux Francklin ; il m'a parû fort content. J'ai cauſé avec lui ſur les troubles de ſon pays. Ce qu'il m'a dit me fait croire, qu'avant trois mois les Etats-Unis, dont il eſt le repréſentant, auront conclû un traité avec la France,

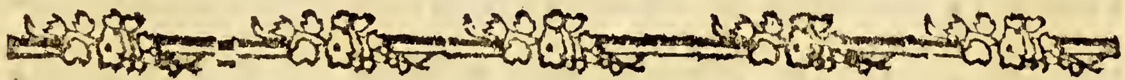
& que la guerre ſera déclarée à l'Angleterre. Ce qui ſemble confirmer mon opinion, c'eſt l'arrêt du Conſeil d'Etat du Roi qui vient de paroître. S. M. dit dans le préambule " qu'elle auroit pu ſe paſſer ,, cette année d'un ſecours extraordinai-,, re, mais que des circonſtances impré-,, vues l'obligent de prendre des précau-,, tions contre des armemens conſidéra-,, bles qui ſe font chez d'autres puiſſan-,, ces, & qui néceſſitent la continuation ,, des dépenſes qu'exigent les préparatifs ,, que ſa prudence a cru devoir ordon-,, ner. ,,

On m'aſſure que le voyage que le Comte d'Arranda a fait incognito dans pluſieurs ports de France au mois d'octobre dernier, n'a eu lieu que par ordre de ſa cour, pour rendre compte de l'état de notre Marine. J'ai vu une lettre de Nantes dans laquelle on écrit ce qui ſuit, en date du 4 Novembre.

,, Le voyage du Comte d'Arranda a eu ,, lieu ici dans le plus grand incognito. Il ,, n'avoit point été annoncé, perſonne ne

„ l'eût reconnu ſans le hazard qui le fit
„ rencontrer par quelqu'un qui l'avoit vu
„ à Paris. Il a eu des conférences ſecré-
„ tes avec quelques députés des Etats-
„ Unis, & leur a promis, dit-on, que
„ l'Eſpagne ne tarderoit pas à ſe déclarer
„ en leur faveur, & à faire cauſe com-
„ mune avec la France pour leur procu-
„ rer l'indépendance. „

Comment les Anglois s'endorment-ils, & peuvent-ils ignorer ce qui ſe fait contre eux, quand on trâme leur perte auſſi publiquement? Il faut avouer, Mr. que ſi cette nation s'eſt acquis l'empire des mers par ſa bravoure, nous l'emportons de beaucoup ſur elle par la profondeur de notre politique. Nous touchons au moment de réparer l'échec qu'elle a porté à notre gloire dans la guerre dernière.



LETTRE III.

VERSAILLES *le 4 Janvier 1778.*

On s'attendoit ici à une promotion de cordons-bleus qui n'a pas eu lieu par la raiſon

raiſon qu'un perſonnage, qui ne jouit pas d'une bonne réputation, s'étoit mis ſur les rangs. Le Roi ne voulant pas l'admettre, n'a point fait de chevaliers du St. Eſprit, comme il en avoit eu l'intention.

Les beſoins continuels, occaſionnés par le luxe de la cour & de la capitale, favoriſoient tellement l'uſure, que quantité de perſonnes ſe ruinoient par les gros intérêts qu'on leur faiſoit payer. Depuis longtems on avoit le projet d'établir un Lombard, mais le parlement avoit toujours refuſé de donner ſon conſentement, par la raiſon, diſent les méchans, que quelques-uns de ces Meſſieurs faiſoient eux-mêmes l'uſure & perdroient trop ſi on leur ôtoit ce moyen d'augmenter leur fortune. Le gouvernement, ſans égard cependant pour ces conſidérations particulières, a donné la ſanction à cet établiſſement, & le Mont de piété (c'eſt ainſi qu'on l'appelle) eſt en pleine activité, en vertu de lettres patentes accordées depuis le 9 décembre 1777.

L'Ar-

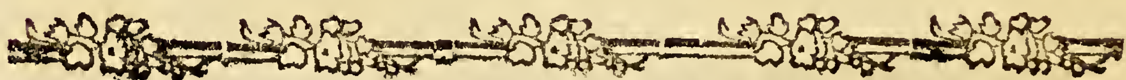
L'Archevêque de Paris devoit par ſa place en être le Préſident, mais il a refuſé, attendu que cette inſtitution eſt, ſelon lui, contraire aux canons de l'égliſe, aux préceptes de l'Evangile qui défend abſolument de prêter ſur gages. Le zele de Mr. de Beaumont eſt louable, mais comme de deux maux il faut éviter le pire, on croit qu'il auroit pu, ſans bleſſer ſa conſcience, préſider à un établiſſement dont le produit eſt affecté au ſoulagement des pauvres.

On prétend que le gouvernement aura ſouvent recours au mont de piété pour avoir de l'argent. Il ne donnera point de gages, on lui prêtera ſur de ſimples réconnoiſſances.

Le Comte de Maurepas, qui depuis longtems vouloit ſe donner un ſucceſſeur, a jetté les yeux, dit-on, ſur Mr. le Comte d'Oſſun, comme le ſeul capable, par ſes talens & ſa probité, de s'acquitter de cet emploi. Mr. le Comte d'Oſſun vient d'être nommé Miniſtre d'Etàt, & il eſt entré au conſeil en cette qualité. Un perſonnage,

qui

qui jouit de la confiance du Roi, m'a assuré que le Monarque n'auroit plus de Mentor, & que Mr. le Comte de Maurèpas mort, il ne seroit pas remplacé. Le Roi d'Espagne faisoit beaucoup de cas de Mr. d'Ossun, & ne seroit pas fâché, à ce qu'on croit, de le voir aussi puissant que l'étoit le Duc de Choiseul. Mais il sera trompé dans son attente, & jamais l'ancien Ambassadeur d'Espagne ne sera premier Ministre de France.



LETTRE IV.

VERSAILLES *le 6 Janvier.*

Hier l'on a reçu ici la nouvelle de la mort de l'Electeur de Bavière. Dans les circonstances actuelles, cet évenement peut avoir des suites. On sait les vues de la maison d'Autriche sur ce pays qui est fort à sa convenance, mais on doute que Frédéric permette à sa rivale cet agrandissement de puissance. Ce Monarque, qui a toujours su calculer ses intérêts, sera plu-

plutôt la guerre que de souffrir que l'Empereur mette à exécution ses projets, s'il en a. Dans un Conseil d'Etat tenu à ce sujet, il a été décidé que, dans cette succession éventuelle, nous ne jouerions que le rôle de médiateurs, & que nous ne nous mêlerions pas de la querelle, dans le cas où une rupture viendroit à éclater entre l'Autriche & la Prusse.

Il est important pour nous de n'avoir qu'une guerre maritime à soutenir. Nous avons sur les Anglois un avantage décidé; nous devons, à tel prix que ce soit, le soutenir; & l'indépendance de leur colonies une fois assurée, l'abaissement de la Grande-Bretagne est certain; nous lui ôtons l'empire des mers, nous la réduisons à l'état de puissance du second ordre. Voilà quels sont les projets de notre cabinet. Puissent-ils avoir un plein succès.

Si le Lord Stormont étoit un autre homme, il auroit engagé sa cour à faire cause commune avec le Roi de Prusse: cette union nous mettroit dans la nécessité de faire marcher une armée vers le Bas-Rhin.

C'est

C'eſt la ſeule reſſource qui reſte à l'Angleterre pour ſe tirer du mauvais pas où elle s'eſt engagée. Si elle néglige ce moyen, dans deux ans elle aura une guerre maritime à ſoutenir contre la France, l'Eſpagne & la Hollande réunies, A en juger d'après ce qui ſe paſſe, il paroit preſque certain que cette dernière ne tardera pas à ſe brouiller avec la cour de Londres. Le Chev. Yorck, Miniſtre Brittannique à la Haye, n'eſt pas l'homme qu'il faut dans ce moment pour cette place ; il eſt mal avec la province de Hollande, il ſe montre trop ouvertement le partiſan du Stadhouder ; ſa politique eſt continuellement en défaut, & nous ſavons profiter de ſes fautes.

Le Duc de la Vauguyon, notre Ambaſſadeur près des Etats-Généraux, ſe conduit avec beaucoup plus d'adreſſe. Il a ſu ſe faire un parti puiſſant dans la république ; il n'y auroit jamais réuſſi ſans l'impéritie du Chev. Yorck, qui s'eſt aliéne tous les eſprits, par le ton de hauteur qu'il a pris. Il ſemble que l'Angleterre

prenne

prenne à tâche de ſe brouiller avec toutes les puiſſances, dans un moment où elle devroit tout ſacrifier pour ſe faire des amis.

Le Stadhouder eſt mal conſeillé; il ſera la victime de ſon attachement pour la Grande-Bretagne; ſi au moins il l'avoit ſçu cacher, il auroit tout obtenu des Etats-généraux, & c'eſt alors que maître des forces de la république, il eut pu lever le maſque & faire ce qu'il auroit voulu. Mais il a donné de la défiance; on craint que ſoutenu par la cour de Londres, il ne cherche à étendre ſon pouvoir. Notre Ambaſſadeur profite de ces circonſtances pour inſpirer de la jalouſie contre le Capitaine général, & il y réuſſira.



LETTRE V.

De VERSAILLES *le 9 Janvier.*

Notre Miniſtre des affaires étrangères vient de recevoir des lettres de Munich. On lui mande qu'il a été conclu le 3 de ce

mois, avec l'Electeur Palatin, un traité de partage de la Bavière, moyennant certaines conditions très avantageuſes à la maiſon d'Autriche; & que l'Empereur, pour arrhes de ce marché, a offert à S. A. E. Palatine, l'ordre de la toiſon d'or, qui a été accepté. On ignore encore ſi le Duc des Deux-Ponts, héritier de la maiſon Palatine, à ratifié la convention : on doute qu'il le faſſe, vu ſes liaiſons avec la cour de Berlin.

Celle de Vienne ne nous a pas communiqué miniſtériellement ce traité d'échange. Nous attendrons pour dire notre avis, que le corps germanique ſe ſoit expliqué. Les publiciſtes de ce pays aſſurent que cette convention eſt contraire au traité de Weſtphalie, mais il a déja été tant de fois contrevenu à ce traité, qu'on peut bien le faire encore en faveur de notre alliée la Maiſon d'Autriche, ſans que cette nouvelle infraction tire à conſéquence. Nous avons trop beſoin, dans ce moment, de la cour de Vienne pour chercher à nous brouiller avec elle. Le comte de Vergen-

nes

nes ménage celle de Berlin, mais il ne veut prendre aucun engagement avec elle, vu le grand âge du Roi & ses infirmités. Comme on ignore la façon de penser de son successeur, il seroit imprudent de se détacher d'un allié sur lequel on peut compter pour s'unir à un nouveau dont la fin est prochaine. J'ai raisonné sur tous ces objets avec l'homme que vous savez. Il m'a dit que l'on s'étoit assuré de l'Empereur, lors du voyage qu'il a fait à Paris; que ce Monarque ne prendroit aucune part à nos démêlés avec l'Angleterre, & qu'il nous laisseroit agir comme nous le jugerions à propos, pourvû que nous lui promettions d'en faire autant de notre côté, & ne nous opposions point à l'exécution de certains projets qu'il avoit formés. On suppose que le partage de la Bavière entroit déja pour quelque chose dans ces projets, car depuis longtems la Maison d'Autriche a les yeux fixés sur cette succession éventuelle, sur laquelle elle a de fortes prétentions.

L'Empereur est en outre avide de gloire, il brûle de se mesurer contre un ad-

verſaire qui a toujours été victorieux dans les trois guerres qu'il a faites à ſa maiſon. Le jeune César n'a qu'une ſeule choſe à craindre: c'eſt l'Impératrice ſa mère, qui ſe refuſera peut-être à ſeconder ſes projets; elle aime la paix & fera tout pour la conſerver. On ſait qu'il regne entre elle & ſon fils une eſpèce de jalouſie qui empêchera ce dernier de faire ce qu'il voudroit. Il ne peut pas diſpoſer de l'armée à ſa volonté, il devra ſuivre les ordres qu'il plaira à ſa mere de donner, enfin il n'eſt pas le maitre..... Sous peu de jours je pourrai vous en dire d'avantage ſur les affaires de la Bavière.

Celles des anglois vont mal. Les nouvelles que nous reçevons des colonies américaines ne laiſſent preſque plus de doute ſur l'indépendance prochaine des états-unis, malgré les efforts de la Grande-Brétagne pour les retenir ſous le joug.

Le comte de Vergennes a reçu l'avis que le Lord Stormont a cherché à entamer une négociation avec Mrs. Déane & Francklin. On aſſure que le miniſtre britannique à déja vu pluſieurs fois ces députés

putés & qu'il eſt chargé de leur faire des propoſitions avantageuſes. C'eſt un piège qu'il leur tend, & nous empêcherons qu'ils ne s'y laiſſent prendre. Nous ne pouvons plus tarder longtems à lever le maſque. Les députés américains exigent que nous les reconnoiſſions comme miniſtres des états-unis, il faudra bien faire ce qu'il veulent. Lord Stormont commence à prendre un ton plus ferme, il fait des menaces; mais c'eſt trop tard, nos meſures ſont priſes, notre marine eſt ſur un pied reſpectable & la moindre inſulte qu'on fera à notre pavillon, fera le ſignal de la guerre. Nos marins montrent le plus grand déſir de ſe meſurer avec leurs rivaux, qui n'auront pas ſi bon marché de nous qu'à la guerre de 1757. Le comte de Maurepas connoit bien la marine; il ſuppléera à l'inſuffiſance de Mr. de Sartine, qui n'a pu, depuis le peu de tems qu'il eſt miniſtre, acquérir les lumieres néceſſaires à ce département, ſur tout en tems de guerre.

Des méchans ont fait courir le bruit, que madame de Sartine nommera aux

différens grades & qu'elle avancera de préférence les jeunes officiers qui auront fait leurs preuves avec elle. Cette Dame s'eſt beaucoup formée, à ce qu'on aſſure, depuis qu'elle ne voit plus chez elle que la premiere nobleſſe de France ; il n'y a qu'à la cour qu'elle eſt encore un peu gênée. Elle n'a ni la figure, ni le maintien pour elle ; cependant la Reine la traite avec bonté & s'amuſe ſouvent de ſon embarras, mais ſans lui faire connoître qu'elle s'apperçoit de ſes ridicules.

Deux de nos ex-miniſtres touchent à la fin de leur carrière. Ils ont fait l'un & l'autre beaucoup de bruit pendant leur adminiſtration. Le premier étoit un *Roué* dans toute la force du terme (l'abbé Terrai) qui avec de grands talens a fait beaucoup de mal à la France. Doué d'un génie ſupérieur, il avoit une ame atroce ; s'il eut été honnête homme, il auroit pu ſe couvrir de gloire dans l'adminiſtration qui lui étoit confiée. Le ſecond (Mr. le comte de St. Germain) avec un cœur droit & des intentions pures, n'avoit point les talens néceſſaires pour être miniſtre : excellent offi-

officier-général, il auroit dû reſter à ſa place, & ne pas accepter un poſte pour lequel il n'étoit pas fait; il ne connoiſſoit ni la cour, ni la nation dont il vouloit régénerer la diſcipline militaire. Il fit des fautes d'écolier qui cauſerent ſa diſgrace.



LETTRE VI.

VERSAILLES *le 18 Janvier.*

Nous venons de recevoir des lettres de Berlin, qui annonçent que cette cour a appris avec la plus grande ſurpriſe la démarche de celle de Vienne rélativement à la Baviere. Le duc des Deux-Ponts, comme héritier de la maiſon Palatine, a refuſé de ſouſcrire la convention du 2 de ce mois; il en a fait de même de la Toiſon d'or qui lui avoit été offerte, & s'eſt jetté dans les bras du Roi de Pruſſe, qu'il a choiſi pour ſon Mentor. On aſſure qu'il auroit conſenti à tout ſans un émiſſaire, qui lui fût dépêché de Potsdam, & qui lui parla deux heures avant la ratification qu'il devoit ſigner pour le partage de la Baviere.

Frédéric a fait insinuer à la cour de Vienne qu'il esp roit qu'elle se désisteroit de ses prétentions sur la Baviere ; que dans le cas contraire, il la prévenoit qu'en sa qualité de membre du corps germanique, il ne pourroit souffrir ce démembrement. La réponse qu'on a faite à son ministre n'étant rien moins que satisfaisante, les ordres ont été envoyés aussitôt aux officiers Prussiens de se préparer à entrer en campagne. Sur le pied où est le militaire de ce pays, il ne lui faut pas beaucoup de tems pour faire ses aprêts, & la guerre paroit inévitable de ce côté, si l'Empereur & l'Imperatrice sa mere persistent dans leurs résolutions. On m'assure dans le moment que leurs Majestés Impériales nous ont fait demander si, dans le cas où elles se trouveroient attaquées par le Roi de Prusse, elles pouvoient compter sur les vingt-quatre mille hommes ou les vingt-quatre millions que nous devons leur fournir par notre traité d'alliance. Je crois, d'après ce qui se passe, que nous ne leur fournirons ni l'un ni l'autre. Notre comte de Vergennes s'abstiendra, aussi longtems qu'il le pourra, de donner une

une réponse cathégorique, & il finira par offrir la médiation de la France.

Les Turcs, qui sont des automates dont il dirige les mouvemens à son gré, vont reçevoir ordre de continuer de payer à la Russie les fraix de la derniere guerre, comme ils en sont convenus par la paix honteuse qu'on leur a fait faire. Nous serons valoir ce service à la cour de Pétersbourg afin de l'engager à garder la neutralité dans l'affaire de la Baviere, ou à s'unir à la maison d'Autriche contre le Roi de Prusse pour forcer ce dernier à consentir à un arrangement avec la cour de Vienne rélativement à la succession ouverte.

On est occupé dans ce moment au bureau des affaires étrangères, à la rédaction d'un mémoire qu'on enverra à toutes les cours. S. M. très Chrétienne y dit, „ qu'à la veille d'avoir la guerre avec l'Angleterre, son intention n'est point de „ faire de nouvelles conquêtes, mais „ d'assurer à toutes les nations la liberté „ des mers dont les anglois s'étoient arrogé l'empire. Qu'elle espéroit que tou-

 „ tes

„ tes les puiſſances concourroient à favo-
„ riſer ce projet, dont le ſuccès les intéreſ-
„ ſoit également &c.

Le prétexte eſt ſpécieux ; nous aurons l'air de prendre fait & cauſe pour les autres nations de l'Europe, de nous battre pour elle, & de leur faciliter les moyens de devenir des puiſſances commerçantes. En attendant nous tâcherons de nous emparer de l'empire des mers ; ſi nous y réuſſiſſons, ferons nous moins tyrans que les anglois ? J'en doute.

L'aſſurance donnée par Mr. de Vergennes, que le Roi n'a d'autre but que de rendre le commerce libre pour toutes les nations, eſt en effet très inſidieuſe & faite pour réuſſir. Les Suedois, les Danois, les Ruſſes, les Pruſſiens, les Hambourgeois & autres dont le commerce languit, ne manqueront pas de profiter des circonſtances & de la rupture prête à éclater entre la France & l'Angleterre, pour naviguer ſous pavillon neutre & donner à leur commerce toute l'extenſion poſſible. Ils auront du ſuccès tout le tems que

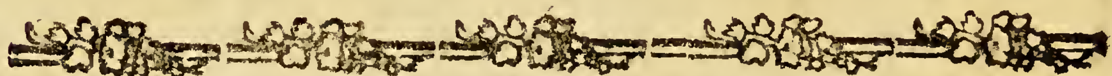
la

la guerre durera, mais la paix faite tout rentrera dans ſon premier état. La France & l'Angleterre ſeront toujours les premieres puiſſances maritimes de l'europe, & ne ſouffriront pas qu'on partage avec elles une domination qu'elles s'imaginent leur appartenir de droit..... Je crois, Monſieur! que vous ſerez de mon avis.

On m'a dit hier en confidence chez un miniſtre que le comte de Vergennes avoit deſſein d'envoyer à Londres, Gérard ſon premier commis pour faire des propoſitions de paix. Je doute que la miſſion réuſſiſſe, vu qu'on exige pour premiere condition que l'Angleterre reçonnoiſſe l'indépendance de ſes colonies. C'eſt, je vous l'avoue, vouloir faire la loi avant d'être vainqueur: au reſte le cabinet de St. James a fait tant de ſottiſes & d'inconſéquences depuis quelque tems, que je ne ſerois pas étonné qu'il conſentît à ce qu'on exige de lui. Il n'y a plus dans la Grande-Bretagne qu'un ſeul homme, qui connoiſſe à fond les intérêts de ſa patrie, & qui ſoit capable de lui rendre cette énergie quelle n'a plus, c'eſt le Lord Chatam;

mais

mais il a à combattre des ennemis trop puiſſans & qui ſemblent avoir réſolu l'anéantiſſement de la puiſſance britannique. Nous ſommes à la veille de jouer un grand rôle ſur le théâtre de l'Europe. C'eſt aux fautes du cabinet de Londres que nous devrons nos ſuccès. Nous avons diſſimulé pendant quinze ans le reſſentiment des humiliations que ces fiers inſulaires nous ont fait eſſuier à la guerre de 1757. Le moment de prendre notre revanche eſt arrivé, & elle ſera complette.



LETTRE VII.

VERSAILLES *le 27 Janvier.*

La cour eſt fort mécontente de la conduite du parlement de Grénoble, qui perſiſte dans ſon refus de reçevoir Mr. de Moydieu pour ſon procureur-général. Malgré les ordres qu'il a reçus d'obeir, il vient de faire un nouvel arrêté conçu dans les termes les plus forts. Cette réſiſtance ne peut que déplaire à S. M.; on parle d'exiler Mrs. du Dauphiné. Mr. de Moy

Moydieu a perdu un grand ami & un puiſſant protecteur dans Mr. le Comte de St. Germain, mais il en a retrouvé un autre dans Monſieur, frère du Roi : ce prince a fort mal reçu la députation que le parlement avoit envoyée pour le complimenter à ſon paſſage. Comme Mr. le comte de Maurepas n'aime pas à ſe brouiller avec perſonne, on croit que cette affaire s'arrangera à l'amiable ; le Roi & le parlement ſe relâcheront de quelques-unes de leurs prétentions & les choſes en reſteront là.

Mr. le comte de St. Germain eſt mort le 19 de ce mois, peu regretté comme miniſtre & beaucoup comme militaire. Il n'a pu s'accoûtumer, dit-on, à la vie oiſive qu'il menoit depuis ſa retraite. Il a réfléchi ſur les fautes qu'il avoit faites & ſur le bien qu'il auroit pu faire s'il avoit connu la cour & la nation. Son ſucceſſeur, Mr. le prince de Montbarrey, va faire, dit-on, de grands changemens, n'étant plus retenu par les conſidérations qu'il devoit avoir pour Mr. de St. Germain. Le nouveau miniſtre de la guerre

a rétabli l'école royale militaire ; beaucoup d'autres établiſſemens ſuprimés par ſon prédéceſſeur vont être remis ſur l'ancien pied.

On parle d'une hoſtilité commiſe par les anglois : Un bâtiment françois chargé d'un tranſport de munitions deſtiné, à ce qu'on croit, pour les américains, a été arrêté par un vaiſſeau anglois qui lui a tiré un coup de canon à poudre pour l'obliger d'amener ; notre bâtiment a mis ſa chaloupe en mer, mais comme il étoit un peu lent à obéir, il reçut un ſecond coup de canon à boulet, qui lui tua deux hommes. Ce procédé un peu brutal obligea le capitaine françois à ſe rendre très promptement aux ordres de l'anglois ; celui-ci ayant viſité ſes papiers fut fort fâché de les trouver en regle, & ne pouvant confiſquer le navire, il fit un compte de fraix qu'il fit monter à 42 livres, pour poudre, amorce, bourre &c. Il fallut payer ſans mot dire, heureux encore d'en avoir été quitte à ſi bon marché. Cette mauvaiſe plaiſanterie n'a pas fait rire ici, & Mr. le comte de Vergennes a demandé

ſatis-

ſatisfaction à Lord Stormont, d'une inſulte qui, ſuivant les apparences, ne ſera pas la dernière.

Madame la comteſſe d'Artois eſt accouchée heureuſement d'un prince que le Roi a nommé duc de Berry. Il s'eſt trouvé ici une foule prodigieuſe de monde pour voir le nouveau-né qui ſera peut-être un jour notre maître; cependant nous aimerions mieux en avoir un de la ligne directe & nous eſpérons toujours que la Reine deviendra mere; cela eſt à ſouhaiter pour elle.

Depuis huit jours on parle du renvoi de Mr. Necker. On en avoit fixé le jour au 25 de ce mois; nous ſommes au 27, & ce Miniſtre eſt encore en place. Ses actions baiſſent furieuſement, c'eſt bien le cas de dire,

A la cour il n'eſt rien de ſtable
Tout y brille un moment, tout y paſſe en un jour
Et la faveur la plus durable
A des ailes comme l'amour.
Etourdis, enivrés d'une faveur légère
Miniſtres, courtiſans, valets, chiens & chevaux
Sur ce point là tous ſont égaux.

Jouet

Jouet d'un caprice éphémere
L'homme eſt changeant ; nos Princes & nos Rois
Sont encor plus hommes cent fois
Que le plus inconſtant vulgaire.

Les airs de hauteur du directeur des finances lui ont fait beaucoup d'ennemis; les bontés dont le Roi l'a honoré, l'ont gâté, il ſe croit ſupérieur aux Sully & aux Colbert. Il ſe trompe, les premiers étoient créateurs, il n'eſt pas même leur imitateur. S'il fut reſté dans la place qu'il occupoit au tréſor royal, il eut pu s'y faire un grand nom, par la raiſon qu'il poſſede au plus haut dégré la partie de la comptabilité. Mais il eſt déplacé à la tête des finances, quoiqu'en diſent ſes admirateurs.

Le procès de Mrs. de Bellegarde & Monthieu, dont on a renvoyé la réviſion au parlement de Nanci, tourne, dit-on, favorablement pour eux. Le conſeil de guerre qui par ſon jugement les avoit condamnés, vient d'être caſſé, & quant au fond, Mrs. de Bellegarde & Monthieu ſont déchargés de toute accuſation.

Voilà

Voilà encore un exemple des injuſtices qui peuvent accompagner les actes d'autorité, lorsqu'on nomme des commiſſions & qu'on arrête la juſtice dans ſon cours. Le duc de Biron a été un peu humilié de voir un jugement qu'il a rendu à peu près comme le *juge de Mêle*, caſſé ſans nul égard pour ſon rang & ſon titre de maréchal de France. . . . C'eſt à la Reine que les accuſés abſous doivent cette réparation faite à leur honneur. Ils n'avoient commis d'autre crime que celui d'avoir été attachés au duc de Choiſeul, & c'en étoit un très grand ſur la fin du regne précédent.

Les officiers des deux compagnies de mouſquetaires noirs & gris ſupprimées, ont préſenté un mémoire au Roi pour être rembourſés de leur charge. S. M. les a renvoyés à M. Necker qui leur a offert un quart en argent & le reſte en papier; ces Mrs. ont refuſé d'accepter cette propoſition.

LETTRE VIII.

VERSAILLES *le 3 Fevrier.*

On vient de reçevoir des nouvelles de Bavière. Cette ſucceſſion éventuelle attire beaucoup de concurrens, qui ſe mettent ſur les rangs pour la partager. On diſpute à l'Electeur Palatin cet héritage : l'Empereur, l'Electeur de Saxe, le Roi de Pruſſe, la France y forment des prétentions, mais celles de la maiſon d'Autriche ſont les plus ſérieuſes. Il ne s'agit de rien moins que de s'emparer des deux tiers de la Bavière, & de prendre tout ce qui peut ſervir à l'arrondiſſement de l'empire autrichien de ce côté. Il paroit que les puiſſances voiſines veulent s'oppoſer à cet arrangement : S. M. Pruſſienne a fait parvenir au cabinet de Vienne quelques obſervations à ce ſujet, ſur leſquelles on attend la réponſe. Il paroit au reſte décidé que, d'après la convention faite à la paix de Münſter, dans laquelle il eſt dit: Que „ le cas arrivant que les électorats Palatins & de Bavière ſe trouveroient réu-

„ nis

„ nis ſur une même tête, l'un des deux „ feroit ſupprimé. „ Celui de Bavière redeviendra ſimple duché & l'électorat Palatin ſera ſeul conſervé.

Dans ce moment on apprend que le Roi de Pruſſe s'eſt déclaré le défenſeur du corps germanique & de ſes droits. Il a fait notifier à la cour Impériale par ſon miniſtre à Vienne, qu'il regardoit comme nulle la convention du 3 Janvier, & qu'il eſpéroit que L. M. Imp. ſe déſiſteroient des prétentions qu'elles formoient ſur la Bavière. On doit avoir fait une réponſe dont ce monarque n'eſt pas content; il a renouvellé ſes repréſentations amicales, & ſi on n'y fait pas droit, il les fera appuyer, dit-on, par deux cens mille orateurs qui argumenteront la bayonnette au bout du fuſil : l'Empereur pourra en faire de même de ſon côté. On dit que nous en enverrons cent mille pour être ſimples ſpectateurs, & juger en faveur de ceux qui auront le bon droit pour eux.

L'Angleterre trop occupée de ſa guerre avec les colonies & de celle que nous

nous propoſons de lui faire ſous peu de tems, ne ſe mêlera probablement pas de la querelle germanique. Dans le cas où l'envie lui en prendroit, nous ſaurons bien l'en empêcher.

Nous venons d'être informés que le cabinet de Londres a fait faire quelques inſinuations à celui de Berlin pour tâcher de le diſpoſer à lui prêter de l'appui au beſoin; mais le renard du nord ne veut plus être la dupe du léopard britannique. On dit qu'il a répondu:

Avant de parler politique,
Il faut que maître Léopard
S'aquite envers moi ſans retard,
Et que le peuple Britannique
De bonne foi & ſans rubrique
Paye ce qu'il me doit encor
Lors, nous ferons bientôt d'accord.

Comme les finances de l'angleterre ne lui permettent pas de ſatisfaire à la demande du monarque pruſſien, on ne croit pas qu'elle ait aucune influence dans les affaires de la Bavière.

Le mont de piété qui n'avoit pu commençer ſes opérations faute de fonds ſuffi-

ſans

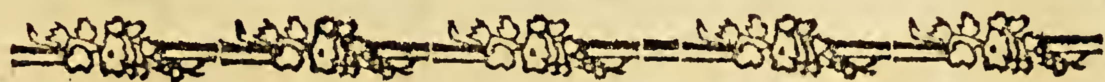
ſans, s'ouvrira inceſſamment. Ceux qui ſont à la tête de cette entrepriſe avoient imaginé d'employer préalablement une partie de leurs capitaux à retirer les effets engagés chez les différens uſuriers de Paris, qui, autoriſés par la police, prêtoient ſur gages. D'après les relevés qu'on a faits ſur les régiſtres par ordre de Mr. Lenoir, on a trouvé qu'il faudroit un fond de douze à treize millions pour retirer les effets ſequeſtrés, ſans compter les gages dépoſés dans des maiſons de particuliers qui ont échappé à la vigilance de la police.

Les gens qui ſe trouvent ſouvent en beſoin d'argent, & de ce nombre ſont beaucoup de perſonnes de la cour, attendent avec impatience l'ouverture du mont de piété, pour ſe procurer des eſpèces.

L'abbé Terrai touche à ſa fin; les médecins aſſurent qu'il ne paſſera pas le 15 de ce mois. Il paroit qu'il veut mourir comme il a vêcu, ſans remord pour le paſſé & ſans crainte pour l'avenir. Le Sr. de Beaumarchais, qui a joué un grand rôle

lors du Parlement Meaupou, en joue dans ce moment un autre plus brillant encore & ſurtout plus lucratif pour lui. Il a trouvé par ſon eſprit le moyen de plaire à Mr. de Maurepas, & même de gagner ſa confiance. Il eſt devenu le confident de ce miniſtre & l'agent intermédiaire dont on ſe ſert pour fournir des ſecours aux américains & pour traiter avec leurs repréſentans qui ſont ici. Mr. de Beaumarchais eſt très intimement lié avec Mrs. Francklin & Déane; il eſt l'organe des miniſtres, dont il dirige la conduite & les opérations. Les expéditions de toute eſpèce qu'il a faites pour l'amérique ſeptentrionale lui ont rapporté des bénéfices immenſes, malgré les contrariétés qu'il a éprouvées de la part du Lord Stormont qui à forçe de crier & de porter des plaintes, a fait ſuſpendre pluſieurs armemens. Comme Mr. de Beaumarchais n'agiſſoit que par ordre du gouvernement, on aſſure qu'il a été amplement dédommagé de ſes pertes; mais on lui a dit que, par politique, il falloit qu'il fît du bruit, qu'il ſe plaignit &c. afin d'en mieux impoſer à l'ambaſſadeur d'angleterre & de lui perſuader

ſuader que c'étoit ſans être autoriſé du gouvernement que lui Beaumarchais faiſoit toutes ces expéditions.



LETTRE IX.

VERSAILLES *le 12 Février.*

On ſe prépare ici ſérieuſement à la guerre ; il y a des paris qu'elle ſera déclarée avant la fin du mois prochain. Hier j'ai appris dans uns des bureaux de la marine que Mr. le comte de Vergennes fait travailler au manifeſte qui doit être envoyé à Londres au marquis de Noailles. Le traité d'alliance avec les américains à été ſigné le ſix de ce mois avec Mrs. Francklin & Déane. Ces députés ont ſu profiter de l'enthouſiaſme dans lequel nous a jetté la défaite honteuſe du général Burgoyne, pour fixer l'irréſolution du comte de Vergennes & l'amener à leur but. Ils exigèrent une réponſe peremptoire, & le ruſé docteur américain dit au miniſtre : „ Si vous tardez à vous décider, „ je vous préviens que dans quinze jours

„ il ne ſera plus tems : l'angleterre nous
„ fait des propoſitions avantageuſes qu'il
„ ne tient qu'à nous d'accepter. Souve-
„ nez vous du mal que les colonies ont
„ fait à la France, dans la dernière guer-
„ re que vous avez eue avec la Grande-
„ Brétagne; réfléchiſſez à tous les avan-
„ tages que vous pouvez retirer d'une
„ alliance avec nous; tout doit vous en-
„ gager à en preſſer la concluſion.„

Le comte de Vergennes demanda quelques jours; les plénipotentiaires ne tarderent pas à être ſatisfaits, Gérard, premier commis & le principal agent du miniſtre dans cette négociation, vint les trouver. Il commença par leur vanter ſes ſervices & les ſoins qu'il s'étoit donnés pour accelérer la concluſion de cette affaire importante; puis il leur dit : „ D'a-
„ près le rapport que j'ai rédigé pour être
„ préſenté au Conſeil d'Etat le 16 Dé-
„ cembre dernier, ainſi que vous en avez
„ été inſtruits, vous ſavez que le Roi s'eſt
„ décidé à réconnoître l'indépendance des
„ colonies américaines. S. M. acquieſce
„ auſſi au traité d'alliance & de commer-

„ ce

„ ce que vous desirez conclure avec nous.
„ Je ne vous dissimule pas qu'il a éprouvé
„ beaucoup de difficultés dans le conseil
„ d'état, à cause de la guerre dans la-
„ quelle il va nous entrainer avec l'angle-
„ terre. Vous voyez qu'on fait tout ce
„ que vous voulez ; en retour on n'exige
„ de votre part qu'un seule condition :
„ c'est que les états-unis s'engagent à ne
„ point renoncer à leur indépendance,
„ & à ne jamais rentrer sous la domina-
„ tion de la Grande-Bretagne, quelques
„ propositions que cette dernière puisse
„ leur faire dans la suite. „ Les députés américains promirent au nom de leurs commettans. Gérard ajouta qu'il étoit chargé de la part du Roi, de les assurer que jamais il ne seroit question d'indemnisations pour les fraix de la guerre qu'on alloit faire, ni pour les pertes qu'elle occasionneroit à ses sujets.

De pareilles conditions étoient trop avantageuses pour ne pas être acceptées; aussi le furent-elles. Ce que je trouve de plaisant, c'est que cette négociation a eu

lieu ſous les yeux du Lord Stormont ſans qu'il en ait eu le moindre vent, & même le plus léger ſoupçon. Ce miniſtre eſt, à mon avis, un bien mauvais politique : au lieu de chercher à gagner la confiance de Mrs. Francklin & Déane, il les a provoqués par des propos inſultans. En parlant des états-unis, il a dit : *Ces Américains ne ſont que des canailles & des poltrons.* Cependant ces *canailles* viennent d'être reçonnues par nous comme état libre. Ces *poltrons* ont montré à l'angleterre ce qu'ils étoient en état de faire pour défendre & maintenir leur liberté. Ceci me rappele l'hiſtoire des *gueux* des pays-bas qui ſecouèrent le joug de ce tyran de Philippe II.; & voilà comme on abuſe les ſouverains. Lord North peut être dans ce moment comparé au duc d'Albe, & il fera autant de mal à l'angleterre, que ce duc en a fait à l'eſpagne.

Je vais vous communiquer quelques détails peu connus ſur l'arrivée de Mrs. Francklin & Déane à Paris : ces députés furent adreſſés à un banquier (Mr. de Monteſſuy) qui avoit le titre d'agent

de

de commerce du Roi de Pruſſe. Après avoir conféré pluſieurs fois avec eux, ce banquier inſtruiſit S. M. pruſſienne du motif de leur miſſion. Le monarque répondit à ſon agent, qu'il étoit diſpoſé à fournir aux américains tout ce dont ils auroient beſoin en munitions de guerre & en marchandiſes des manufactures de ſes états. Mr. Francklin ceſſa tout à coup ſes conférences avec Mr. de Monteſſuy, & entra en liaiſon avec Mr. de Beaumarchais. Quelqu'un aiant demandé à l'américain, pourquoi il avoit rompu ſi bruſquement avec le premier. *Je l'ai dû*, répondit-il, *les propoſitions qu'on me faiſoit n'étoient pas acceptables.* J'ai ſu depuis que ce n'étoit qu'un prétexte ; le cabinet de Verſailles, qui faiſoit épier toutes les démarches des repréſentans des états-unis, fut bientôt inſtruit des conférences qu'ils avoient avec l'agent du Roi de Pruſſe. Mr. de Sartine en parla à ce dernier, il apprit de lui ce qu'il vouloit ſavoir, & en fit part à Mr. le comte de Vergennes. Les deux miniſtres déciderent qu'il étoit inutile de laiſſer prendre à d'autres ce qu'on pouvoit garder pour ſoi. Cependant comme on ne

vou-

vouloit pas paroître ouvertement, on employa d'abord dans cette négociation le Sr. de Beaumarchais, comme l'homme le plus propre à faire réussir les projets qu'on avoit. On ne s'étoit pas trompé ; l'adroit négociateur sut bientôt gagner la confiance de Mrs. Francklin & Déane, & fit d'eux ce qu'il voulut. Beaumarchais fut le précurseur de Gerard & lui prépara si bien les voies, qu'il resta peu de choses à faire à ce dernier. Voilà de quelle manière les choses s'enchainent en politique. Sous le ministere du cardinal de Richelieu, un marchand de diamans opera la révolution qui remit le maison de Bragance sur le trône de Portugal ; en Russie, un chirurgien françois fit regner Elisabeth ; un garçon imprimeur va changer le systême politique de l'europe, former une république puissante en amérique, & rabaisser la puissance de l'angleterre.



LET-

LETTRE X.

VERSAILLES *le 24 Février.*

Les fêtes du carnaval ont été cette année fort brillantes. Il y a eu au dernier bal de l'opera le jour du mardi-gras une avanture qui pourra avoir des suites sérieuses : Une princesse du sang a eu une querelle assez vive avec un prince de son rang, & c'est encore l'amour qui y a donné lieu. Quoique la scène se soit passée sans temoins, comme tout se fait ici, le public n'a pas tardé d'en être instruit, ainsi que le Roi que cette affaire regarde de très près. La princesse offensée n'a pu dissimuler ses griefs au monarque, elle a demandé une satisfaction publique, qui lui a été accordée; mais l'époux de cette princesse exige, dit-on, pour son compte une réparation éclatante. Le cas est d'autant plus embarassant que cette réparation ne peut avoir lieu que par l'épée ou le pistolet. Le Roi n'a encore rien décidé à ce sujet ; en attendant l'un de ces deux princes est gardé à vue par son capitaine des gar-

gardes, qui en a reçu l'ordre de S. M. Cette affaire fait beaucoup de bruit, & on eſt impatient d'en ſavoir l'iſſue.

Dans ce moment tout Paris eſt dans une eſpèce d'yvreſſe; on a oublié la guerre prête à éclater entre la france & l'angleterre pour ne s'occuper que du célebre Voltaire, qui eſt ici depuis le 10 de ce mois; il y a vingt-ſept ans qu'il eſt abſent de la capitale. Il eſt deſcendu chez le Marq. de Villette avec Mad. Denis ſa niece & Mad. la marquiſe de Villette épouſe de ſon hôte. Ce philoſophe, hors d'état par ſon grand âge de faire des viſites, en reçoit de la cour & de la ville qui s'empreſſent à rendre hommage au Neſtor de la littérature. Comme il n'eſt pas encore remis des fatigues du voyage, il donne ſes audiences en robe de chambre & en bonnet de nuit; ſes chambellans de ſervice ſont le comte d'Argental & le marquis de Villette. C'eſt à qui ſe préſentera chez le philoſophe; ſi cela continue, il faudra qu'il reçoive la viſite de la moitié de Paris. Ces honneurs ſi multipliés commencent, dit-on, à le fatiguer, & ſa porte ſera dans peu fermée à tout le monde. Il s'occupe dans ce moment

ment à faire des corrections à sa nouvelle tragédie d'Irene ; il veut la voir jouer, & c'est à ce qu'on assure, une des raisons qui l'ont amené ici. Il comptoit beaucoup sur les talens de le Kain pour le succès de sa piece. Mais on lui a appris il y a quelques jours la maladie & la mort de ce célebre acteur. Lorsqu'on lui annonça cette nouvelle, il tomba en défaillance & il n'est pas encore bien remis du saisissement qu'il a éprouvé.

Vous connoissez Paris & vous savez combien on y prodigue l'encens aux idoles du jour. Au moins celui devant qui on le brûle aujourd'hui le mérite-t-il; ses talens & son génie justifient assez l'enthousiasme public, quoiqu'en disent nos dévots & nos prêtres. Cette cabale fanatique qu'il a si bien demasquée, fait éclater ouvertement sa haine contre le défenseur de la verité, & elle l'immoleroit à sa fureur si elle le pouvoit. Mais le regne des Maintenon & des pere de la Chaise est passé ; nous avons un Monarque juste & tolérant, une Reine charmante & bienfaisante qui aiment les arts & les lettres

& qui

& qui les protègent; nous avons à la tête du ministère un philosophe, incapable de persécution; & nous ne devons plus craindre de voir se renouveller les horreurs qui ont souillé la fin du regne de Louis XIV.

J'ai peur que le séjour bruyant de la capitale ne soit funeste au paisible habitant de Ferney. Il n'est plus accoutumé à ce pompeux fraças, à cette vie active & turbulente de son pays natal, & il trouvera son tombeau dans les honneurs qu'on lui rend.

L'académie françoise, deux jours après son arrivée, nomma une députation pour le complimenter, & cette députation étoit composée de trois membres, quoique l'usage soit de n'envoyer qu'un. Ce fut Mr. le prince de Beauveau qui porta la parole au nom de la compagnie.

Les comédiens françois ont aussi député leurs principaux acteurs & actrices vers le poëte qui a si fort illustré leur scène. Madlle. Arnould de l'académie royale de musique, saisit cette occasion de ren-

rendre hommage au Sophocle françois & ſe joignit à la d'putation. Mr. de Voltaire s'adreſſant à Mad. Veſtris, lui dit : *J'ai travaillé toute cette nuit pour vous comme auroit fait un jeune homme.* L'actrice fit une profonde révérence ; la demoiſelle Arnould prenant la parole, dit : *Je crois, ſi vous voulez dire la vérité, que ce n'a pas été ſans rature.* Cette plaiſanterie fit beaucoup rire.

Mr. Francklin, le miniſtre d'angleterre, Mad. Necker ſont auſſi venus rendre viſite au philoſophe. La dernière qui eſt un bel-eſprit & qui a la plus grande prétention à la célébrité, a été enchantée des cajoleries de Mr. de Voltaire. En revenant chez elle, elle dit à ſon mari : Ah, mon ami, quel homme!.. c'eſt un Dieu... oui... c'eſt l'être le plus étonnant qui ait encore exiſté.... Cet aimable confident de la nature ne ſe dément pas.... C'eſt le même que dans ſes écrits.... Il a une ſenſibilité communicative.... une ame aimante.... Ce qu'il me diſoit tendoit toutes les fibres de mon cœur & faiſoit paſſer dans mes veines une ſenſation de volupté que je ne peux définir...

Le docteur Francklin a donné de ſon côté une petite comédie-parade, qui a amuſé les ſpectateurs, mais beaucoup déplu aux dévots qui prétendent que l'américain a voulu jouer la religion. Voici ce qui s'eſt paſſé: Après les premiers complimens remplis, dit-on, d'adulation, le docteur a préſenté ſon petit-fils à Mr. de Voltaire, en le priant de lui donner ſa bénédiction. Le philoſophe a très bien pris la plaiſanterie, & pour rendre la farce complette, il s'eſt levé & d'un air de patriarche il a impoſé les mains ſur la tête de l'enfant ; puis ſe recueillant un moment, il prononça à haute voix ces trois mots: *Dieu*, *Liberté*, *Tolérance*.

Au milieu de toutes ces jouiſſances & des hommages de ſes nombreux adulateurs, le Doyen de la littérature n'eſt pas à l'abri des traits de l'envie, & les roſes qu'on ſeme ſur ſes pas ſont mêlées à quelques épines. Il paroit entre autres une ſatyre intitulée : *avis important pendant la tenue de la foire St. Germain.* Elle eſt aſſez bien faite & contient malheureuſement des vérités.

LET-

LETTRE XI.

VERSAILLES *le 2 Mars.*

Nous avions envoyé un émiſſaire à Berlin le 20 Janvier dernier pour voir ce qui ſe paſſoit, quelle eſpèce de préparatifs le Roi faiſoit & ſur quel pied étoit ſon militaire. Cet émiſſaire eſt de retour & il a rendu à Mr. de Vergennes un compte exact de ſes obſervations. *Le monarque pruſſien paroit,* dit-il, *réſolu de tenter le ſort des armes & de s'oppoſer de toutes ſes forces au partage de la Bavière. Il a une armée de deux cens mille hommes bien diſciplinés & qui ne demandent pas mieux que de ſe battre ; les officiers d'une part, par l'envie qu'ils ont d'être avancés, & les ſoldats de l'autre, ſurtout les étrangers & les déſerteurs, par le deſir de ſe faire tuer pour finir leur miſère, ou s'ils peuvent abandonner leurs drapeaux, pour rentrer dans leur patrie. Le Roi de Pruſſe s'attend, dit-on, à une grande déſertion ; il a pris toutes les meſures poſſibles pour l'empécher ; il aura bien de la peine à y réuſſir, mais il compte que les hommes qu'il per-*

dra ſeront remplacés par ceux qui lui viendront de l'armée Impériale, & qui ne ſont pas plus contens du ſervice de l'Autriche que les premiers ne le ſont du ſervice Pruſſien.

Le Prince Henri n'eſt pas pour la guerre ; il a fait tout ce qu'il a pu pour l'empêcher, mais ſon avis n'a pas prévalu. Il a témoigné ſon mécontentement à ceux qu'il ſait être les auteurs des préparatifs qui ſe font & qui ont conſeillé au Roi d'entrer en campagne. Ce prince jaloux de la gloire que ſon auguſte frère s'eſt juſtement acquiſe, voudroit que le Monarque ſe contentât de cultiver ſes lauriers à l'ombre de la paix; il s'eſt ouvert à quelques-uns de ſes favoris ſur le plan de campagne projetté, il le trouve défectueux & prétend que le Roi échouera dans ſes projets : l'évenement décidera de la validité de cette aſſertion. S. A. R. commandera l'armée qui doit agir du côté de la Saxe ; comme ce prince connoit parfaitement ce pays, le Roi ne pouvoit faire un meilleur choix.

Un grand nombre d'officiers ont demandé la permiffion d'aller fervir comme volontaires, les uns dans l'armée autrichienne, les autres dans l'armée pruffienne; elle leur a été refufée. Nous ne voulons pas avoir l'air de prendre aucune part à cette guerre, parceque nous ne fommes pas en état de nous battre fur terre & fur mer en même tems. Le Comte de Vergennes a notifié de nouveau à toutes les cours que le Roi n'approuvoit point ce qui fe paffoit rélativement à la Bavière, & que S. M. fe croyoit difpenfée de remplir les conditions du traité de Verfailles, puifque l'Empereur paroiffoit être l'aggreffeur & ne pouvoit par cette raifon exiger les vingt-quatre mille hommes ou les vingt-quatre millions ftipulés par ce traité.

L'angleterre manquera encore fon coup; l'occafion eft des plus favorables, & elle n'en profite pas; Lord Stormont fe contente de faire des repréfentations & de fe plaindre. Lorfqu'il eut été informé de la conférence de Mr. Gérard avec les dépu-

tés américains, il vint trouver Mr. de Vergennes pour ſavoir ce qui s'y étoit traité. Le dernier qui poſſède au ſuprême degré l'art de diſſimuler, ſe tira d'affaire par des réponſes vagues. L'ambaſſadeur peu content du miniſtre, crût qu'il pourroit en apprendre davantage chez le comte de Maurepas. Celui-ci qui traite les affaires les plus ſérieuſes en plaiſantant, parla au Lord Stormont d'une partie fine qu'il avoit faite quelques jours auparavant, & lui demanda s'il s'étoit bien amuſé — *Aſſez*, répondit le Lord, *les femmes de Paris ſont comme les nôtres; elles ſe mêlent de parler politique; c'eſt d'elles que j'ai appris la viſite que Mr. Gérard a faite aux députés américains.* — „ Oui j'en ai auſſi entendu „ parler; vous ont-elles dit de quoi il y „ a été queſtion? „ — *A peu près, je vais vous en inſtruire.* Lord Stormont entra en matière; lorqu'il eût fini, Mr. de Maurepas lui demanda s'il croyoit tout cela. — *Je ſuis venu chez vous pour m'en aſſurer* — „Vous „ vous êtes mal adreſſé; j'ignorois parfaitement tout ce que vous venez de me „ raconter „ — *Je ſais qu'on a répété la mê-*

me chose dans les carosses du Roi. — „ C'est
„ une plaisanterie qu'on vous a faite. Te-
„ nez, dans ceux de la Reine on raçon-
„ toit il y a quelques jours que le Roi de
„ France avoit des projets de mariage
„ avec une de vos filles, qu'il vouloit ef-
„ fectuer sans votre consentement. Cela
„ a beaucoup amusé la Reine qui a répondu
„ qu'elle ne consentiroit jamais à un pareil
„ divorce. Vous voyez comme on est ici.
„ Ne croyez rien de tout ce qu'on vous
„ dit & rapportez vous en à moi. . ., Lord
Stormont auroit pu répondre : *Ah le beau billet qu'a la Châtre !* . .

Les anglois ont des ambassadeurs bien faciles à persuader & qui sont d'une crédulité édifiante. Lord Stormont a communiqué la sienne au Roi & à tout le parlement britannique, en assurant l'un & l'autre que la France n'avoit point de vues hostiles, que le mauvais état de ses finances & de sa marine ne lui permettoient pas de se mesurer contre l'angleterre : on l'a cru, & la cour de Londres commençe

 à s'ap-

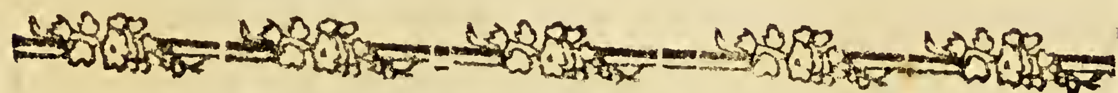
à s'apperçevoir, mais trop tard, qu'elle a eu tort d'être ſi crédule.

Mr. de Sartine a expédié il y a quelques jours un courier à Breſt avec un ordre pour Mr. de la Motte-piquet de ſortir de la baye de Quiberon & d'eſcorter un convoi deſtiné pour les américains & chargé de toutes ſortes de munitions de guerres, d'habillemens & de chauſſures pour les troupes. Si les bâtimens marchands craignent, après le décapement, d'être attaqués par les anglois, le chef-d'eſcadre doit les accompagner juſqu'à telle hauteur qu'ils voudront, & combattre les anglois, dans le cas où ces derniers tenteroient de les gêner dans leur route.

Les futurs ambaſſadeurs du congrès commençent à ſe montrer en public ; on les voit à tous les ſpectacles & aux fêtes publiques qui ſe donnent. Les afiliés de la police les applaudiſſent dès qu'ils les voyent paroître, & comme nous ſommes de très benins imitateurs, chacun ſuit l'exemple que les gens gagés lui donnent.

J'étois

J'étois dernièrement au parterre de l'opera, lorsque j'entendis tout à coup de grands battemens de mains, ſans en ſavoir la raiſon : je la demandai à ceux qui m'entouroient ; *nous n'en ſavons rien*, me répondit-on. Ce ne fut qu'à la ſortie du ſpectacle que j'appris que Mrs. Francklin & Déane avoient été l'objet de ces applaudiſſemens.



LETTRE XII.

Paris *le 10 Mars.*

Un courier arrivé de Breſt a remis des depêches de la plus grande importance au miniſtre de la marine, qui eſt parti ſur le champ pour Verſailles. On dit que l'intendant de ce port donne avis que les anglois ont une eſcadre formidable prête à ſortir, & qu'il n'eſt plus tems de délibérer ſi on doit déclarer la guerre à l'angleterre. Ce matin à la bourſe les négocians montroient des lettres de Nantes, qui portent que Mr. de la Motte-piquet en ſortant de la baye de Quiberon, fut rencontré par une

frégate & une corvette américaines qui lui donnerent le ſalut par treize coups de canon. Le général françois y répondit par neuf coups ; c'eſt le même honneur que l'on rend au pavillon de la république de Hollande. Avant qu'on fût inſtruit du motif de cette canonade , le bruit s'étoit répandu qu'il y avoit eu un combat entre l'eſcadre angloiſe & Mr. de la Motte-piquet, où la première avoit eu l'avantage & pris tout le convoi. Cette nouvelle avoit beaucoup réjoui l'ambaſſadeur d'angleterre, mais ſa joye s'eſt changée en triſteſſe lorsqu'il a ſçu que ce n'étoit qu'un ſalut donné & rendu. Nouvelles plaintes de ſa part à M. de Vergennes qui lui répondit avec cette bonnehommie qu'il ſait ſi bien contrefaire : *C'eſt le paroli du ſalut que vous avez rendu jadis au pavillon corſe , lorsque votre cour ſavoit que le Roi mon maitre traitoit ce peuple comme rébelle.* Il fallut encore ſe contenter de cette réponſe qui annonçoit aſſez les intentions de la France. On auroit pu dire à l'ambaſſadeur d'angleterre : *Aures habent & non audient , oculos habent & non videbunt.*

No-

Notre marquis de Noailles joue à Londres un rôle bien desagréable. Il écrit qu'il faut absolument prendre un parti, qu'il ne sait que répondre à toutes les demandes qu'on lui fait ; qu'il a déja tant fait de mensonges qu'il se trouve entièrement au dépourvu ; il demande en grace qu'on le tire de l'embarras où il se trouve. — *Dissimulez toujours*, lui répond Mr. de Vergennes, *assurez les ministres anglois du désir que nous avons de vivre en bonne intelligence avec la Grande-Brétagne, & qu'il ne tiendra qu'à elle que la paix ne soit pas rompue.* Cependant je viens d'apprendre que le manifeste est prêt & qu'il sera envoyé dans quelques jours au marquis de Noailles. On m'assure que c'est un pièce entièrement dérisoire & telle qu'on n'en a point encore vu : chaque phrase est une satyre contre le Roi d'angleterre & la nation : enfin ce n'est qu'un persiflage d'un bout à l'autre. Il paroit qu'on craint que l'humeur du peuple de Londres ne se porte à quelque excès, car on a prévenu Mr. le marquis de Noailles de faire ses paquets & de se disposer à partir aussitôt qu'il aura remis le fa-

tal

tal papier. Nous n'avons plus que huit jours à attendre.

Mr. le comte de Vergennes a promis à M. Francklin & Déane, qu'avant le 24 de ce mois ils feroient reconnus comme miniſtres plénipotentiaires du congrès. Lorsqu'on a informé le Lord Stormont de cette réſolution du miniſtère, il a répondu: *J'eſpère que cela ne ſe fera pas en ma préſence & qu'on n'aura pas la hardieſſe de me manquer à ce point.* D'après les dépêches qu'il a reçues hier de ſa cour, il a donné ordre de tout diſpoſer pour ſon départ; ſon ſecrétaire a envoyé chercher l'imprimeur pour faire les affiches d'uſage lorqu'un ambaſſadeur quitte, afin que ceux qui ont des prétentions à ſa charge, ſe préſentent à ſon hôtel dans le tems fixé. Malgré l'asſurance donnée par notre cour de l'intention où elle dit être de vivre en bonne intelligence avec l'angleterre, la rupture paroit à préſent certaine, & rien ne peut plus l'empêcher.

Il eſt arrivé hier un courier de Vienne. On dit que l'Empereur inſiſte ſur le ſecours demandé & ſtipulé par le traité d'alliance.

ſiance. Il ne l'aura pas ; Mr. de Vergennes doit avoir répondu que S. M. Impériale n'avoit pas beſoin de ce ſecours, qu'on ſavoit qu'elle étoit en état de ſe meſurer ſeule avec le Roi de Pruſſe, que cependant elle pouvoit compter que la cour de France ne ſouffriroit point qu'aucune autre puiſſance ſe mêlât de la querelle, & qu'en ſe tenant ſur la défenſive, l'Empereur n'avoit rien à craindre des armées pruſſiennes. Que S. M. très-chrétienne ne pouvoit, dans cette circonſtance, qu'offrir ſa médiation, & que ſi elle étoit acceptée, L. M, I. auroient tout lieu d'être contentes de la manière dont on ſe conduiroit à leur égard dans les négociations qui ſeroient ouvertes à ce ſujet. Tandis que le cabinet de Vienne nous ſollicite vivement de lui accorder un ſecours qu'il ſe croit en droit d'exiger, la cour de Berlin de ſon côté réclame notre garantie donnée au traité de Veſtphalie pour le maintien de la conſtitution germanique & des droits & prérogatives des différens états de l'empire. Le mémoire remis à ce ſujet par le Roi de Pruſſe eſt très bien fait : on l'a donné à M. Gérard pour y répon-

répondre, & ce premier commis de M. de Vergennes eſt occupé dans ce moment, avec ſon teinturier *Pſeifel*, à travailler ſur cet objet.

Le prince de Montbarrey a reçu de Berlin le plan de campagne du Roi de Pruſſe. On aſſure qu'il n'eſt pas des mieux conçu & que les troupes impériales n'ont rien à craindre, ſi ſon auguſte auteur ne change pas ſes projets d'attaque. La Bohême eſt le théâtre qu'il a choiſi pour faire la guerre : c'eſt un pays montueux, couvert de bois, où ſes troupes seront gênées dans leurs marches ; toutes les iſſues par où elles pourroient déboucher ſont gardées ſoigneuſement. Le monarque Pruſſien ſera en outre obligé de paſſer des défilés dangereux, des gorges étroites où il aura les plus grandes peines à faire paſſer ſon artillerie. Je vous en dirai d'avantage dans ma ſuivante.

═

LET-

LETTRE XIII.

VERSAILLES *le 21 Mars.*

Il eſt enfin arrivé, Mr. ! ce moment ſi longtems attendu. Notre ambaſſadeur à Londres a remis le 13 de ce mois au cabinet britannique une déclaration *amicale* (c'eſt le nom qu'on lui donne) dans laquelle on notifie le traité d'alliance & de commerce conclu avec les états-unis. Cette pièce, comme je vous l'ai dit, n'eſt point un chef-d'œuvre d'éloquence ni de logique; elle eſt même remplie de ſophismes & de paradoxes & fait peu d'honneur à ſon auteur. Voici ce qu'on y dit :

Les états de l'amérique ſont en pleine jouiſſance de leur liberté & indépendance depuis leur acte du 4 *juillet 1774.* — On y déclare enſuite, *que les parties contractantes ont eu l'attention de ne rien ſtipuler d'excluſif en faveur de la nation françoiſe ; que les états-unis ont conſervé la liberté de traiter avec toutes les nations quelconques ſur le même pied d'égalité & de réciprocité &c.* — On termine cette déclara-

tion

tion amicale, par le paragraphe ſuivant. — *En ſaiſant cette communication à la cour de Londres, le Roi eſt dans la ferme perſuaſion que S. M. britannique y trouvera de nouvelles preuves de ſes diſpoſitions conſtantes à vivre en bonne intelligence avec la Grande-Brétagne, & à éviter tout ce qui pourroit troubler l'harmonie qui regne entre les deux cours. S. M. prendra particulièrement des meſures efficaces pour empêcher que le commerce de ſes ſujets ne ſoit troublé.*

Vous pouvez vous imaginer de quelle manière la cour de Londres a reçu *ce pamphlet politique.* (c'eſt ainſi qu'on l'a batiſé à Londres.) Lord Stormont a reçu l'ordre de partir ſans prendre congé. L'on ſut le 17 à Paris la rupture, par les affiches miſes au coin des rues; Lord Stormont y donnant avis de ſon départ, annonçoit qu'il ne recevroit que juſqu'au 20 les titres de créance qu'on auroit à lui préſenter. Comme la guerre eſt toujours un fléau redoutable, & que c'eſt le peuple qui en porte preſque toute la charge, la

con-

conſternation à Paris a été générale. Les effets royaux tombèrent tout à coup de 25 à 30 pour cent, malgré les moyens ſecrets qu'employa le gouvernement pour les ſoutenir.

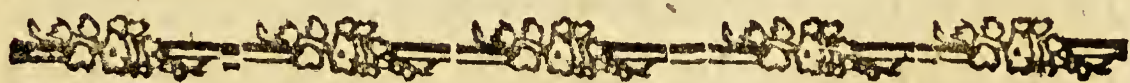
Dans la nuit du 17 on expédia un courier à notre ambaſſadeur à Londres avec ordre de quitter l'angleterre ſans prendre congé. On a calculé qu'il a pu partir hier, & ce même jour Meſſieurs Francklin, Déane & Lée, députés des états-unis, ont été préſentés au Roi par M. de Vergennes. Pour donner plus d'éclat à cette préſentation, les trois députés avoient à leur ſuite une douzaine d'inſurgens qui faiſoient cortège. Le docteur Francklin porta la parole; ceux qui étoient préſens n'ont pu entendre ce qu'il a dit. Le Roi fit une réponſe très obligeante à l'orateur, & l'aſſura qu'il feroit tout ce qui dépendroit de lui pour prouver à ſes nouveaux alliés l'intérêt qu'il prenoit à eux & le deſir qu'il avoit d'affermir & de conſolider leur indépendance.

Voilà le premier pas fait pour la liberté des états-unis : là France à trop d'intérêt de les foutenir, c'eft le feul moyen d'abaiffer la puiffance de l'Angleterre, & je vous avoue que je crois qu'elle y parviendra. Nos marins montrent la plus grande envie de fe mefurer avec leurs rivaux, & tous nos mefures font prifes pour réuffir, ou du moins pour prouver aux anglois que fi dans la dernière guerre ils ont été invaincus, ils ne font pas pour cela invincibles. Nous avons quelques bons chefs d'efcadre, d'excellens capitaines de vaisfeaux, ainfi que des lieutenans de frégate qui feront leur devoir dans l'occafion.

Notre miniftre de la marine joue dans ce moment un rôle brillant ; il voit à fon audience la première nobleffe du royaume qui vient folliciter de l'emploi. Il a déja fait un travail avec M. de Maurepas qui lui a, dit-on, défigné les officiers qu'il doit employer de préférence. On ne nomme pas encore celui qui commandera en chef la grande flotte qui doit fortir de Breft pour croifer dans l'océan. Hier Mr.

de

de Sartine expédia des ordres dans différens ports pour arrêter les vaiſſeaux anglois qui s'y trouvent encore. On mettra auſſi inceſſamment un embargo ſur tous les navires françois deſtinés pour les colonies, afin qu'ils ne partent plus ſans être convoyés.



LETTRE XIV.

PARIS *le 25 Mars.*

Je ſuis ici depuis hier ; j'ai voulu voir l'effet que produiſoit la rupture avec l'angleterre. Les particuliers & ſurtout les négocians en ſont fâchés : *Que nous importe'* diſent les uns & les autres, *l'indépendance des états-unis ; nous ſerons obligés de payer les fraix qu'il en coûtera pour la leur procurer. Depuis la dernière paix les impoſitions ont augmenté au lieu de diminuer* ; *nous allons être accablés de nouveaux impôts, quelques particuliers s'enrichiront & le reſte de la nation ſera ruiné.* Un ami du directeur des finances m'a aſſuré que Mr. Necker avoit trouvé le moyen de ſubvenir aux fraix de

la guerre, ſans mettre de nouvelles taxes ; qu'il y ſuppléeroit par des emprunts ou des loteries. On prétend que le remede eſt pire que le mal....

Je ne dois pas oublier de vous dire que, le 15 de ce mois, la querelle dont je vous ai parlé, s'eſt terminée par un combat qui a eu lieu dans le bois de Boulogne. Les deux princes ſe ſont montrés dignes du ſang dont ils ſortent ; ils ſe ſont battus près d'un demi quart-d'heure ſans ſe ménager l'un l'autre & ſans ſe bleſſer. Un des témoins qui ſe tenoit écarté, crut devoir s'approcher d'eux & les ſépara de la part du Roi. Ils s'embraſſerent, & l'après-midi celui qui avoit provoqué la querelle vint faire une viſite à la princeſſe qu'il avoit offenſée ; cette dernière ne s'étoit pas montrée en public depuis l'événement. Satisfaite de la réparation, elle vint le même ſoir à la comédie françoiſe où elle fut reçue avec enthouſiaſme par le public; cet accueil flatteur la pénétra juſqu'aux larmes. Le prince de C... & le duc de B... qui parurent peu de tems après

dans la loge de la princeſſe, firent recommencer les applaudiſſemens ; on y ajouta des *bravo* qui durerent très longtems. Le comte d'Art... reçueillit à ſon tour les ſuffrages de la nation ; il les méritoit, car il eſt beau dans un prince, quand il a des torts, de les réparer. Cette journée glorieuſe fut terminée par une petite punition convenue d'avance. Comme c'étoit un duel dans toutes les formes, le Roi ne pouvoit le tolérer ; en conſéquence ces princes reçurent le lendemain l'ordre de ſe rendre, l'un à Choiſi, & l'autre à Chantilli où le Roi les exiloit. Leur arrêt ne ſera pas, à ce que l'on croit, de longue durée ; ce ſera ſimplement pour donner un exemple & ne pas autoriſer de pareils combats.

Le duc de B... qui joint à une naiſſance illuſtre la figure la plus charmante & la taille la plus avantageuſe, eſt devenu l'idole de toutes nos femmes, qui le regardent comme le défenſeur de la cauſe du beau-ſexe ; pas une ne ſe refuſeroit à payer le tribut dû à ſa bravoure... Ce prin-

ce rapelle à la nation ces beaux tems de chevalerie où la nobleſſe françoiſe ſe faiſoit gloire de défendre l'honneur des dames. Nous ſommes bien déchus de cette galanterie héroïque de nos ancêtres ; maintenant il eſt du bon ton de ſe vanter des faveurs qu'on a reçues , d'afficher celle qui a eu quelques foibleſſes pour nous , de lui manquer même en public , & ſouvent de la dèshonorer....

P. S. Les deux princes ſont ſortis de leur arrêt ou de leur exil peu de jours après l'ordre qu'ils avoient reçu de s'y rendre. Ils ont reparu le mardi au lever du Roi, qui les a reçus avec bonté : ce Monarque eſt fort attaché au comte d'Art... & fait le plus grand cas de M. le duc de B...



LETTRE XV.

De VERSAILLES *le 31 Mars.*

Le marquis de Noailles , notre ambaſſadeur à Londres, étoit de retour ici le 23. Il a fait la route dans 45 heures ; jamais

courier extraordinaire n'a mis tant de diligence. On prétend que ce miniſtre a craint que le peuple de Londres ne ſe portât à quelques excès & ne manquât à ſon caractère. Il a eu tort ; la déclaration *amicale* du Roi de France à ſon cher frère le Roi de la Grande-Brétagne a produit l'effet de l'étincelle électrique, toute la nation a été frappée du même coup. Les plaiſans diſent qu'elle devoit produire cet effet phyſique, puiſque c'étoit le docteur Franklin qui avoit fourni la matière électrique renfermée dans le conducteur. Mr. le marquis de Noailles a dit au Roi, qu'à ſon départ la conſternation étoit générale. On écrit de Londres que la nation & les miniſtres ne s'attendoient pas à une pareille réſolution dont ils ne nous auroient jamais cru capables. Nous ſommes impatiens de ſavoir comment le Lord North & ſes partiſans ſe tireront d'affaire, lorſque le parlement aura été inſtruit de l'événement, & de quelle manière le vieux Lord Chatam prendra la choſe.

Nous devons rendre juſtice à notre mi-

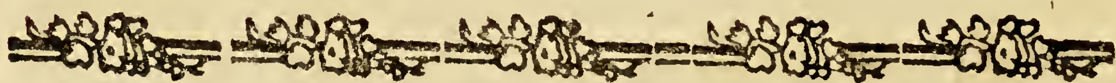
niſtère : tout a été ſi bien concerté, le ſecret a été ſi exactement obſervé ; qu'au moment même ou la déclaration fut remiſe par le marquis de Noailles, on reçut l'ordre dans tous les ports de France d'arrêter les vaiſſeaux anglois qui s'y trouvoient. Cette précaution a ſemblé néceſſaire pour obliger S. M. Britannique à nous rendre tous les navires dont les anglois ſe ſont déja emparé ſans aucune formalité. La premiere choſe que le Roi a ordonné de ſon propre mouvement, ç'a été de faire partir en 24 heures de tems le commiſſaire anglois à Dunkerque. *Je veux*, à dit le monarque, *effacer pour toujours cette tache qu'on avoit imprimée ſur la nation qui m'a choiſi pour ſon chef, & je ne ferois jamais de paix ſi on m'impoſoit une condition auſſi humiliante*. Cette fermeté annonçe à nos rivaux ce qu'ils doivent attendre de nous.

Les Anglois, à ce qu'on nous mande de Londres, cherchent partout des amis & des alliés, mais ils ne trouvent perſonne qui veuille faire cauſe commune avec eux. Le Roi de Pruſſe ſe reſſouvient encore de

la

la conduite qu'ils ont tenue avec lui dans la dernière guerre, & il ne peut leur pardonner le vol qu'à fait faire récemment un de leurs miniſtres à Berlin, du portefeuille d'un des députés des états-unis qui s'étoit rendu dans cette ville pour y traiter d'affaires de commerçe. On prétend que l'américain avoit eu à ce ſujet une correspondance avec le monarque, dans laquelle ce dernier s'étoit ouvert avec franchiſe ſur la conduite de la Grande-Bretagne envers ſes colonies, & approuvoit le parti que le congrès avoit pris de ſe ſéparer de la métropole. Les lettres qui ſe trouvoient dans le portefeuille ſouſtrait furent envoyées en original à Londres. Vous pouvez vous imaginer combien Fréderic a dû être fâché de ſe trouver ainſi compromis & qu'il n'oubliera pas ce procédé du cabinet britannique. Le député américain avoit été envoyé de Paris par le banquier agent du Roi de Pruſſe dont je vous ai déja parlé. Celui-ci étoit autoriſé à cette démarche; il avoit donné au voyageur des lettres pour M. le Baron de Schulenbourg, miniſtre d'état, homme de beaucoup d'eſ-

prit & qui possédoit la confiance du Monarque Prussien. Cette mission fut cependant sans effet : Mrs. de Vergennes & de Sartine parvinrent à empêcher la conclusion du traité de commerce projetté entre la cour de Berlin & les états-unis. Ces ministres avoient leur raisons pour s'y opposer ; ils ne vouloient pas laisser passer dans d'autres mains des bénéfices qu'ils pouvoient faire eux-mêmes, ou du moins ceux qui agissoient en leur nom. On prétend ici, & non sans quelques raisons, que les ministres des affaires étrangères & de la marine ont des fonds considérables dans les envois qui se font en amérique, & que pour en assurer les retours, ils ont engagé le Roi à faire la guerre.



LETTRE XVI.

VERSAILLES *le 1er Avril.*

Il regne ici la plus grande activité ; c'est le département de la marine qui jouera le plus grand rôle au commencement de

cette

cette guerre. On eſt d'opinion que la beſogne eſt trop forte pour Mr. de Sartine ; il montre beaucoup de bonne volonté & d'envie de bien faire, mais cela ne ſuffit pas : ceux qui l'entourent & qui ont ſa confiance, chercheront à placer leurs créatures, & on reproche déja à ce miniſtre d'avoir fait quelques mauvais choix; heureuſement que ce n'a point été pour des places importantes. Entre les différens chefs d'eſcadre dont il eſt queſtion pour commander la flotte qui doit croiſer dans le grand Ocean, on parle de donner la préférence à Mr. le comte d'Orviliers. L'opinion publique n'eſt pas favorable à ce général : il eſt très brave de ſa perſonne, capable de commander ſon vaiſſeau, mais il n'a pas, dit-on, les talens néceſſaires pour diriger les opérations d'une armée navale. Tout dépend de notre début avec nos rivaux.

Le Roi paroit très décidé à ne ſe point mêler des affaires de Bavière, ou à n'y prendre part que comme médiateur. La cour de Berlin a de ſon côté inſiſté pour que nous faſſions cauſe commune avec el-

le pour le maintien de la constitution germanique, en vertu de notre garantie stipulée dans le traité de Vestphalie : mais M. de Vergennes a répondu, que depuis cent cinquante ans, on avoit porté tant d'atteintes à ce traité, qu'il faudroit faire une guerre générale pour obliger toutes les puissances à rendre ce qu'elles ont usurpé les unes sur les autres sans nul droit quelconque.

On écrit que la Russie, qui a déja dissipé tout l'argent qu'elle a reçu des turcs pour leur accorder la paix, se trouve dans ce moment fort embarassée ; ses finances sont très dérangées, & pour les rétablir il ne lui reste d'autre moyen que de déclarer de nouveau la guerre à la Porte Ottomane. Cette dernière, humiliée par les revers qu'elle a éprouvés, offrira de l'argent pour ne pas se battre, & c'est tout ce que le cabinet de Pétersbourg desire. Le Prince de Potemkin a le projet, dit-on, de rendre l'empire du croissant tributaire de la Russie, ce qui ne sera pas difficile, si les turcs restent dans l'état d'indolence & de foiblesse dans lequel ils sont aujourd'hui.

Com-

Comme nos grandes liaiſons de commerce avec le Levant méritent des conſidérations, nous ne ſouffrirons pas que la Ruſſie pouſſe trop loin ſes prétentions & nos lui ferons inſinuer à cet égard que nous ne verrions pas de bon œil qu'elle mît ſes projets à exécution.

M. le comte de Vergennes eſt occupé dans ce moment des moyens de déterminer l'Eſpagne à s'unir à la France contre la Grande-Bretagne. Un des deputés, Mr. Arthur-Lée, que le congrès avoit nommé ſon commiſſaire à la cour de Madrid pour y menager les intérêts des états-unis, n'a pas réuſſi dans cette commiſſion importante; il s'eſt conduit de manière à deplaire ſouverainement aux eſpagnols & à donner au Roi d'Eſpagne une très mauvaiſe idée de ſes compatriotes. Pour faire revenir le monarque de cette prévention défavorable, le congrès écrivit à M. Francklin, qu'auſſitôt qu'il auroit terminé avec la France, il devoit ſe rendre à Madrid pour y négocier un traité avec cette cour. Le ruſé docteur qui ne veut pas expoſer la réputation qu'il

s'eſt

s'eſt acquiſe ici & qu'il ſait ſi bien maintenir, a éludé adroitement la propoſition ſous le prétexte aſſez plauſible que ſon grand âge & ſes infirmités, ne lui permettoient pas d'accepter cette miſſion.

La cour d'Eſpagne ne paroit pas approuver la réſolution où nous ſommes de faire la guerre à l'Angleterre ; on aſſure qu'elle n'eſt nullement diſpoſée à y prendre part. Nous avons cependant compté ſur ſon alliance, il faudra bien qu'elle ſe décide, malgré tout ce que fait la cour de Londres, pour la mettre dans ſon parti ; nous avons des moyens près du Roi d'Eſpagne que cette dernière n'a pas, la politique angloiſe ſe trouvera toujours en défaut partout où nous ſerons en concurrence avec elle. Nous ſommes auſſi occupés dans ce moment à diminuer l'influence du Stadhouder, qui n'eſt pas dans nos intérêts. S'il perſiſte à vouloir ſe conduire comme il fait actuellement, nous lui ferons payer cher ſon attachement pour l'angleterre. L'ambaſſadeur britannique à la Haye continue de ſe rendre déſagréable à la province de Hollande ; il parle, il écrit,

écrit, il menace ; on l'écoute, on rit & on se moque de lui. Mr. de Vergennes a donné des ordres à notre ambassadeur de ne s'attacher qu'à plaire à la province de Hollande, comme la seule qui donne le ton aux six autres & qui soit à même de le faire par ses richesses & la prépondérance qu'elle a dans les déliberations des états-généraux.

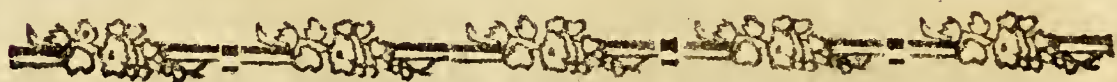
On a demandé à Mr. Necker une augmentation pour les depenses secretes des affaires étrangères. On croit que cet argent est destiné à corrompre quelques membres de la république, si cela est nécessaire.

M. le comte de Maurepas a préparé nos succès dans toutes les parties du monde où nous serons obligés de faire la guerre. Ce ministre dit au Roi au mois de septembre dernier : *Sire ! avant d'en venir à une rupture avec l'angleterre, il faut prendre de justes mesures pour l'obliger à se tenir sur la défensive par tout. Je suis donc d'avis qu'on fasse prévenir toutes les colonies qu'on est à la veille d'une rupture avec la cour de Londres, & qu'il*

leur

leur ſoit enjoint de faire toutes les diſpoſitions pour être prêtes à agir au premier ordre.

Ce conſeil a été ſuivi & les avis que l'on a reçus de la Martinique & des Antilles diſent que tout y eſt diſpoſé à bien reçevoir les anglois. Mr. le Marquis de Bouillé, homme actif, ſe prépare à la Guadeloupe dont il eſt gouverneur.



LETTRE XVII.

PARIS *le 9 Avril 1778.*

A Mr. le Comte de... à Berlin.

Vous me demandez, Monſieur le Comte! ce que l'on penſe ici des préparatifs de guerre du Roi de Pruſſe, & ſi nous prendrons part à la querelle pour la ſucceſſion de Bavière. Vous aurez déja vu ce que je vous ai écrit à ce ſujet dans mes précédentes, je crois pouvoir vous aſſurer encore que nous reſterons neutres dans cette querelle, par la raiſon que notre comte de Vergennes n'eſt pas homme à prendre ſur lui autant d'occupation; il en

en a bien aſſez de celle que lui donne l'angleterre. Cependant il s'applaudit en ſecret de la rupture avec la cour de Londres, & il paroit glorieux de s'être joué deux ans de ſuite du cabinet de St. James ſans que celui-ci s'en doutât, ainſi que d'avoir amené les choſes au point où elles ſont aujourd'hui, ce qui rend, dit-il, nos ſuccès certains contre la Grande-Brétagne.

Je me trouvai dernièrement chez Madame de M.... C'eſt l'amie du comte de Vergennes; nous étions en petit comité; ce miniſtre nous parla de ſon élevation, à laquelle il ne devoit jamais s'attendre. Je vais vous rendre à peu près ce qu'il nous dit à ce ſujet. „ Lorsque je fus „ nommé miniſtre des affaires étrangères, „ je ſuccédai à quelqu'un qui s'étoit plus „ occupé à faire ſa cour à la comteſſe du „ Barri que de ſon département. A mon „ arrivée je trouvai les choſes aſſez mal „ en ordre. Le comte de Maurepas, à „ qui je dois mon élevation, me dit lors„ que je le vis pour la première fois: *Le Roi vous a nommé, Monſieur! ſur le rapport*

que je lui ai fait de vous. Je vous ferai part de ses volontés ; beaucoup de personnes de la cour ont brigué votre ministère, mais S. M. vous a préféré ; je vous préviens qu'elle est intentionnée de vivre en paix avec ses voisins, mais qu'elle ne souffrira point qu'on manque ni qu'on porte aucune atteinte aux traités qui ont été faits avec ses prédécesseurs. C'est vous qu'elle charge du soin de faire respecter la nation & la dignité de sa couronne. — „Je ne connoissois point Mr. „de Maurepas, on m'avoit prévenu contre „lui ; je vis qu'il me regardoit comme un „bon homme, je le laissai dans cette idée. „Je ne faisois rien sans le consulter, je sui„vois ses conseils avec la plus grande doci„lité. Ma conduite lui plut, il me préco„nisa près du Roi, c'est ce que je voulois. „Le monarque ne m'avoit d'abord accordé „qu'une légere confiance, je vis qu'elle „augmentoit à mesure que je gagnois celle „du Mentor. Ce qui me couta le plus de „peine, ce fut de bien connoître cette cour „que je n'avois vue que par intervalle, & „où je n'avois pas un seul ami. Je pris la „résolution de vivre au sein de ma famille „& de ne donner ma confiance à personne.

,,Je fus d'abord accablé de demandes & de ,,ſollicitations, les courtiſans m'obſedérent; ,,ſi j'avois voulu les croire, j'aurois formé ,,une armée d'ambaſſadeurs & de miniſtres ,,plénipotentiaires. Je commençai par avan- ,,cer ma famille & quelques uns de ſes pro- ,,tégés ; ce n'étoit point moi qui préſentois ,,les ſujets au Roi ; j'en parlois à Mr. de ,,Maurepas, & celui-ci les faiſoit agréer. ,,J'éconduiſois toujours ceux qui venoient ,,me ſolliciter, d'une manière à les rendre ,,contens ; lorsque je ne pouvois placer ,,une de mes créatures, & que je voyois ,,qu'on vouloit me forcer la main, je fai- ,,ſois prendre des engagemens au Roi, à la ,,Reine, aux princes & aux princeſſes, & ,,je me débaraſſois de ces importuns en leur ,,diſant : cette place eſt promiſe à tel ou ,,tel. J'évite par cette conduite les tracas- ,,ſeries, les plaintes, & je fais ce que je ,,veux.

,,Plus aſſuré du Roi aujourd'hui que je ne ,,l'étois à mon arrivée ici, je ne peux que ,,me louer de ſes bontés pour moi. La Rei- ,,ne me traite de même, je ſaiſis toutes les ,,occaſions de lui faire ma cour. On a cher- ,,ché à me nuire dans ſon eſprit ; j'ignore

 ce

„ce qu'elle penſe à mon égard, elle ne fait „rien paroître à l'extérieur, c'eſt tout ce „que je demande.

„Je ménage toujours Mr. le comte de „Maurepas. Comme il a pris un empire ab- „ſolu ſur l'eſprit du Roi , je n'entreprens „rien ſans ſon agrément, je lui fais de „tems à autre de petites confidences, je „l'inſtruis de ce qui ſe paſſe; je fais ma cour „à la comteſſe, à l'abbé favori. . . & je ſuis „très bien avec la femme-de chambre du „Mentor. . . Quand on a connu comme moi „les intrigues du ſerrail, on ſe fait un jeu „des intrigues de cour. J'ai eu beaucoup „de peine à déterminer le comte de Mau- „repas à faire la guerre; jamais circonſtan- „ce n'a été plus favorable pour humilier les „anglois & pour honorer mon miniſtère. „Ce ſont les projets du duc de Choiſeul que „j'ai repris en ſous-œuvre. J'ai amuſé les „anglois depuis mon avénement au minis- „tère. J'ai ſouvent enduré de la part de leur „ambaſſadeur des propos deſagré ables; j'ai „diſſimulé mon mécontentement & d'ac- „cord avec Mr. le comte de Maurepas, j'ai „toujours eu l'air de craindre une rupture „avec l'Angleterre.

Le

„Le petit Robin , miniſtre de la marine, „nous a été utile au comte de Maurepas & „à moi. L'habitude qu'a le Roi de le voir „lui a donné une certaine conſiſtance près „du monarque ; la Reine le protege , les „marins le louent parce qu'ils font de lui „ce qu'ils veulent. Avec ces petits moyens „il a réuſſi à déterminer le Roi pour la „guerre; il a donné un état de la marine „qui eſt un peu exagéré, perſonne ne peut „le contredire; la nation , c'eſt à dire les „marins & les militaires brûlent du deſir „de ſe battre. Le comte de Maurepas & „moi nous avons amené les choſes où nous „les voulions ; les anglois ne ſont pas en „état de nous réſiſter, leurs colonies ſont „perdues pour eux, & l'empire de la mer „leur ſera ôté. J'ai préparé l'Europe à cette „révolution ; le Roi de Pruſſe ſe rend le dé- „fenſeur de la conſtitution germanique, le „Roi de France le ſera de la liberté des „mers.

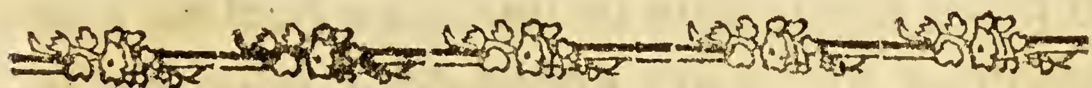
Que penſez vous , Monſieur le comte! des projets de Mr. de Vergennes ; s'ils ont leur exécution , on ne pourra qu'y applaudir. Lorsque ce miniſtre a paru à

Verſailles pour la première fois, tous nos petits-maitres & nos courtiſans ont gloſé ſur lui ; ils eſpéroient de l'éconduire comme ils ont fait de Mr. Turgot & du comte de St. Germain, mais il a trompé leur attente. Il a raiſon de dire *qu'on apprend dans le ſerrail à braver les intrigues de cour.*

Je vous avoue que j'ai été longtems la dupe de cette réputation de bonnehommie que le comte de Vergennes s'eſt acquiſe & qu'il a encore, mais je ſuis parfaitement deſabuſé ; je le regarde comme l'homme le plus fin & le plus ruſé de tout le miniſtère. C'eſt un caméléon qui prend toutes les formes qu'il veut ; il n'a point l'extérieur pour lui, mais il ſait y ſuppléer par ſes cajoleries ; on l'accuſe d'être diſſimulé, promettant toujours & manquant à ſa parole avec autant de facilité qu'il la donne. Avec des talens ordinaires, il s'eſt fait une réputation ; & ſi la guerre qu'il entreprend a le ſuccès qu'il s'en promet, il s'immortaliſera, à ce que diſent ſes amis & ſes protégés. Pour moi, qui ne crois pas aiſément à l'apothéoſe des miniſtres, j'attendrai pour dire mon avis.

Je

Je vous prie, Monſieur le comte, de me donner quelquesfois des nouvelles du pays que vous habitez & des opérations de guerre qu'on y préméditе.



LETTRE XVIII.

Paris *le 18 Avril.*

Le comte d'Eſtaing eſt déſigné pour commander l'eſcadre qui eſt en rade à Toulon; c'eſt un ſecret que perſonne ne doit ſavoir & dont tout le monde eſt inſtruit. L'intention du Roi eſt que toute l'attention ſe porte vers l'amérique ſeptentrionale & qu'on s'y réuniſſe aux américains avant que la cour de Londres puiſſe y faire parvenir de nouveaux ſecours de troupes & de munitions de guerre. Pour empêcher les anglois de porter leurs forces maritimes du côté de leurs colonies revoltées, nous allons les tenir dans une crainte continuelle d'une deſcente chez eux. Déja les ordres ſont donnés de s'aſſurer de vaiſſeaux de tranſport, & de faire filer des troupes du côté de la Brétagne & de la

Normandie. Nos ennemis ne prendront peut-être pas le change ſur ces préparatifs ſimulés, mais nous pourrions bien nous occuper ſérieuſement de ce projet, ſi nous trouvions la moindre facilité à débarquer ſur leurs côtes & à faire un incurſion dans leur pays. On a deja remis au miniſtre pluſieurs plans à ce ſujet, dont quelques-uns ſeroient d'une facile exécution.

La nomination de M. le comte d'Eſtaing, au commandement de l'eſcadre qui eſt ſous ſes ordres, eſt un coup de politique de Mr. de Sartine, qui voyoit dans ce général un rival dangereux, qui depuis long-tems avoit des vues ſur le miniſtère de la marine. Il eſt certain que ce dernier, par ſa naiſſance & ſes talens, avoit de grands droits à cette place; mais avec de l'eſprit & des connoiſſances ſur toutes les parties de l'adminiſtration, il s'eſt fait craindre par ſa ſévérité. Le duc de Choiſeul, qui avoit ſu rendre juſtice à ſon mérite, le nomma au gouvernement de St. Domingue. Lorsque M. le comte d'Eſtaing partit pour ſe rendre à ſon nouveau poſte, le

pre-

premier-miniſtre lui recommanda de traiter les habitans de cette colonie avec douceur; il lui donna des inſtructions analogues à l'adminiſtration du pays, ſur la manière de gouverner les colons, qui dans ces contrées éloignées s'étoient accoutumés à une certaine indépendance qu'il ſeroit dangereux de vouloir reſtreindre. Lorſqu'on ſut à St. Domingue que M. le comte d'Eſtaing avoit été nommé gouverneur, on s'en réjouit beaucoup; on le connoiſſoit de réputation; ſon nom, ſa naiſſance flattoient les habitans qui n'avoient point encore eu un chef auſſi illuſtre; on prépara des fêtes pour ſon arrivée. Le général refuſa, dit-on, les honneurs qu'on voulut lui rendre, cela donna de l'humeur aux colons; il convoqua quelques jours après les notables de l'isle, & leur notifia les volontés du Roi. On mit de part & d'autre de l'aigreur dans les déliberations; plaintes en cour contre le gouverneur, récriminations de la part de ce dernier. Le comte d'Eſtaing avoit des ennemis à Verſailles, même dans les bureaux de la marine; on aggrava ſes torts, (s'il en avoit) près du miniſtre; il fut rappelé.

De retour ici, il voulut juſtifier ſa conduite, il ne put y réuſſir. Le Roi Louis XV faiſoit cas de ce général, mais il n'avoit jamais oſé prendre ſur lui de le faire miniſtre, parcequ'on le craignoit. Le comte d'Eſtaing eſt un homme droit, il a une fermeté dans le caractere peu commune; point courtiſan, dur pour lui-même & pour les autres, de la plus grande rigidité dans le maintien de la diſcipline, puniſſant ſans diſtinction de rang ceux qui manquent à leur devoir, voulant qu'on obéiſſe ſans murmure à tout ce qu'il ordonne. Ces qualités qui ſont très précieuſes dans tout autre ſervice, produiſent chez nous un effet abſolument contraire & nuiſent preſque toujours à celui qui les a. Cependant on ne pouvoit s'empêcher de rendre juſtice au comte d'Eſtaing; il avoit à Verſailles un parti puiſſant qui intriguoit pour le faire nommer miniſtre de la marine. Mr. de Sartine qui le redoutoit, fit inſinuer au Roi par l'entremiſe de Mr. le comte de Maurepas, que c'étoit un des meilleurs officiers de mer qu'il y eut, & qu'il avoit compté ſur lui pour commander l'eſcadre qui devoit agir de con-

concert avec les américains contre les anglois. S. M. approuva ce qu'avoit fait ſon miniſtre ; un autre obſtacle que le comte d'Eſtaing avoit à vaincre, c'étoit celui que faiſoit naître le corps dans lequel il étoit ; Meſſieurs de la marine le regardoient comme un intrus & ſervoient malgré eux ſous ſes ordres. Vous concevez d'après cela qu'il eſt bien difficile de faire ſa beſogne. Le général fera ſurement ſon devoir comme chef & comme ſoldat, mais je crains qu'il n'éprouve des contrariétés de la part de ceux qui ſont ſous ſes ordres ; il les punira, & ce ſera de nouveaux ennemis qu'il ſe fera ici & à la cour.

On eſpère que ce général pourra partir auſſitôt ſon arrivée à Toulon, où ſon eſcadre eſt toute prête à mettre à la voile : elle eſt, dit-on, dans le meilleur état & approviſionnée de tout ce qui eſt néceſſaire pour faire réuſſir l'expédition qu'on lui a confiée. Il doit embarquer deux mille hommes de troupes reglées ; on a chargé en outre à bord de chaque vaiſſeau des caiſſes de ſix à ſept pieds de long ſur la moitié de hauteur, contenant des draps, des

toi-

toiles, des ſouliers, des chapeaux , des habits, 25 à 30 mille fuſils, 2000 bombes, 12 mortiers & de l'artillerie de campagne.

Le comte d'Eſtaing montera le *Languedoc*, c'eſt un vaiſſeau de 80 canons. Il aura le titre de Vice-amiral; il a choiſi pour ſon capitaine de pavillon Mr. de Boulainvilliers, & pour Major-général Mr. de Borda. On dit du bien de ces deux officiers ſur leſquels Mr. le comte d'Eſtaing ſe repoſera pour le commandement & les manœuvres maritimes, le Vice-amiral n'ayant pas, dit-on, à cet égard, autant d'expérience que ſes ſeconds, mais étant excellent pour un coup de main.

Un des députés américains (Mr. Déane) qui étoit ici, doit s'embarquer ſur cette eſcadre, ainſi qu'un autre perſonnage inconnu qu'on ne nomme pas.

Le comte d'Eſtaing & ceux qu'il mene avec lui, doivent pour tromper l'eſpion prendre la route d'Eſpagne; lorſqu'ils ſeront à une certaine diſtance de nos côtes, ils changeront leur marche. Ou je me trompe, ou les anglois ſont pris pour dupes dans les rapports qu'on leur fait.

LET-

LETTRE XIX.

Versailles *le 22 Avril,*

Au même

Il paroit décidé, Monfieur ! que ce fera Mr. le comte d'Orviliers qui commandera la grande flotte qui doit fortir de Breft pour croifer vers le cap Finiftere. Le comte Duchaffault fera fous fes ordres, ainfi que le duc de Chartres; ces deux derniers commanderont chacun une divifion : cette armée navale fera nommée efcadre d'obfervation. Les anglois en équipent une de leur côté qu'ils batiferont l'efcadre hoftile ; elle aura ordre de chercher la nôtre & de la provoquer au combat. Vous penfez bien que nous ne reculerons pas ; nos marins feront trop glorieux d'avoir pour compagnon de leurs travaux un prince de la maifon royale ; ils feront très furement des prodiges de valeur pour remporter, s'il leur eft poffible, la victoire.

La marine ne peut manquer d'acquérir un nouveau luftre dans la brillante carriere qu'elle va parcourir, fous la con-

duite

duite d'un prince du ſang ; c'eſt la premiere fois qu'elle jouit d'un honneur auſſi ſignalé. Le duc de Chartres a éprouvé beaucoup de difficultés avant de pouvoir obtenir la permiſſion de ſervir ſur cette eſcadre, mais le miniſtre de la marine qui eſt un adroit courtiſan, a voulu faire ſa cour à la maiſon d'Orléans & s'étayer au beſoin de cette protection ; il a fait en conſéquence ſon poſſible pour avoir l'agrement du Roi, & il y a réuſſi à force de ſollicitations ; auſſi ce ſuccès lui a-t-il entièrement concilié les bonnes graces du duc de Chartres. Ce prince, comme vous ſavez, voudroit obtenir la ſurvivance de la charge de grand amiral dont jouit ſon beau pere le duc de Penthièvre. C'eſt pour cette raiſon qu'il eſt entré dans le corps de la marine & qu'il a paſſé par tous les grades pour connoître ce métier à fond & avoir des droits pour demander cette place.

Quelqu'un de bien inſtruit ſur ce qui ſe paſſe, m'aſſure qu'il ne réuſſira pas & que depuis longtems le Roi à diſpoſé *in petto* de cette charge pour l'un de ſes frères, lorſquelle deviendra vacante.

Vous

Vous connoiſſez l'enthouſiaſme de la nation pour ſon Roi : Mr. de Sartine toujours occupé des moyens de plaire & de faire ſa cour, a dit au comte de Maurepas que le département de la marine de Breſt deſiroit d'avoir le portrait du Roi pour être placé dans la ſalle du conſeil (à la place ſans doute de celui de Louis XV qu'on reléguera dans quelque coin) cette demande a été accordée. Le portrait eſt arrivé à Breſt; un canot portant pavillon royal a été chercher l'effigie du Souverain. A ſon retour, il a d'abord été ſalué par toutes les batteries de la rade, par celles de tous les vaiſſeaux, frégates & corvettes qui ſe trouvoient ſur ſon paſſage. A ſon entrée dans le port, nouvelle décharge de l'artillerie du château. Les troupes de la marine étoient en haye le long des quais, celles de terre formoient une longue file depuis le parc juſqu'à l'hôtel du commandant. Le portrait a été placé dans la ſalle du conſeil aux acclamations du peuple, & au bruit des fanfares. Jugez des honneurs qu'on rendroit à l'original, d'après ce qu'on a fait pour la copie. Qu'un Roi eſt heureux d'être ainſi

l'idole

l'idole de ſes ſujets. Je vous aſſure que notre monarque mérite à tous égards l'attachement de ſon peuple. S'il ne fait pas tout le bien qu'il pourroit faire, ce n'eſt pas ſa faute : s'il ne dépendoit que de lui, tous ſes ſujets ſeroient heureux.

Mr. de Sartine a écrit une lettre circulaire dans tous les ports pour que les commandans annonçent à tous les officiers de la marine que les hoſtilités ne tarderont pas à commencer. Les anglois cependant agiſſent avec beaucoup de prudence, & ne font pas les forbans comme en 1757. Une frégate angloiſe avoit attaqué une de nos corvettes qu'elle avoit cru américaine ; lorsqu'elle reçonnut qu'elle s'étoit trompée, elle fit des excuſes & la laiſſa continuer ſa route.

On a fait inſinuer au commerce & aux armateurs que ceux qui voudroient armer en courſe pouvoient ſe préſenter aux amirautés, & faire inſcrire leurs noms, ainſi que leurs ſoumiſſions pour les lettres de marque qu'ils voudroient obtenir.

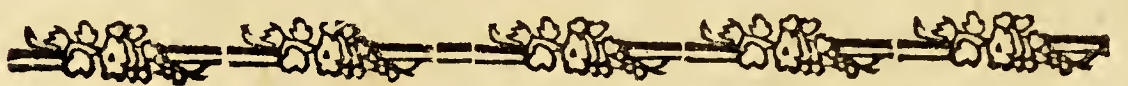
De-

Depuis que le commiſſaire anglois eſt parti de Dunkerque, on parle de faire quelques réparations au port pour le mettre en état de faire craindre aux anglois une attaque de ce côté; on n'y penſe pas, je vous aſſure, on ne veut que leur faire peur.

Nous ſommes au reſte réſolus de ne pas être les aggreſſeurs : c'eſt bien aſſez d'avoir ſoulevé les colonies américaines & intrigué ſourdement pour jouer ce mauvais tour aux anglois. Nous voulons maintenant qu'ils nous provoquent au combat, & pouvoir dire aux puiſſances de l'Europe : *Vous êtes les témoins de la modération de la France, & c'eſt l'Angleterre qui a commencé les hoſtilités*, ce qui arrivera ſurement avant peu, d'après les avis qu'on reçoit de Londres.

Malgré notre bonne contenance, je vous dirai que nous ne ſommes pas encore prêts. Nous voudrions attendre le retour de quantité de matelots qui ſont encore en mer, & dont nous avons beſoin pour completter les équipages de nos

efcadres; on y fuppléera par des troupes qu'on fera paffer fur chaque bâtiment de guerre. La marine royale eft obligée de laiffer des matelots pour le commerce & les armateurs, & il eft avantageux pour le Roi d'avoir beaucoup de ces derniers.



LETTRE XX.

PARIS *le 26 Avril.*

Au même.

Les anglois, Monfieur ! font encore pris pour dupes. Nous leur avons donné le change fur l'expédition dont étoit chargé Mr. le comte d'Eftaing; ils ont cru que l'armement qui fe faifoit à Toulon, étoit deftiné pour l'Inde; il n'en eft rien : notre Vice-amiral a mis à la voile le 13 de ce mois; il a profité d'un bon vent pour partir, & il va droit en Amérique.

Pendant fon féjour à Toulon, il a montré une activité étonnante ; le vaiffeau *le Languedoc* qu'il devoit monter n'étant que de 80 canons, il l'a fait percer pour 90. Il a demandé au miniftre de la marine un

un inſpecteur pour faire la viſite de ſon eſcadre. Mr. de Sartine à nommé Mr. Duhamel; c'eſt un homme dont la probité & l'integrité ſont généralement reçonnues, il eſt inſpecteur-général de la marine; il a eu l'ordre de faire l'examen des comeſtibles, des uſtenciles, des agrès & des apparaux de l'eſcadre de Toulon, & il s'en eſt acquité avec la plus grande impartialité. Il eut été à deſirer qu'il eut pu auſſi donner ſon avis ſur le choix des officiers qui devoient ſervir ſous les ordres du général, mais malheureuſement ſes pouvoirs ne s'étendent pas juſques-là. Cependant nombre de ces Meſſieurs ne ſont pas amis de leur chef; l'on craint avec aſſez de raiſon que le ſervice du Roi n'en ſouffre & que les anglois ne profitent de cette mesintelligence pour contrarier nos opérations en amérique.

Le comte d'Eſtaing a eu, à ce qu'on m'aſſure, avant de partir pluſieurs conférences tête-à tête avec le Roi; il a repréſenté à S. M. les inconveniens de ſa miſſion, l'inſubordination de ceux qu'il auroit ſous ſes ordres & la néceſſité de

lui donner carte-blanche pour le bien du ſervice, afin qu'il puiſſe punir ceux qui manqueroient à leur devoir. Le Roi lui a accordé tout ce qu'il demandoit, malgré Mr. de Sartine, qui a intrigué, dit-on, ſourdement pour l'empêcher. Voilà où l'on trouve que le comte d'Eſtaing a manqué de politique : dans ce pays-ci il vaut mieux avoir pour ſoi le miniſtre que le maître. C'eſt le premier qui fait valoir les ſervices des officiers & qui ſollicite les récompenſes. Il y a tout à parier que le comte d'Eſtaing aura beau faire des merveilles, qu'on préſentera toujours ſes ſuccès ſous un faux jour ; & s'il fait la plus légère faute, on ne manquera par de la groſſir afin de le mettre mal dans l'eſprit du Roi.

Déja avant ſon départ il a commis un crime de leze-marine en élevant au grade de lieutenant de frégate avec rang & fonctions, pluſieurs capitaines de vaiſſeaux marchands qu'il a enſuite répartis ſur ſon eſcadre. Meſſieurs de la marine royale n'ont oſé rien dire, mais d'après la connoiſſance que vous avez de l'eſprit

de

de ce corps, vous pouvez bien juger du mécontentement que cette innovation a fait naître parmi eux. Il faut cependant espèrer que ces Messieurs sacrifieront leurs ressentimens particuliers à leur gloire, & qu'ils feront leur devoir, si l'occasion de se battre se présente. Il y a sur cette escadre des officiers pleins de mérite & de bravoure, & qui se comporteront sûrement de manière à mériter l'approbation de leur général & les graces du Roi.

La présence du comte d'Estaing & celle de ses deux chefs d'escadre Mrs. les comtes de Breugnon & de Broves, étoit nécessaire à Toulon pour hâter l'armement. Ces trois généraux se rendoient au port à la pointe du jour, & n'en sortoient que la nuit. On doubla la paye des ouvriers qui montroient le plus d'ardeur au travail; on leur promit en outre des gratifications si l'armement étoit prêt pour les premiers jours d'avril. Il le fut, & cette promptitude fut due à l'activité du Vice-amiral qui fit plus en trois semaines qu'on n'avoit fait en trois mois. Il sentit

la néceſſité d'apareiller avant que les anglois puſſent le gagner de viteſſe, & il y réuſſit. La nouvelle de ſon d'part à répandu la conſternation dans Londres, où l'on ignore encore la route qu'il a priſe & quels ſont ſes projets. S'il arrivoit qu'il fût rencontré par nos ennemis, il eſt en état de ſe meſurer avec eux ; ſon eſcadre eſt compoſée de 12 vaiſſeaux de ligne, dont deux du premier rang, neuf du ſecond, & un de 50 canons, & de cinq frégates. Il y a à bord deux mille hommes de troupes régl es, des bombes, des mortiers, & des grils pour rougir les boulets. Chaque vaiſſeau à trois jeux de voiles, & les équipages ſont au plus complet poſſible, & même trop, car on craint, que ſi la traverſée eſt longue, les maladies ne faſſent périr beaucoup de monde ſur chaque vaiſſeau. Celui du Vice-amiral a treize cens hommes à ſon bord. Si Neptune nous eſt favorable, notre eſcadre peut arriver à ſa deſtination dans ſix ſemaines au plus tard, & frapper un coup important avant que les anglois puiſſent s'y oppoſer.

En attendant d'heureufes nouvelles de ces pays lointains, nos parifiens font des folies pour Mr. de Voltaire. Il a été couronné à la comédie françoife; on lui avoit fait efpèrer que la Reine affifteroit à la cérémonie, mais il a été trompé dans fon attente; S. M. eft venue le même jour à l'opera, mais n'a point paru aux François. C'eft une petite mortification pour le philofophe de Ferney, à laquelle il a été, dit-on, fort fenfible. Il en a encore éprouvé une autre, lorfque fon Irène fût jouée à la cour : on avoit prévenu le Roi contre cette piece; des courtifans adroits, gagnés, dit-on par les prêtres, en firent l'analyfe de manière à donner au Monarque une mauvaife idée de cette tragédie. Il y réuffirent, car à la premiere repréfentation on s'apperçut de l'ennui de S. M. qui fe communiqua bientôt à tous les fpectateurs. On bailla beaucoup & l'on applaudit fort peu. Il faut être jufte : cette piece n'eft pas excellente, fuivant les connoiffeurs; elle péche même par les régles du théâtre, mais il s'y trouve un grand nombre de vers marqués au coin du génie, & l'on auroit dû

être plus indulgent pour un poëte plus qu'octogenaire, qui a brillé avec autant d'éclat sur la scène pendant soixante dix ans.

Les Rois, les poëtes & les comédiens ne doivent pas vivre vieux : on oublie le bien qu'ont fait les premiers, un regne trop long ennuie les peuples, & plus encore ceux qui doivent succéder. Les vieux poëtes radotent, se répetent dans leurs ouvrages & n'ont plus ce feu ni ce génie qui s'éteint insensiblement avec l'âge. Le public ne peut s'accoutumer à voir sur la scène des amoureux de soixante ans, des Zaïres, des Virginies de cinquante, & des soubrettes sexagenaires. Le Kain est mort à tems, & Louis XIV. auroit conservé toute sa gloire, s'il étoit mort à cinquante ans. Louis XV auroit emporté dans le tombeau les regrêts de toute la France, s'il eut terminé ses jours à Metz ; son regne étoit encore sans tache, il étoit le premier des monarques à qui on eut donné le surnom de bien-aimé. C'est le titre que tous les Rois devroient

dé-

défirer d'obtenir de leurs fujets, mais c'eft la pierre philofophale de la royauté, tous les Souverains la cherchent & bien peu l'ont trouvée. Le meilleur alchymifte couronné c'eft le Roi de Pruffe ; on prétend qu'il confervera jufqu'au dernier moment de fa vie, non pas le nom de Frédéric le bien-aimé, mais celui d'un des plus grands monarques qui ait regné.

La grande nouvelle du jour, c'eft la groffeffe de la Reine. Vous concevez, Monfieur ! quelle joye c'eft pour cette princeffe qui defire depuis fi longtems de devenir mère.

Le Roi a fait le 23 de ce mois, la revue de fon régiment, dont il a pris l'uniforme pour fe mettre à fa tête : la Reine y eft venue avec toute fa cour ; Marli étoit le lieu du rendez-vous. Après la revue, le comte du Châtelet a donné au Roi un dîner de cent couverts, auquel toute la famille royale a été invitée.

S. M. a témoigné à M. du Châtelet fa fatisfaction fur la bonne tenue de fon régiment ; le Monarque a répandu beaucoup

de graces parmi les officiers ; le comte a obtenu la ſurvivance de Mr. le maréchal de Biron pour le régiment des gardes-françoiſes. Cette place importante ne pouvoit être remplie par un meilleur officier-général.

Le parti anti-Choiſeul, jaloux de la faveur de Mr. le comte du Châtelet, à inſinué au Roi qu'il y avoit une intrigue formée pour rappeler le duc de Choiſeul au miniſtère, & qu'on vouloit commençer par y faire nommer le colonel-lieutenant du régiment du Roi. On a donné à ce rapport tant de vraiſemblance, que S. M. y a cru. Lorsqu'on lui préſenta la liſte de ceux qui devoient diner avec lui, le monarque raya de ſa propre main le nom du duc de Choiſeul, que Mr. du Châtelet y avoit mis. Cet affront fut très ſenſible à l'ex-miniſtre, & prouve qu'il ne ſera jamais rappelé au timon des affaires.



LETTRE XXI.

VERSAILLES *le 2 Mai.*

Du même au même.

M. le comte de Vergennes avoit imaginé de faire servir le Roi de Pruffe de mannequin à fa politique, comme il a fait de la Porte Ottomane, mais ce projet ne lui a point réuffi ; fes petites rufes, fes careffes & fes menaces n'ont produit aucun effet fur le cabinet de Berlin. Frédéric, fans nul égard pour le miniftre, étranger aux affaires étrangères, (comme dit Linguet) a pris fon parti fans confulter perfonne que lui feul. Dans le moment on reçoit des lettres qui annonçent la marche des troupes pruffiennes vers les frontières de la Bohême, où elles ne tarderont pas, dit-on, à commencer les hoftilités. Elles auroient pu peut-être furprendre les troupes autrichiennes, fans un incident qui a réveillé l'attention de la cour de Vienne.

Il y a environ quatre mois qu'un particulier d'ici reçut la commiffion de faire

faire une cuiraſſe d'un travail ſingulier. Elle devoit être formée de cent doubles de taffetas piqués l'un ſur l'autre, & être à l'épreuve de tout coup de feu (le canon excepté comme bien s'entend). On fit pluſieurs eſſais qui réuſſirent parfaitement, on tira le piſtolet à bout portant, la carabine ainſi que le fuſil à diſtance ordinaire, aucune de ces armes ne percerent. Comme ces épreuves ſe faiſoient publiquement, on fut curieux de ſavoir pour qui étoit cette cuiraſſe ; celui qui étoit chargé de la commiſſion & à qui on n'avoit pas recommandé le ſecret, dit tout uniment qu'il croyoit que c'étoit pour le Roi de Pruſſe, ou pour un de ſes officiers-généraux. On en donna auſſitôt avis à la cour de Vienne qui en profita comme de raiſon. Cette cuiraſſe & les diſpoſitions guerrières qui ſe faiſoient à Berlin, indiquoient aſſez qu'on devoit ſe tenir ſur ſes gardes ; l'expérience du paſſé étoit un avertiſſement pour l'avenir. Auſſi des lettres qui ſont arrivées de Vienne, diſent que l'Empereur, auſſitôt qu'il eut apprit la marche des troupes Pruſſiennes, ſe mit en route pour la Bohême, où il raſſembla

bla ſon armée dans un clin d'œil, & qu'il eſt dans ce moment en état de faire tête au Roi de Pruſſe partout où il ſe préſentera. On croit que l'activité de ce jeune monarque donnera de la tablature à Frédéric. La Reine qui eſt fort attachée à ſon auguſte mère ainſi qu'à l'Empereur ſon frère, a été vivement affectée à la nouvelle de la marche des troupes Pruſſiennes; mais les dernières lettres arrivées de Vienne l'ont raſſurée.

On ſe dit à l'oreille que nous ne tarderons pas d'avoir un autre miniſtre de la guerre. Le Prince de Montbarry éprouve quelques deſagrémens ; on prétend que dans une entrepriſe de fourages, il a donné un intérêt à une femme à laquelle il veut du bien. Quelques-uns de ſes ennemis en ont parlé au Roi d'une manière deſavantageuſe & S. M. doit avoir dit qu'elle ne vouloit pas que ſes miniſtres entretinſſent des femmes à ſes dépens & qu'elle feroit juſtice. J'ai vu un des commis des bureaux de la guerre, à qui j'ai demandé ſi cette nouvelle étoit vraie. Il m'a dit n'en rien ſavoir, mais qu'il étoit

aſſu-

aſſuré que ſon chef n'étoit pas des mieux en cour. *Il ne ſe ſoutient*, ajouta-t-il, *que par Madame la comteſſe de Maurepas ; c'eſt elle qui l'a fait nommer à cette place & qui l'y main tiendra, autant qu'elle pourra. Comme elle eſt très bien avec le Roi, elle trouvera le moyen de prévenir la diſgrace de ſon protégé, à la chute duquel ſes ennemis travaillent depuis longtems.*

On ne peut au reſte reprocher à ce miniſtre que trop de complaiſance. Il ne ſait rien refuſer, il a prodigué les emplois militaires & les croix de St. Louis. Malheureuſement il a accordé les uns & les autres à des gens qui ne jouiſſent pas d'une bonne reputation. Le comte & le maréchal de Broglie ne ſont pas ſes amis. Le premier ſurtout eſt un ennemi dangereux, & d'autant plus à craindre qu'il a infiniment d'eſprit, & qu'il a un grand parti pour lui.

On parle d'un voyage que le Roi doit faire à Breſt, pour y viſiter l'eſcadre qui agira ſur le grand océan. La préſence du monarque dans ce port ne pourroit faire qu'un bon effet, mais on ne croit pas que

ce

ce projet s'effectue, par la raiſon qu'un Roi de France n'eſt pas le maître de voyager comme il veut. Il doit malgré lui marcher avec un luxe aſiatique, & avoir à ſa ſuite une armée comme s'il alloit dans un pays ennemi. Les miniſtres & les courtiſans n'aiment pas que le maître voye les choſes de trop près, il pourroit apprendre des verités qu'on a trop d'intérêt de lui cacher. Un Roi de France eſt toujours en minorité, quoique, ſuivant les loix du royaume, il ſoit déclaré majeur à quinze ans. Ses miniſtres & ſes favoris le tiennent en tutele toute ſa vie; c'eſt le plus grand potentat de l'Europe, & le monarque le plus contrarié dans ſes volontés.... Mr. de Sartine auroit deſiré que ce voyage eut lieu; il eut joué un grand rôle à Breſt en ſa qualité de miniſtre de la marine, ainſi que Madame ſon épouſe, qui ſe propoſoit, dit-on, de faire les honneurs de la table & de donner à diner au Roi. On prétend que Mr. Necker a dit: *Ce voyage & ce diner couteroient trop cher à la nation, il vaut mieux que le Roi reſte ici.*

Le

Le directeur des finances & le ministre de la marine ne ſont pas, à ce qu'on aſſure, trop bien enſemble. Le premier, qui ſait compter, trouve que la marine pourroit être entretenue ſur le pied où elle eſt avec beaucoup moins de dépenſe, d'après l'examen qu'il a fait des états qui lui ont été remis. Il ſe propoſe de faire des diminutions conſidérables; M. de Sartine n'eſt pas de cet avis. On aſſure que la guerre ne tardera pas à ſe déclarer entre ces deux perſonnages, & que le marin ſuccombera. Ce dernier eſt avare & tient à l'argent; l'autre paye bien & prodigue l'or à ceux qui le préconiſent; il mérite par cette raiſon de remporter la victoire ſur ſon rival.



LETTRE XXII.

BERLIN *le 6 Mai.*

Du Comte de.... à Mr. de ....

J'ai reçu avec bieu du plaiſir, Monſieur! les lettres que vous m'avez écrites. Elles con-

contenoient des détails intéreffans fur vos miniftres, fur la politique de votre cabinet, & fur les mefures qu'il a prifes pour faire la guerre aux anglois. Je fuis d'avis que votre alliance avec la cour de Vienne vous fera précieufe dans les conjonctures actuelles; & de la manière dont je vois les chofes, vous n'avez point de guerre à craindre fur le continent. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'eft la réfolution que notre monarque a prife de ne point fe mêler des affaires de l'Angleterre. Il n'a pas oublié la conduite que cette puiffance a tenue avec lui dans la guerre de fept ans, & il refufe aujourd'hui d'entendre à aucune des propofitions qu'on lui fait pour contracter une nouvelle alliance, dont il ne pourroit qu'être la dupe,

Il fera curieux de voir comment la fiere nation britannique, qui s'eft arrogé l'empire des mers, le défendra contre les rivaux qui le lui difputent. L'indépendance de leurs colonies qui paroit certaine, eft un coup de politique de votre cabinet, qu'il auroit été facile de parer, fi le Roi

d'Angleterre avoit eu d'autres miniſtres & un autre ambaſſadeur à Paris. Votre comte de Vergennes ne doit ſes ſuccès, qu'à l'ineptie de ceux à qui il a eu à faire, & jamais on ne s'eſt joué d'une nation comme vous l'avez fait des anglois.

Nous ne ſavons pas, comme vous, diſſimuler en politique. Le Roi de Pruſſe après avoir tenté tous les moyens près de la cour de Vienne pour empêcher le démembrement de la Bavière, a vu avec regret qu'il falloit avoir recours au droit canon. Il eſt parti, comme vous l'aurez appris, le mois dernier pour la Siléſie, & le 24 il a pris ſon quartier général à Glatz. Le cabinet Impérial étonné de cette réſolution, vient, à ce qu'on m'écrit, de renouer les négociations. Il y a une correſpondance d'établie entre l'Empereur & le Roi; on ſe fait de part & d'autre des propoſitions, mais il eſt peu probable qu'elles ſoient acceptées. Notre Souverain qui ne veut laiſſer aucun doute ſur la pureté de ſes intentions, a écrit à Mr. le comte de Finkenſtein, de dire à Meſſieurs les miniſtres de France

ce, de Ruffie, de Saxe & des Deux-Ponts,
,, qu'il avoit fait faire de nouvelles infi-
,, nuations à la cour de Vienne, dans lef-
,, quelles il parloit en défenfeur de la con-
,, ftitution germanique, & fe refufoit à
,, toute efpèce d'accommodement, à moins
,, qu'il ne fût fait juftice fur l'objet de la
,, Bavière, & donné pleine fureté aux
,, différens états de l'empire relativement
,, à leurs fiefs & poffeffions. Que leurs
,, Majeftés Impériales manifeftant les in-
,, tentions de revenir fur leurs pas, le
,, Roi fe prêteroit à tous les moyens qui
,, tendroient à maintenir le repos en Al-
,, lemagne.,,

Vous voyez, Monfieur ! que nous imitons votre exemple : vous vous rendez les défenfeurs de la liberté des mers, & nous nous déclarons les protecteurs de la conftitution germanique & de la paix de Veftphalie. Les frondeurs politiques nous reprocheront peut-être la conquête de la Siléfie, le partage de la Pologne ; mais nous avons établi nos droits fur ces deux pays d'une manière inconteftable, & la logique que nous avons employée à cet

effet, vaut beaucoup mieux que celle dont vous avez fait usage dans votre déclaration remise à la cour de Londres par le marquis de Noailles, où tout est sophisme & paradoxe. On dit que M. le comte de Vergennes a une *logique politique Turque*, qu'il veut introduire en Europe; je ne crois pas que nous autres allemands l'adoptions; nous tenons à nos anciens usages, & nous en sommes contens.

On fait circuler ici la copie d'une lettre du Roi de Prusse au général de. . . . Je vous l'envoye; vous y verrez que ce monarque, malgré son âge & ses infirmités, est toujours le même, & qu'il a la tête aussi présente qu'il y a vingt ans.

COPIE.

De Breslaw, le 11 Avril.

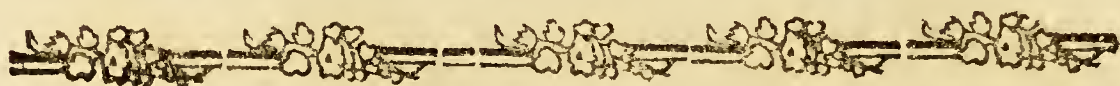
J'apprens que les ennemis se proposent de commencer incessamment les hostilités, & de frapper, s'ils le peuvent, un coup important avant que je puisse m'y opposer; mais j'ai pris mes mesures pour faire avorter leurs projets avant qu'ils

soient

ſoient en état de les exécuter. Je compte ſur vous, mon général! pour me ſeconder dans mes operations. Dès le moment que vous ſerez arrivé à l'endroit dont nous ſommes convenus, occupez vous d'abord de faire reconnoître tous les environs; faites fourager le pays autant qu'il vous ſera poſſible, afin d'ôter à l'ennemi tout moyen de ſe procurer des ſubſiſtances à ſon arrivée. Lorsque vous aurez établi votre camp ſur le local que vous ſavez, je crois que notre communication ſera facile, & nous pourrons alors obſerver tous les mouvemens de l'ennemi, le ſuivre pas à pas & tomber ſur lui à la premiere occaſion favorable. Vous verrez que nous n'aurons pas de peine à l'attirer au combat; ces gens là ſe croiront invincibles aiant un Empereur à leur tête. C'eſt à nous à leur prouver le contraire. On m'aſſure que pluſieurs de leurs régimens de cavalerie ſont mal montés & que beaucoup de leurs chevaux ſont de notre connoiſſance.... Je me ſuis procuré deux excellens eſpions qui m'ont déja fait parvenir des avis dont je ſuis très content. Je compte me mettre en mouvement entre le 20 & le 24 de ce mois; je vous inſtruirai de ma marche. On m'écrit que les autrichiens ont fermé ou fait garder toutes les iſſues par leſquelles je pourrois en-

trer en Bohême, mais j'y pénétrerai malgre eux & ils ne ſe doutent pas par quel endroit.

Que dites-vous de la cour de Vienne & de la réponſe qu'elle a faite; il eſt aiſé d'y reconnoître le ſtyle du Viſir Kaunitz. J'eſpère qu'avant peu, on changera de ton. Adieu mon Général.



LETTRE XXIII.

PARIS *le 16 Mai.*

Au Comte de... à Berlin.

J'ai bien reçu, mon cher Comte ! votre lettre en date du ſix de ce mois. Je vois par ſon contenu, que les choſes commençent à prendre une tournure ſérieuſe dans le pays où vous êtes & que la guerre eſt inévitable. Depuis quelques jours le bruit couroit ici, qu'il y avoit eu un engagement entre les avant-poſtes autrichiens & ceux de l'armée pruſſienne; on ajoutoit que l'Empereur s'étoit trouvé à la tête des premiers & qu'il avoit été bleſſé : je vois que ce bruit eſt entièrement controuvé. Si vous étiez ici, mon cher Comte ! vous croiriez être au milieu des Pruſſiens.

Vous

Vous ne pouvez vous imaginer, jufqu'à quel point nos militaires & nos gens de la cour font enthoufiafmés de votre monarque ; fi on les laiffoit faire, furtout les premiers, ils pafferoient tous dans votre armée pour y fervir comme volontaires.

Je ne communiquerai point votre lettre à notre *Miniftre Turc* (Mr. de Vergennes); il ne feroit point content de vos obfervations & des réflexions que vous faites à fon fujet. Je peux vous affurer au refte que fa politique Turque réuffit affez bien ici; & quoiqu'on en dife, il met dans toute fa conduite une adreffe infinie; il fe tire à merveille de toutes les tracafferies qu'on lui fait, & c'eft le feul miniftre, depuis l'avénement de Louis XVI au trône, qui fe foit foutenu. Il a fait vœu, dit-on, de mourir dans fa place, & il l'accomplira. Il a vu partir M. Turgot, M. de Malsherbes, le comte de St. Germain, M. de Taboureau, & il verra encore partir M. Amelot, qui ne conferve fa place que par la protection de fon papa Maurepas. Celui-ci eft au refte le plus chétif des mi-

 niftres

niſtres, plus borné encore que ſon antéprédéceſſeur le duc de la Vrilliere, & c'eſt dire beaucoup. Il y a des paris que M. de Sartine ne finira pas la guerre qu'il a commencée. Vous voyez d'après cela que le comte de Vergennes à l'eſpoir d'être ſous peu le doyen du conſeil & des miniſtres. Le comte de Maurepas l'a recommandé au Roi comme l'homme de ſon royaume qui connoit le mieux les intérêts des puiſſances, comme un grand travailleur & le meilleur géographe de l'Europe. Effectivement ce miniſtre a la mémoire heureuſe, il ſait ſur le bout de ſon doigt le nom des villes, des bourgs, & des hameaux de tous les pays; il amuſe le Roi, qui l'apele ſon nomenclateur.

Le comte de Maurepas en donnant M. de Vergennes au Roi, a bien ſçu ce qu'il faiſoit. Il n'auroit trouvé perſonne parmi nos gens de cour qui eut voulu ſe conformer à ſes volontés comme le fait ce dernier, & c'eſt ce qu'il falloit au Mentor, qui a appris jadis à connoître nos courtiſans. Il ſait par expérience tout ce qu'ils ſont capables de faire, Intrigans, ingrats,

per-

perfides, dès le moment qu'ils jouent un rôle, ils effacent de leur mémoire le mot reconnoiſſance. Le comte de Maurepas eſt convenu avec M. de Vergennes de n'avoir aucun égard aux demandes des gens de la cour. *Adreſſez-moi*, a-t-il dit au dernier, *tous ceux dont vous voudrez vous débaraſſer, & j'en ferai autant des importuns qui viendront me prier de vous ſolliciter en leur faveur.* Cette convention entre ces deux perſonnages eſt obſervée avec la plus grande exactitude; ils ſe renvoyent la balle l'un à l'autre, & ſe jouent de tous ceux qu'ils ne veulent pas employer.

Le comte de Vergennes a des créatures affidées dont perſonne ne ſe doute, qui lui rendent un compte exact de tout ce qui ſe paſſe. Il fait échouer toutes les intrigues qui ſe font contre lui, tout en paroiſſant les ignorer; & il fait réuſſir celles au ſuccès deſquelles il prend quelque intérêt. Le Roi croit que ſon miniſtre des affaires étrangères n'eſt occupé que des ſeuls objets de ſon département: comme S. M. n'aime point les tracaſſeries, qu'elle déteſte les cabales, elle eſt perſua-

dée que le comte de Vergennes n'a aucune part à celles qui se font à sa cour. C'est bien le cas de dire.

Toute l'adresse gît à bien cacher son jeu.

Quelqu'un aiant demandé à M. le comte de Maurepas, si c'étoit lui ou M. de Vergennes qui avoit formé le plan pour la guerre qu'on alloit faire aux anglois. *Ni l'un ni l'autre*, répondit-il ; *à mon âge on ne fait plus de projets. On ne s'occupe que du présent par la raison qu'on ne peut guères compter sur l'avenir.* — „ Mais cependant, lui ré-
„ pliqua-t-on, si par malheur vous ve-
„ niez à mourir avant la fin de cette
„ guerre, vous laisseriez sans doute au
„ Roi des instructions à ce sujet. „ —*Pas la moindre. M. de Vergennes & moi nous avons été au jour le jour, & sans la menace que nous a fait M. Francklin, nous amuserions encore l'Angleterre, & nous n'aurions point conclu de traité avec les états-unis. Vous autres politiques de Paris vous ignorez les moyens qu'on employe pour changer la face des états ; il n'y a que les petits génies qui forment des plans & qui suivent dans tout ce qu'ils font une routine méthodique. Si nous nous étions conduit de cette*

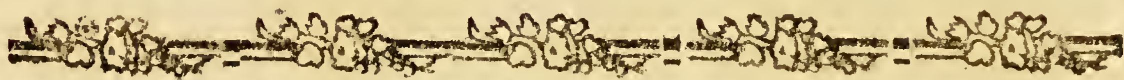
ma-

manière, les anglois auroient ſu depuis longtems ce que nous voulions faire, ils auroient pris des meſures en conſéquence. Inſtruits de nos projets, il n'auroient pas fait tant de ſottiſes & ſe ſeroient peut-être raccomodés avec leurs colonies : nous leur en avons ôté la poſſibilité. J'eſpère vivre aſſez pour voir l'indépendance des américains reconnue & l'Angleterre humiliée; c'eſt tout ce que j'ai promis au Roi.

Vous reconnoitrez à ce ton léger Mr. de Maurepas; il n'a encore que vingt ans pour l'eſprit & la manière leſte de traiter toutes les affaires. Dans ce moment elles ſont d'une aſſez grande importance; cela ne l'empêche pas de ſe livrer à tous les plaiſirs qui peuvent le diſtraire, & d'avoir toutes les ſemaines des ſoupers fins, où il raſſemble la jeuneſſe la plus amiable des deux ſexes. L'amour & les graces préſident à ces banquets; on y fait de jolis vers, on y chante des couplets méchans, où les ridicules des gens de la cour ne ſont pas épargnés.

Vous voyez, mon cher Comte, que nous traitons ici les choſes gaiement; chez

vous on eſt plus ſérieux : On dit que votre grand monarque a perdu de ſa bonne humeur, & que ſa cour à Potzdam n'eſt plus le ſéjour des muſes comme il l'étoit autrefois. Je vous prie de continuer à m'inſtruire de ce qui ſe paſſe dans votre pays, j'en ferai autant de mon côté. Je ſuis &c.



LETTRE VXIV.

VERSAILLES *le 27 Mai.*

Du même au même.

Vous vous ſouviendrez, Monſieur le Comte! que dans une de mes lettres, je vous ai parlé de la retraite prochaine de notre miniſtre de la guerre; on la croyoit d'autant plus certaine, que M. le maréchal de Broglie vient d'obtenir le commandement de l'armée de terre qui ſe raſſemble en Normandie, ſans que M. le Prince de Montbarrey ait été conſulté. Ce dernier vient d'être fait miniſtre d'état & il a pris ſéance au conſeil en cette qualité. Malgré ce reſtaurant de faveur, on

on prétend qu'il ne peut vivre longtems comme miniſtre, & qu'il ne doit cette dernière marque de bonté du Roi qu'aux preſſantes ſollicitations de Madame de Maurepas. Cette Dame jouant au piquet avec le monarque, affectoit un air triſte. *Qu'avez vous*, *Madame*, lui demanda S. M. — „ Ah! Sire! heureux ceux qui ſont éloi- „ gnés de la cour.„ — *Que veut dire cette exclamation ; auriez vous quelques déſagrémens?* — „ Oh non, Sire! vos bontés „ me rendent trop heureuſe, mais je veux „ parler de quelqu'un à qui je m'intéreſſe? — *Eh de qui?* — „ De votre miniſtre „ de la guerre. Il eſt entouré de jaloux „ qui ſe plaiſent à répandre des bruits dé- „ ſagréables ſur ſon compte ; ils vont „ même juſqu'à dire que votre Majeſté „ veut le renvoyer avec éclat. — *Je vous aſſure qu'il n'en eſt rien.* — „ Dans ce cas, „ vous pouvez, Sire! fermer la bouche „ à ſes ennemis en lui accordant quelque „ grace qui prouve que vous êtes content „ des ſervices d'un homme zélé pour le „ bien de l'état, & qui dans la place qu'il „ occupe ne peut plaire à tout le monde. *Mais que puis-je faire?* — „ C'eſt le ſeul de

vos

„ vos Secrétaires d'état qui n'ait point „ l'entrée au conſeil. — *Je vous entends, je donnerai ordre qu'il ſoit averti de ſe trouver au premier qui ſe tiendra.* Le Roi n'a pas manqué à ſa parole ; tous ceux qui eſpéroient de ſuccéder au miniſtre de la guerre, ſont pris pour dupes ; ils ont été obligés d'aller faire leur compliment à celui dont ils tramoient la chûte. Ils eſpèrent malgré cela qu'elle ne tardera pas d'avoir lieu.

M. Necker veut, dit-on, renouveller une partie du miniſtère, & profiter de la faveur dont il jouit pour placer dans le conſeil d'état quelques-unes de ſes créatures, afin de pouvoir y être admis enſuite par leur moyen. Je ſuis lié aſſez intimément avec un ami du directeur des finances. Voici ce qu'il m'a dit il y a quelques jours au ſujet de ce dernier.

Necker eſt pétri d'ambition ; la manière brillante dont il a débuté dans ſa place, l'a mis à même d'avoir ſouvent des entretiens tête-à tête avec le Roi. Il a de la hardieſſe, & le monarque paroît avoir de la confiance en lui. Le chef

des

des finances n'aime pas Sartine, il prétend qu'il remplit mal le département qui lui eſt confié, & qu'il exiſte dans l'adminiſtration de la marine une déprédation abominable (je crois qu'il a raiſon). *Il en a parlé au Roi d'une manière aſſez adroite & ſans avoir l'air de vouloir nuire au miniſtre, qu'il veut culbuter. Il attendra actuellement une autre occaſion pour remettre ſur le tapis les dépenſes de la marine, & il dira alors qu'il connoit quelqu'un qui ſeroit en état de conduire ce département avec beaucoup plus d'économie, & ce quelqu'un c'eſt le marquis de Caſtries, qui depuis longtems brûle du deſir d'être miniſtre. Ses vues s'étoient portées d'abord du côté du département de la guerre, mais on a craint ſon eſprit ſyſtématique, qu'il a, dit-on hérité du maréchal de Belle-Isle. Le directeur des finances & M. de Caſtries ſont liés depuis aſſez longtems d'une amitié intime. Le dernier par ſes relations à la cour & par ſes intrigues ne laiſſe pas que d'avoir une certaine conſiſtance; c'eſt le compere de Necker, il le vante partout comme le ſeul qui ſoit capable de remettre l'ordre dans les finances. Ici un barbier raſe l'autre; mais ce qui n'embaraſſe pas peu le Directeur c'eſt que M. le comte de Maurepas n'aime pas M. de Caſtries; & ce n'eſt pas là une petite difficulté*

à vain-

à vaincre, car le Roi ne fera rien ſans conſulter ſon Mentor. Si celui-ci vient à être inſtruit de tout ce qui ſe fait ſans ſa participation, je crains que les choſes ne tournent mal. La Reine eſt pour le Marquis de Caſtries, à la ſollicitation du duc de Choiſeul, qui le lui a recommandé. Cette protection pourroit mieux valoir que celle de M. Necker.

Le miniſtre futur de la marine s'occupe en attendant à acquérir les connoiſſances néceſſaires au poſte qu'il brigue; il a de fréquens entretiens avec les marins, il prend tous les jours des leçons de tactique navale, il s'inſtruit de tous les termes techniques, afin de ne pas avoir un air neuf lorſqu'il entrera en exercice. Il voit journellement ſon ami Necker; ils ſe font part réciproquement de leurs ſuccès, ſe communiquent ce qui ſe fait pour ou contre eux. M. le Prince de Montbarrey eſt auſſi compris dans leur liſte de proſcription; M. de Caſtries veut avoir cette place pour un de ſes amis, duquel il puiſſe diſpoſer à ſon gré, attendu qu'il prétend conduire en même tems le miniſtère de la guerre & celui de la marine. Au milieu

de

de ces cabales & de ces intrigues continuelles, M. de Vergennes va toujours son train & il a l'adresse de ne se mêler que des affaires de son département. On dit qu'il fait aussi les siennes assez bien, & que les fonds qu'il a mis en commandite dans le commerce de l'amérique septentrionale, lui ont déja rendu plus que son premier capital. ...

Vous voyez, mon cher Comte! que c'est un Perou que la place de ministre en France. Il n'en est pas de même où vous êtes; votre monarque n'accorde point des trente & quarante mille livres de retraite, il surveille de près toutes les parties de l'administration de son pays, il ne fait point d'emprunts ni en viager ni en loterie; il ne doit rien, il a un trésor bien rempli; il donne beaucoup à ses sujets, mais aussi il n'a pas une cour comme la nôtre, une armée de courtisans, une armée de traitans, une armée de généraux, une armée de gens de loix, d'avocats, de procureurs, d'huissiers &c. &c., & une armée plus nombreuse que toutes les autres de pauvres malheureux qui travaillent toute

leur vie pour nourrir , entretenir toutes les armées ci-dessus, & fournir à leur luxe & aux superfluités qui sont devenus des besoins pour elles.

La grossesse de la Reine est certaine & son accoucheur est déja nommé : il n'y aura point par cette raison de voyage à Compiegne où à Fontainebleau cette année. Tant mieux, c'est une dépense de moins dont on épargnera la charge au peuple, car c'est toujours lui qui paye les plaisirs de ses maîtres.



LETTRE XXV.

VERSAILLES *le 5 Juin.*

Du même, au même.

On voit circuler dans le public une liste de tous les officiers-généraux qui doivent servir sous les ordres de M. le maréchal duc de Broglie, mais on est étonné de ne pas voir y figurer son frère le comte de Broglie; on dit que c'est une intrigue du Prince de Montbarrey qui a empêché le Roi de le nommer. Je ne vous envoye point, mon cher Comte ! le nom de tous ces

Lieutenans - généraux , maréchaux de camp & brigadiers , je laiſſe aux gazettes à vous en inſtruire. On prétend au reſte qu'il y aura des changemens dans cette liſte, & que pluſieurs de ceux qui y ſont nommés, obtiendront un autre grade. Le maréchal de Broglie inſiſte , dit-on, fortement pour avoir ſon frère avec lui ; & ſi on le lui refuſe, il n'acceptera pas le commandement.

M. de Montbarrey commence à lever le maſque & à détruire tout ce qu'a fait le comte de St. Germain : une des choſes qui avoit le plus fait crier le militaire, c'étoit les différentes ordonnances pour le régime des invalides, rebutantes ſurtout pour les officiers ſans fortune qui après de longs ſervices étoient bien aiſes de trouver cette retraite pour y finir paiſiblement leurs jours. Tous ceux que M. le comte de St. Germain avoit obligés de ſortir de cet hôtel, ſeront les maitres d'y rentrer, ſous condition qu'ils renonceront à leur penſion, & qu'il ne leur ſera plus permis de la reclamer, s'ils vouloient de nouveau quitter l'hôtel.

 On

On auroit defiré que le miniftre de la guerre eut foulagé l'état en fupprimant une troupe qui coûte fort cher, & dont le fervice pourroit être fait par le militaire, comme cela fe pratique ailleurs. Je veux parler des maréchauffées, qu'on peut regarder comme un corps inutile & fort à charge aux provinces. M. de Montbarrey, loin de l'anéantir, vient au contraire de lui donner plus de confiftance, en le faifant jouir des honneurs & prérogatives qui ne font dus qu'aux défenfeurs de l'état. Un prevôt de Maréchauffée, fon lieutenant, fon brigadier pourront après 25 ans de fervice, avoir la croix de St. Louis & des penfions comme les autres militaires. Ceux qui feront pendre le plus de citoyens feront récompenfés comme s'ils avoient expofé leur vie dans quelques batailles. On fupprime fept cens hommes de cette troupe, qu'on réduit à 2400, pour faire, dit-on, un meilleur choix. Eh, quel choix ! ces gens font dans les provinces le métier des infpecteurs de police & des efpions à Paris; ils font pour la plus-part des délateurs qui pour faire leur cour aux intendans ou

à leurs

à leurs ſubdélégués, accuſent ſouvent ou arrêtent des citoyens innocens, & les font mourir de miſère dans les priſons, s'ils n'ont pas le moyen de payer les fraix de capture. Un étranger, pour peu qu'il paroiſſe ſuſpect, eſt conſtitué priſonnier & jugé prévotalement. Ce petit aëropage prévotal a le droit de faire pendre, rompre & brûler ceux qu'il trouve criminels ; c'eſt la juſtice la plus expéditive, on peut la comparer à cette maladie qu'on nomme en François le *trouſſe-galant*. Je me ſouviens, mon cher Comte ! que dans les ſix années que j'ai paſſées dans votre pays, je n'y ai vu pendre qu'un ſeul homme ; qu'ón n'y tue point, qu'on y vole peu, & qu'on n'y commet aucun de ces crimes qui ont lieu ici & dans les provinces, malgré la rigueur des loix & la ſéverité de la police.

La France à des régimens de houzards & de dragons qu'elle tient renfermés dans des villes de guerre ; il me ſemble qu'elle pourroit les employer à la ſûreté des routes, comme cela ſe pratique ailleurs. Elle les tiendroit par ce moyen en activité, & elle épargneroit l'argent que lui

coutent ces maréchaussées, troupe bâtarde, dont les fonctions n'ont rien d'honorant. D'après le nouveau régime qui vient de lui être donné par M. de Montbarrey, on ôte aux gouverneurs des provinces différentes prérogatives dont ils jouissoient, & une partie de l'autorité qui leur avoit été confiée, passe dans les mains des maréchaussées qui deviennent ainsi les exécuteurs du despotisme. On pourra les regarder comme les muets du serrail ; on les enverra porter le fatal cordon, ou couper la tête de ceux qui auront eu le malheur de déplaire à quelque ministre....

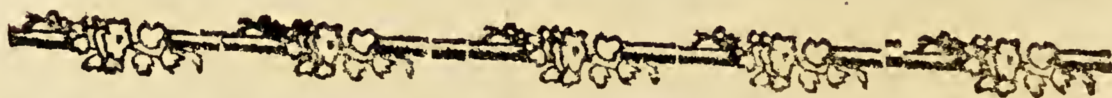
Un des riches particuliers de ce pays (M. le marquis de Brunoi) s'est ruiné à jouer à la chapelle; il a fait des folies en ce genre qui ont dissipé une fortune immense que M. de Montmartel son père lui avoit laissée. On en voit de toutes les espèces : les uns mangent leur bien avec les filles, les autres se ruinent au jeu, mais il étoit encore sans exemple qu'on pût dépenser des millions à faire des processions, comme notre marquis. Sa famille pour mettre fin à ses profusions, & conserver

ſerver ce qui lui reſte, a fait préſenter requête au parlement qui a nommé des commiſſaires. D'après l'examen qui a été fait de ſes dettes, on pourra les acquiter avec quatre à cinq millions. On annulle celles qu'on ſoupçonne avoir été contractées par eſcroquerie, & il reſtera encore au marquis un revenu très conſidérable dont il pourra diſpoſer ſans toucher au fond.

Il auroit pu être le plus heureux des hommes & vivre en grand Seigneur, héritier de huit cent mille livres de rente, aiant une des premieres charges de la cour (premier maître-d'hôtel du Roi), & pour femme une demoiſelle de qualité, charmante, remplie de graces & d'eſprit & qui réunit tout ce qu'il faut pour faire le bonheur d'un époux.

La mère du marquis de Brunoi eſt la cauſe du malheur de ſon fils. Elle lui a donné l'éducation d'un moine, le tenant toujours près d'elle, & le conduiſant à l'égliſe tous les jours le matin & le ſoir. Le jeune homme prit du goût pour les

cérémonies religieuſes ; il eut été un excellent curé, mais il étoit peu fait pour devenir un homme du monde. Il avoit de l'averſion pour les femmes, mais il aimoit les jolis payſans ; c'étoit ſa ſociété favorite. Comme ce marquis fait depuis quelques années aſſez de bruit dans le monde, j'ai cru, mon cher Comte, devoir vous en parler. Par le prochain courier je vous manderai des nouvelles ; elles vont devenir intéreſſantes dans votre pays ainſi que dans le nôtre. Nous en attendons de la mer d'un moment à l'autre, car on a appris que l'amiral Keppel a mis à la voile.



LETTRE XXVI.

VERSAILLES *le 12 Juin.*

Du même au même.

On renouvelle dans ce moment le projet d'une deſcente en Angleterre. Je me trouvai il y a quelques jours à diner chez un premier commis de la guerre, où étoit auſſi le comte d'H. . . . avec lequel

je

je ſuis fort lié. Etonné de le voir là, je lui demandai s'il avoit deſſein de ſervir dans l'armée de Broglie. *Non*, me répondit-il : *Un tout autre projet m'a amené ici, mais je doute qu'il réuſſiſſe. Vous ſavez que dans ce pays-ci il faut être courtiſan, avoir des femmes qui vous prônent, qui vantent vos talens militaires près du miniſtre ; je n'ai aucune connoiſſance à la cour, je ſuis un vieux ſerviteur oublié & je ne ſais par quel hazard on s'eſt reſſouvenu de moi ; je vais vous mettre au fait : On a trouvé dans les bureaux de la guerre des notes du maréchal de Saxe avec un plan pour une deſcente en Angleterre ; mais les détails de ce plan manquoient. Comme on ſavoit mes anciennes liaiſons avec ce général, on m'écrivit pour avoir quelques éclairciſſemens à ce ſujet. Je repondis que dans la guerre de 1744. le maréchal de Saxe m'avoit effectivement communiqué quelques-unes de ſes idées ſur cet objet, & m'avoit dit que voulant s'aſſurer par lui-même de la poſſibilité de l'exécution, il avoit fait un voyage incognito ſur les côtes britanniques & parcouru toutes celles qui bordent la Manche ; qu'il avoit pris les ſondes & reconnu les endroits les plus praticables pour le ſuccès de ſon entrepriſe qui devoit s'effectuer vers la fin de 1747, ou*

dans les commencemens de l'année ſuivante. Je crois qu'il auroit réuſſi, mais la paix qui ſe conclut alors l'empêcha de réaliſer ſon projet. Comme le maréchal m'avoit conſulté & que je devois être de l'expédition, quelque tems avant ſa mort il m'envoya tous ſes plans avec les détails qui y étoient joints & il m'écrivit. „ Qu'étant „ plus jeune que lui je pourrois peut- „ être un jour en faire uſage & être utile „ à ma patrie. Qu'en homme du métier, „ il croyoit à la poſſibilité de l'exécution, „ que c'étoit même le ſeul moyen de „ vaincre les anglois que de les attaquer „ ſur leurs propres foyers. — „ Croyez- „ vous, demandai-je au Comte d'H....., „ qu'on adopte votre projet. „ — *A vous parler vrai, j'en doute fort. Je n'ai pas trouvé dans le miniſtre de la guerre les diſpoſitions que j'aurois déſirées. Il m'a parlé de différentes propoſitions qui lui ont déja été faites ſur le même objet, il m'en a même communiqué quelques-unes, & de tout cela il ne ſera rien. Je ſuis cependant aſſuré par des avis que j'ai reçus, que le port de Portsmouth eſt dans ce moment ſans défenſe & qu'on pourroit s'en emparer & s'y fortifier, ſans que les anglois puiſſent s'y oppoſer. Mais on ne ſera rien de tout cela: ce camp*

de

de Normandie n'eſt qu'un épouventail dont les anglois ne ſont pas la dupe. On ne veut faire qu'une guerre de mer, & d'après quelques propos que m'a tenu le comte de Vergennes, je préſume que des raiſons politiques empêchent qu'on ne tente une deſcente en Angleterre. Comme je crois ma préſence inutile ici, je compte retourner ſous quelques jours à Paris ; a mon âge, on n'eſt plus fait pour ſolliciter dans les bureaux. Si le Roi veut m'employer, je ſuis à ſes ordres & les attendrai.

Nous ſommes à la veille de grands événemens. Nous venons de reçevoir l'avis que le neuf de ce mois, l'amiral Biron eſt ſorti de Plymouth avec treize vaiſſeaux de ligne, & que l'amiral Keppel doit appareiller aujourd'hui de Portsmouth, avec 21 vaiſſeaux de ligne, pluſieurs frégates & corvettes, & un brûlot. Il a carte-blanche ; ſon projet eſt, dit-on, de ſe réunir à Biron, & de faire main-baſſe ſur tous les bâtimens françois qu'il rencontrera afin de provoquer notre eſcadre de Breſt au combat. Comme il a ſur nous une grande ſupériorité, il eſpère détruire notre marine à la premiere campagne com-

me

me en 1757, lors du combat de M. de Conflans. Le comte d'Orviliers eſt un homme froid qui ne ſe riſquera pas à moins d'être aſſuré de pouvoir combattre avec avantage. On ne croit pas au reſte que l'amiral Byron ſe joigne à Keppel; ſa préſence eſt trop néceſſaire en Amérique pour qu'il s'amuſe à nous attendre dans l'océan.

Juſqu'à préſent nous ſommes encore ſans alliés. L'Eſpagne perſiſte à ne pas ſe déclarer; on en donne pour raiſon que ſes galions qui ne ſont pas encore rentrés l'obligent de temporiſer avec la cour de Londres, dans la crainte que les anglois ne s'en emparent; mais que dès le moment qu'ils ſeront arrivés à Cadix, la cour de Madrid fera cauſe commune avec celle de Verſailles. Le cabinet de Londres n'en croit rien, il compte ſur le prince des Aſturies qui n'eſt pas bon françois & il eſpère que les miniſtres de ſon père n'oſeront pas encourir l'animadverſion de l'héritier préſomptif. Nouvelle ſottiſe que font les anglois & qu'il faudra joindre à toutes celles qu'ils ont déja faites. Je peux vous garan-

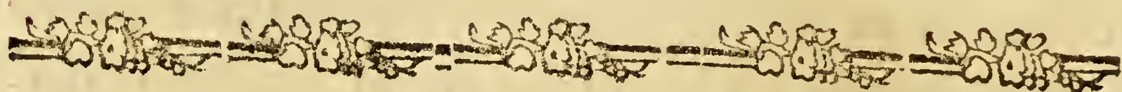
ran-

rantir que nous ſommes aſſurés de l'*Eſpagne* & qu'avant un an la guerre ſera déclarée entre elle & la Grande-Brétagne. J'ai vu quelques-unes des dépêches de notre ambaſſadeur à Madrid, qui ne laiſſent aucun doute à ce ſujet. Le Roi d'Eſpagne a une petite querelle à vuider & il n'a pas oublié l'affront que lui a fait l'Angleterre lorſqu'il étoit Roi de Naples.

Toute notre attention ſe porte maintenant du côté de la Hollande. Il eſt intéreſſant pour nous que cette république ſe déclare en notre faveur. Nous ne pouvons pas compter ſur le Stadhouder que nous ſavons être tout dévoué à l'angleterre, mais nous comptons beaucoup ſur les ſottiſes que ſera le Chevalier Yorck, qui dans ce moment s'eſt déja aliéné les eſprits dans la province de Hollande, & qui n'a pas la majorité pour lui dans les états-généraux. Je vous ajouterai comme une choſe que je tiens de la bouche du comte de Vergennes, que la France ne ſouffrira pas que les hollandois gardent la neutralité; il faut qu'ils ſe déclarent pour ou contre. Nous voulons ſavoir à quoi nous

en

en tenir à ce ſujet. Il ſera difficile de déterminer les Bataves qui renvoyent tout *ad référendum*, mais nous exigerons un *concluſum*. S'ils refuſent, alors nous avons des moyens pour les y obliger.



LETTRE XXVII.

VERSAILLES *le 24 Juin*.

Nous ſommes dans la joye, mon cher Comte! des nouvelles que nous venons de reçevoir ont jetté & la cour & la ville dans une eſpèce d'yvreſſe qui tient de la folie. Vous ne devineriez jamais pourquoi; pour un combat qui a eu lieu entre deux frégates. Voici le fait.

Depuis notre rupture avec la cour de Londres, le miniſtre avoit ordonné d'envoyer à la découverte de petits bâtimens pour obſerver tous les mouvemens que faiſoient les anglois dans leurs ports & les forces qui pouvoient en ſortir. Ces *aviſos* rentroient après quelques jours de ſtation & rendoient compte de ce qu'ils avoient vu.

Ce

Ce fut par un de ces bâtimens que nous apprimes que les anglois ſe diſpoſoient à mettre à la mer avec des forces conſidérables, & que l'amiral Keppel ſe propoſoit de nous attaquer en ſortant de Breſt. Depuis pluſieurs jours nous avions envoyé trois frégates & un lougre à la découverte. Elles n'avoient pas reparu, on ſoupçonna qu'elles avoient été priſes par les anglois; on ne s'étoit pas trompé, on apprit à Breſt que ceux-ci s'en étoient emparés à l'exception de la *Belle-poule*, commandée par un Monſieur de la Clocheterie, nom peu connu dans la marine, mais qui fera époque dans ſes faſtes par la manière dont cet officier s'eſt conduit & la bravoure qu'il a montrée dans le combat qu'il a ſoutenu contre l'*Arethuſe* frégate ſupérieure à la ſienne. Cette affaire eut lieu le 17 de ce mois. M. de la Clocheterie aiant ſignalé l'eſcadre angloiſe, voulut s'en approcher de plus près pour s'aſſurer de ſa force & du nombre de ſes vaiſſeaux. Comme il comptoit ſur la légereté de ſa frégate, il crut pouvoir éviter la chaſſe, mais s'étant trop avancé avec le lougre *le Coureur*, il fut pourſuivi par

deux

deux navires à peu-près de la même force. Lorſqu'il fut hors de vue de l'ennemi, il ralentit ſa marche & attendit ſes deux adverſaires, réſolu de ſe meſurer avec eux, s'ils l'attaquoient. Le capitaine Marshall qui commandoit l'*Arethuſe*, l'ayant joint à la portée du canon, lui propoſa de venir parler à ſon général. M. de la Clocheterie s'y refuſa & préféra de ſoutenir l'honneur du pavillon françois ; ce qui l'y détermina encore fut l'éloignement de l'eſcadre angloiſe, dont il ne craignoit pas d'être enveloppé. Il répondit donc qu'il n'avoit d'ordre à recevoir que du Roi ſon maître, & qu'il ne ſe rendroit point à l'invitation qu'on lui faiſoit. Le capitaine anglois s'étoit toujours avancé ſur lui & l'avoit pris par le flanc à portée du piſtolet. Sur ſa réponſe il lui envoya un coup de canon, auquel la *Belle-poule* ripoſta par toute ſa bordée. L'action ainſi engagée devint très meurtriere & dura fort longtems. Les habiles manœuvres de M. de la Clocheterie, ſa bravoure & celle de ſes officiers le rendirent vainqueur de ſon adverſaire. La frégate angloiſe preſque dématée, ſes voiles & ſes agrès cri-

blés

blés, fut obligée de donner le ſignal de détreſſe ; l'amiral Keppel envoya pour la remorquer. Deux vaiſſeaux de ligne vinrent pour venger l'*Aréthuſe* & s'emparer de la *Belle-poule* ; mais M. de la Clocheterie, hors d'état de ſe battre de nouveau contre des forces auſſi ſupérieures, ſe porta vers la terre & mouilla au milieu des rochers d'Abrevach, eſpèce de havre peu éloigné de Breſt. Les deux vaiſſeaux de ligne voyant que cette proye leur étoit échappée retournerent joindre leur eſcadre. M. de la Clocheterie eſt rentré à Breſt, où il fut reçu aux acclamations d'un peuple immenſe qui l'attendoit à la rade. Le duc de Chartres alla à ſon bord, l'embraſſa & dit à ſon état-major les choſes les plus obligeantes. Il viſita les bleſſés & leur promit de ſolliciter lui-même les graces du Roi pour eux.

Suivant le rapport envoyé en cour, cette action a été aſſez ſanglante ; quarante homme de l'équipage ont perdu la vie & cinquante-ſept ont été bleſſés. Parmi les officiers, M. de St. Marſault, lieu-

tenant de vaiſſeau, ſon ſecond, a été tué, & M. de Kerendraon a eu le bras caſſé au commencement du combat.

Tous ceux qui montoient cette frégate ont fait leur devoir; officiers, matelots, mouſſes, tous ont montré un courage héroïque. Le Roi, ſur le rapport que lui a fait M. de Sartine, ſe propoſe de répandre les graces à pleines-mains ſur tous ceux qui ont aſſiſté au combat. Ces premieres récompenſes vont faire caſſer bien des têtes, des bras & des jambes, mais il falloit cette prodigalité de bienfaits pour encourager les marins.

Je vous avoue que j'aimerois à voir un peu plus de patriotiſme, & que l'on fit ſon devoir pour la gloire & non pour l'argent. Il me ſemble qu'on ſeroit aſſez payé des éloges qu'on reçoit de ſes concitoyens, & les récompenſes pécuniaires qu'on accepte diminuent à mes yeux le prix d'une belle action. Un grade militaire, une décoration qui diſtingue le vaillant guerrier, voilà ce qu'on peut accepter ſans rougir. Toute autre récompenſe, ſelon moi, eſt indigne d'un brave ſoldat.

Il

Il faut que je vous dise aussi un mot du Lougre *le Coureur* qui étoit de conserve avec la *Belle-poule*. Ce premier voyant la manœuvre de M. de la Clocheterie, se battit de son côté contre le cutter anglois, mais il ne fut pas aussi heureux; après un combat d'une heure & demie environ, il fut obligé d'amener son pavillon. Il étoit commandé par un jeune garde de la marine, nommé depuis peu enseigne, très brave de sa personne, mais n'aiant encore que peu d'expérience. Il dut céder à la force & aux habiles manœuvres de son adversaire.

Cette petite victoire navale nous coûte cependant deux frégates que les anglois nous ont prises. La *Licorne*, de 32 canons & de 240 hommes d'équipage, fut invitée comme la *Belle-poule* à venir faire une visite à l'amiral Keppel; cette invitation lui étant faite par un vaisseau de ligne, il ne fut pas possible de s'y refuser. Une autre frégate, *la Pallas*, fut prise le lendemain du combat de la *Belle-poule*; elle est aussi de 32 canons & de 220 hommes d'équipage. On ne sait point encore si les anglois ju-

geront ces deux frégates & le Lougre de bonne priſe, car il n'y a pas encore de déclaration de guerre.

Si le combat qu'a ſoutenu la *Belle-poule* fait honneur à ſon capitaine, la conduite de l'amiral Keppel mérite auſſi des éloges. Il auroit pu faire ſoutenir *l'Aréthuſe* lorſqu'il vit qu'elle avoit le deſſous, mais ce brave officier ne lui envoya du ſecours que lorsqu'il s'apperçut qu'elle en avoit beſoin pour ſa propre ſureté. On prétend ici que ce ſont les anglois qui ont été les aggreſſeurs; je ne ſuis pas de cet avis, M. de la Clocheterie a commencé les hoſtilités en lâchant toute ſa bordée à la frégate l'*Arèthuſe*. Il eſt d'uſage ſur mer que le vaiſſeau le plus fort oblige le plus foible à mettre en panne; c'eſt une eſpèce de ſoumiſſion convenue, je ne ſais pourquoi, & M. de la Clocheterie n'auroit pas manqué à ſon devoir en s'y conformant; mais il preféra de ſe battre, à la bonneheure; cependant s'il eut eu à faire à un ennemi moins généreux & que l'amiral anglois eut envoyé pour l'envelopper comme il pouvoit le faire, il eut été la victi-

victime de ſa bravoure & il eut compromis l'honneur du pavillon françois. Le miniſtère peut-être auroit deſapprouvé ſa conduite & lui auroit ôté le commandement de ſon vaiſſeau.

J'ai converſé avec un miniſtre étranger ſur la guerre que je regarde comme déclarée entre la France & l'Angleterre ; je lui ai demandé ce qu'il en penſoit. Voici ce qu'il m'a répondu :

Ce n'eſt pas ce qui vient de ſe paſſer qu'on doit regarder comme une démarche hoſtile. C'eſt celle qu'a fait le marquis de Noailles à Londres, en provoquant l'Angleterre d'une manière à la forcer, pour ainſi dire, de ſe battre. La déclaration remiſe par cet ambaſſadeur eſt un manifeſte auquel on ne pouvoit répondre que par le canon. On ne peut regarder l'amiral Keppel comme l'aggreſſeur ; les frégates dont il s'eſt emparé, n'avoient d'autre objet que de l'eſpioner. Sur terre, on pend ceux qui ſont ce métier ; ſur mer, on s'en empare. Vos miniſtres deſaprouveroient la conduite de M. de la Clocheterie, ſi ſon combat n'avoit pas été couronné par le ſuccès ; & quoiqu'on en diſe, vous avez été trois fois les ag-

greſſeurs. 1mo. Pour avoir ſoulevé les colonies contre la mere-patrie. 2do. Par la déclaration remiſe au cabinet de St. James par le marquis de Noailles. 3tio. Par le combat de la Belle-poule *contre* l'Aréthuſe. *Je ſuis donc d'opinion que dans les principes de l'exacte équité & du droit des gens, les moyens que vous avez employés contre l'Angleterre pour lui faire la guerre ſont d'un exemple dangereux pour les nations & pour la tranquilité des Souverains. Il me ſemble auſſi qu'une grande puiſſance comme la France pouvoit ſe venger de la Grande-Brétagne d'une manière plus loyale.*

Votre façon de penſer, mon cher Comcé! eſt peut-être la même que celle de ce miniſtre étranger. Pour moi, en m'a qualité de François, je ne puis être du même avis. Nous autres Gaulois nous croyons à l'infaillibilité de notre Roi, lorsqu'il eſt ſeul ou aſſiſté de ſes miniſtres, & nous nous faiſons tuer lorsqu'il l'ordonne, ſans lui demander pourquoi.

Comme je n'ai pu obtenir de ſervice, & que je ſuis ce qu'on appele ſous la remiſe, je continuerai à vous inſtruire de tout

tout ce qui se passera, non pas comme acteur, mais comme spectateur. Je suis &c.



LETTRE XXVIII.

Berlin *le 30 Juin.*

Du Comte de.... à Mr. de ....

Je vous remerçie, Monsieur ! des nouvelles intéressantes que vous m'avez envoyées. Je vous avoue que la conduite des Anglois a de quoi étonner ; je vous félicite d'avoir à faire à de pareils ennemis ; ils donnent dans tous les pièges que vous leur tendez. Nous tâcherons de ne pas commettre les mêmes fautes qu'eux.

La cour de Vienne a voulu commencer avec nous par une guerre de plume. Le manifeste remis à la diéte de Ratisbone de la part de leurs Majestés Impériales pour répondre aux déclarations de notre cour & de celles de Saxe, & des Deux-Ponts, vient d'être envoyé ici. S. M. l'a remis au département des affaires étrangères pour y faire une réplique. Celui qui en

eſt chargé eſt un jeune homme qui s'en acquitera bien & qui promet de combattre victorieuſement les aſſertions contenues dans l'écrit impérial.

Il y a toute apparence que la négociation qui a été entamée entre le Roi & l'Empereur, ſera ſans ſuccès. On débite à cet égard beaucoup de nouvelles auxquelles je ne crois pas, & c'eſt pour cette raiſon que je ne vous en parle pas.

Le prince Henri eſt parti pour la Saxe. Il paroit toujours certain, malgré les bruits contraires qui circulent, qu'un corps conſidérable de troupes Saxones ſe joindra à l'armée pruſſienne, & que la campagne s'ouvrira au plus tard le mois prochain.

Votre miniſtre ici à donné les plus fortes aſſurances, que la France ne ſe mêleroit point de cette guerre. Le Roi de ſon côté a promis qu'il ne prendroit aucune part à votre querelle avec les anglois: chacun agira de ſon côté pour la cauſe commune & nous dirons comme Ciceron.

Ex

Ex defendendo major gloria
Quam ex accuſando paratur.

Le Roi de Pruſſe, qui connoit auſſi bien les manœuvres politiques que les militaires, a ſenti la néceſſité de faire avec la cour de Saxe une alliance, qui lui aſſuroit au beſoin une ligne de communication avec ſes états, & lui facilitoit les moyens de faire entrer ſes armées en Bohême quand il le voudroit, ſans que les autrichiens puiſſent l'en empêcher.

Lorsqu'on a 200 mille hommes de troupes bien diſciplinées, un tréſor bien fourni, de bons officiers-généraux & un Roi comme Frédéric à leur tête, on peut ſe rendre le défenſeur de la conſtitution germanique. La cour de Vienne a beau nous prêter des vues contraires, elle ne réuſſira jamais à perſuader ceux qu'elle voudroit entrainer dans ſon parti. S. M. a fait déclarer par ſon miniſtre plénipotentiaire à Vienne, qu'elle n'avoit nul projet de s'agrandir; qu'elle avoit d'abord propoſé ſes doutes ſur la ſucceſſion de la Bavière, que la manière dont on y avoit répondu ne l'ayant point ſatisfaite, elle

avoit cru devoir ſe mettre en état de ſoutenir ſes co-alliés (la Saxe & le duc des Deux-Ponts) dans le cas où L. M. Impériales ſe refuſeroient à rendre la partie de la Bavière qu'elles avoient fait occuper d'après le traité du 3 Janvier dernier.

Des avis de Vienne envoyés au Roi & ſur leſquels on peut compter, diſent que l'Empereur & ſon viſir Kaunitz ſont perſuadés que le Roi de Pruſſe s'en tiendra aux démonſtrations & qu'il ne fera pas entrer un ſeul homme en Bohême. Le viſir Kaunitz devroit, à ce qu'il me ſemble, mieux connoître notre monarque & ſavoir qu'il n'eſt pas longtems à délibérer ſur le parti qu'il doit prendre. Tout eſt préparé pour entrer en Bohême & nos troupes y feront avant huit jours, d'après les avis que je reçois.

Dans le moment eſt arrivé un courier qui annonce que les négociations ont été rompues le 24. Le Roi qui vouloit éviter une rupture, & qui a fait tout ce qu'il a pu pour l'empêcher, avoit écrit une dernière lettre à l'Empereur, qui a été renvoyée,

à ce

à ce qu'on aſſure, ſans être décachetée. Le général de Laſci, qui étoit préſent, doit avoir dit au jeune Céſar : *Je crois que votre Majeſté ne tardera pas à voir venir le Roi de Pruſſe en perſonne pour chercher la réponſe.* Je ſuis de l'avis du général Laſcy, & certainement les premieres lettres que vous recevrez de moi, vous annonçeront l'entrée de ce monarque en Bohême.

Je voulois finir ici ma lettre, mais j'aprens à l'inſtant une nouvelle trop intéreſſante pour que je tarde de vous la communiquer : les ordres viennent d'être donnés de fermer les portes de notre ville, & de faire les préparatifs pour le départ de toutes les troupes qui ſont ici, & qui doivent ſe joindre à l'armée du prince Henri. Trois couriers dépêchés à ce prince lui ont apporté, dit-on, des dépêches importantes de la part du Roi, & qui ſont rélatives à des mouvemens qu'ont fait les autrichiens.

Nos troupes montrent autant d'envie que les vôtres de ſe meſurer avec leurs rivaux ; mais je vous avoue que nos officiers

ficiers craignent de ne pouvoir faire une bonne befogne. Le pays où ils vont entrer n'eſt pas favorable à la tactique pruſſienne, dont le principal mérite conſiſte dans les manœuvres & les développemens, ce qui ne peut ſe faire dans la Bohême, où il n'eſt pas poſſible de tenir ſon armée couſue enſemble : il faut de toute néceſſité la morceler pour la faire marcher par les hauteurs & les défilés qui ſe rencontrent à chaque pas. Il ſemble que le Roi veuille, dans cette quatrieme guerre Pruſſienne, vaincre les plus grandes difficultés, ce qui ne lui ſera pas aiſé. Lascy & Laudon ſont deux hommes ſur les ſottiſes deſquels on ne doit pas compter. Ils ſeront dans leur pays, ils en connoiſſent parfaitement le local, & notre armée ne pourra ſe procurer aucunes reſſources; nous aurons à lutter contre les habitans & contre les troupes. Auſſi les meſures ſont priſes pour tirer de la Siléſie tous les vivres dont nous aurons beſoin, car les autrichiens ont dévaſté tous les endroits par où ils ont prévu que nous pourrions paſſer.

Sui-

Suivant les dernières nouvelles, nos troupes ſont raſſemblées près de Silisberg ; elles n'ont que quelques lieues à faire pour entrer en Bohême ; l'endroit par où le Roi veut pénétrer ſe nomme Nachod. S. M. a été le reconnoître elle-même, & elle a dit à un de ſes généraux : *Voila la porte par où nous paſſerons pour aller rendre viſite à nos ennemis ; je crois qu'ils ſeront fort ſurpris de me voir, il ne m'attendoient pas ſi tôt.*

Le poſte que les autrichiens occupent eſt, à ce qu'on m'aſſure, très bien ſitué, & il ſera difficile de les en déloger. Il paroit qu'ils ne veulent que ſe tenir ſur la défenſive. On ne peut rien dire avant que nos troupes ne ſoient en marche ; on compte beaucoup ſur le prince Henri, c'eſt lui qui doit agir le premier & faciliter à l'armée royale une jonction avec la ſienne. Par ma premiere je vous en dirai d'avantage.



LETTRE XXIX.

BERLIN *le 6 Juillet.*

Du Comte de... à M. de...

Je vous ai dit Mr.! dans ma dernière que l'ordre étoit venu le 30 de fermer les portes de la ville. Elles l'ont été jusqu'au 2 à une heure du matin qu'elles furent ouvertes pour la sortie des troupes qui doivent se joindre au corps d'armée du prince Henri. Trois chasseurs du Roi ont été envoyés à S. A. R. Le monarque écrit à son frère, qu'il a fait ce qu'il a pu pour empêcher une rupture, mais qu'on a été sourd à ses propositions, & que le sort des armes doit en décider ainsi que du partage de la Bavière; que l'épée une fois tirée, il étoit bien résolu à ne la remettre dans le foureau qu'après avoir obtenu par la force ce qu'on n'a pas voulu lui accorder par la voie des négociations.

C'est effectivement le 24 du mois dernier au soir que la rupture a été décidée, ainsi que je vous l'ai marqué. Le Roi n'a pu se résoudre à consentir à ce qu'on exigeoit

geoit de lui, malgré toutes les offres avantageuſes qu'on lui faiſoit pour le déterminer. S. M. a prouvé dans cette circonſtance qu'elle préféroit l'intérêt du corps germanique au ſien propre. C'eſt ce qu'on aura de la peine à ſe perſuader, & ce qui eſt cependant très vrai ; la ſuite le prouvera.

Aujourd'hui à onze heures du matin, Mrs. de Frankenſtein & de Herzberg, miniſtres des affaires étrangères, ont remis au Comte de Cobenzl une note de la part du Roi, dans laquelle S. M. expoſe briévement les motifs qui l'ont porté à rompre les négociations. Cette note équivaut à une déclaration de guerre ; copie en a été envoyée à tous les miniſtres étrangers réſidant ici.

Le Baron de Riedezel, notre ambaſſadeur à la cour de Vienne, a reçu l'ordre de partir ſans prendre congé. Celui de Vienne près de notre cour, ſe diſpoſe à en faire autant.

Il regne dans l'armée Pruſſienne une maladie qui fait périr bien du monde,

elle

elle eſt cauſée par les mauvaiſes eaux qui ſe trouvent dans les environs de Schweidnitz & de Ruſchembach ; mais les troupes campées de ce côté n'y reſteront pas longtems. Nos deux armées vont ſe mettre en mouvement pour tâcher d'attirer l'ennemi au combat.

Voici copie d'une lettre du Roi à un de ſes généraux. Elle eſt datée du 1er Juillet.

Ma lettre d'hier, mon général ! vous aura appris la rupture. D'après les vues ambitieuſes que manifeſte l'Empereur, il eſt à croire que toute partie de l'Empire qui ne voudra pas être envahie, doit avoir la guerre tôt ou tard avec ſon chef. J'aime donc mieux la faire à préſent, puiſque la circonſtance eſt favorable ; d'ailleurs je ſuis las des tergiverſations & des réponſes inſidieuſes de la cour de Vienne. J'ai pris mon parti, je me porte bien, S. M. Impériale, dont j'ai l'honneur d'être le Grand-chambellan a cru ſans doute qu'un ſexagenaire n'oſeroit pas deſcendre dans l'arene pour le combattre, je veux lui prouver qu'il s'eſt trompé. J'apprends par les préparatifs qu'il fait, qu'il me craint encore ; je ne hazarderai rien ſans être bien ſûr de le vaincre.

Le

Le pays où nous allons faire la guerre n'eſt guères favorable, il faudra nous en tirer comme nous pourrons.

J'ai écrit au prince Henri afin qu'il ſe mette ſans perdre de tems en marche pour ſe joindre à l'armée Saxonne. Il prendra ſa route par Korbus, Magdebourg, Halberſtadt & Halle pour ſe rendre à Dreſde. Quant à moi, je compte d'être entré en Bohême avant que le comte de Cobenzl ſoit de retour à Vienne; je ne crois pas que les Autrichiens oſent s'oppoſer à mon paſſage. J'envoye tous les jours reconnoitre le terrein, je tâcherai de m'emparer de pluſieurs hauteurs qui ne ſont pas gardées. Nos ennemis ont établi quelques redoutes ſur les bords de l'Elbe, je les y laiſſerai autant de tems qu'ils ne m'incommoderont pas. On m'aſſure que leur camp de Königgrätz eſt inexpugnable; je n'irai pas les y attaquer, je ne veux plus rien donner au hazard, car tout dépend du premier ſuccès pour animer nos troupes. Evitez de votre côté, autant que vous le pourrez, ces affaires de rencontre qui ne ſignifient rien; il vaut mieux attendre pour frapper, s'il eſt poſſible, un coup déciſif. Ramin m'a propoſé un projet pour aller brûler quelques magaſins de l'ennemi du côté de Bunzlau. Cette

idée eſt aſſez bonne, mais je doute qu'il puiſſe y réuſſir, par la raiſon que tous ces endroits fourmillent de troupes légères & qu'il eſt difficile de paſſer ſans être vu.

Je ne peux rien vous dire encore de poſitif; il faut attendre que nous ſoyons ſur les lieux. J'ai calculé que l'armée de mon frère Henri pourra être forte de 100 mille hommes; elle agira du côté de Sonnenſtein dans le cercle de Saaz; elle aura l'air de vouloir marcher ſur Prague, afin d'obliger l'armée de Königgrätz à quitter ſa poſition pour aller au ſecours de cette ville. C'eſt où je les attends.

N'abandonnez pas votre poſition avant d'avoir reçu de mes nouvelles. Je ſais que nos ſoldats ſont un peu entâſſés les uns ſur les autres, & qu'ils ſont mal à leur aiſe. Aſſurez-les que ſous quelques jours ils quitteront ce poſte pour venir me joindre. Adieu, mon Général! j'eſpere vous voir dans peu de tems &, vous recevoir en pays ennemi.

Tandis que l'on ſe diſpoſe à ſe battre, la politique va toujours ſon train. On aſſure que nous avons fait un traité avec l'Angleterre, le Danemarck & la Suede,

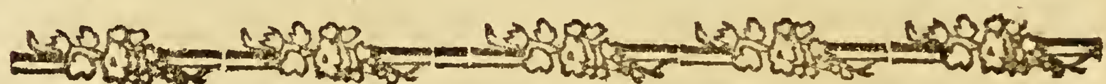
on

on nommera cette alliance la ligue germanique ; son objet apparent est d'empêcher l'Empereur d'agrandir son domaine héréditaire, mais je crois qu'on a d'autres projets.

Des avis nous sont parvenus ici, que l'Empereur vouloit envoyer des troupes légères dans les états Prussiens de Vestphalie. C'est une folie à la quelle nous ne croyons pas ; nous avons dans ces contrées des alliés qui recevroient fort mal toute espèce de troupes que S. M. Impériale y feroit passer. Nous savons qu'on fait des levées de corps-francs dans le pays de Liége & aux environs, mais nous ne craignons pas que de pareils soldats tentent de venir mettre nos provinces Vestphaliennes à contribution.

L'armée du prince Henri, qui s'est mise en marche le 2, ne peut guères commencer ses opérations que du 20 au 24 de ce mois. On est étonné que l'Empereur n'ait pas essayé de tenter quelque chose sur Dresde, avant que les troupes Saxonnes ne soient renforcées par celles de Prusse. On dit que ce n'est pas la faute de

ce monarque, mais celle de l'Impératrice, ſa mere, qui ne veut pas commencer les hoſtilités. Elle aura eu tort peut-être, il eſt certains cas où la modération eſt hors de ſaiſon. Nous attendons avec impatience des nouvelles de l'armée du Roi. Adieu Monſieur!



LETTRE XXX.

Berlin *le* 14 *Juillet.*

Du Comte de... au même.

Nous avons imité votre exemple, Monſieur! nous nous ſommes rendus les aggreſſeurs. Le Roi a quitté ſon camp le 4 & a pénétré en Bohême par Nachod. Le monarque eſt entré lui cinquieme ſur les terres de l'ennemi; ſon avant-garde le ſuivoit, elle étoit de dix mille hommes environ. Auſſitôt qu'il a paru ſur les hauteurs & qu'il a été apperçu des autrichiens, on a vu beaucoup de mouvemens dans le camp ennemi. Lorsque la nouvelle de l'apparition des troupes pruſſiennes fut portée à l'Empereur, il n'en voulût

rien

rien croire, mais en aiant été bientôt convaincu par ses propres yeux, il avoua qu'il n'auroit jamais cru à cette démarche du Roi de Prusse. Il donna sur le champ des ordres pour faire retirer une partie des troupes qui étoient sur l'autre rive de l'Elbe; on n'y laissa que quelques bataillons pour défendre les redoutes qu'on y avoit établies.

Le Roi avoit disposé ses troupes par échelon le long de la rivière du Bober. Le Général Wunsch conduisoit une colonne qui marcha jusqu'au frontières de la Bohême. Le 5 toute l'armée prussienne, forte de 100 mille hommes environ, fut rassemblée; & le 6 le Roi transporta son quartier général à Weldorff près de Jaromirs. S. M. attendra dans cet endroit des nouvelles du prince Henri.

Le Général Lascy, après avoir conféré avec l'Empereur sur le parti qu'il y avoit à prendre, fit faire un mouvement à la droite de l'armée impériale; il étendit la ligne depuis Jungbunzlaw jusqu'à Czaslau & Königgrätz. Cette manœuvre

avoit pour objet de renforcer une division qui venoit de Moravie.

L'aile gauche de l'armée autrichienne avoit fait un mouvement en avant ſur Gabel & Reuſchenberg.

Ces manœuvres faites avec la plus grande célerité ont, à ce qu'on m'écrit, un peu embarraſſé le Roi, & abſolument empêché l'exécution du premier plan qu'il avoit formé. On croit auſſi que cela influera ſur les opérations du prince Henri & qu'auſſitôt qu'il ſera arrivé, le Roi lui enverra de nouvelles inſtructions.

Juſqu'à préſent il n'y a point eu de ſang répandu ; l'entrée de nos troupes s'eſt faite en Bohême comme ſi nous étions amis. L'Empereur n'a envoyé perſonne pour recevoir le Roi de Pruſſe, il n'eſt pas poſſible d'agir avec moins des cérémonial qu'on l'a fait.

Une cinquantaine de nos huſſards de Zieten ont échangé par forme d'amuſement quelques coups de piſtolets contre à peu près pareil nombre de leurs camarades

rades autrichiens; ils se sont tué de part & d'autre quelques hommes & se sont fait des prisonniers.

Vous ne serez peut-être pas fâché, Monsieur ! d'avoir une idée d'un camp retranché par les autrichiens. Voici ce que m'écrit à ce sujet un de mes amis, officier de mérite & très versé dans la tactique

Le Général, me dit il, choisit toujours des positions avantageuses & situées de manière qu'il puisse s'y camper sur trois lignes qui sont soutenues par une artillerie formidable, dirigée sur des prolongemens dont l'objet principal est de porter ses mobiles au centre de l'ennemi. Il établit des feux rasans qui sont meurtriers pour ceux qui veulent l'attaquer : ces feux sont soutenus par un ligne d'infanterie qui a tout l'avantage sur l'assaillant, sans que ce dernier puisse lui rendre la pareille. Cependant s'il arrive que cette premiere ligne soit repoussée, le vainqueur est obligé de recommencer à se battre; il trouve une seconde ligne de troupes fraiches qui lui disputent le terrain.

Je ne peux mieux comparer ce camp qu'à un amphitheâtre. Leurs ailes & leurs flancs ſont garnis de cavalerie qui ſe met en mouvement dès qu'elle voit du déſordre parmi l'ennemi, alors elle le pourſuit & le ſabre. Le front de ces deux lignes eſt mêlé par intervalle d'artillerie qui en rend l'approche inabordable.

La troiſieme ligne enfin eſt deſtinée à renforcer la premiere & la ſeconde. C'eſt un corps de reſerve, qui n'agit qu'à la dernière extrêmité; il ſert auſſi à favoriſer la retraite, ſes flancs ſont hériſſés de canons, dont les feux ſe croiſent de manière qu'il n'eſt pas poſſible d'approcher.

Vous concevez d'après ces détails que le Roi n'ira pas attaquer Königgrätz ni ſacrifier mal à propos la moitié de ſon armée. Il ſe ſouvient encore de Lovoſitz, où il a perdu une partie de l'élite de ſes troupes.

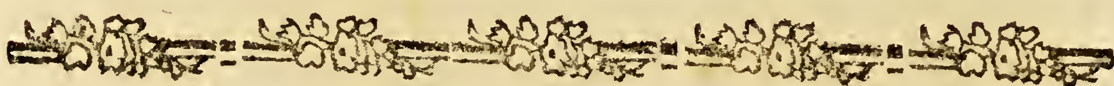
Un de vos compatriotes, officier de mérite, qui avoit été le favori du prince Henri, s'eſt tué il y a quelques jours. Le motif

tif de ce ſuicide n'eſt pas bien connu, on croit qu'il étoit tombé en diſgrace. Ne trouvez vous pas qu'il y a de la folie à s'ôter la vie parceque tel ſouverain ou prince vous traitera plus froidement que de coûtume. Il faut être bien engoué de la faveur de ces Meſſieurs pour ne pouvoir ſurvivre à leur indifférence. Je ne connois perſonne qui ait été plus inconſtant en amitié que notre très gracieux ſouverain, & pas un de ceux qu'il a maltraités après les avoir comblés de bienfaits, ne ſe ſont donné la mort de déſeſpoir de n'être plus ſes favoris. Je trouve qu'ils ont bien fait.

Nos Pruſſiens que le Roi leur maître a gâtés par les batailles qu'il gagnoit à chaque inſtant dans les guerres précédentes, s'ennuient de ne point voir arriver vingt-quatre poſtillons donnant du cor & nous venir annoncer la nouvelle d'une victoire. Il n'y a pas encore de tems de perdu, mais je vous avoue que je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de ſang répandu dans cette campagne: nombre de nos héros Pruſ-

ſiens

ſiens mourront de leur belle mort, & les maladies qui regnent dans l'armée tueront plus de ſoldats que le canon. Je ſuis curieux d'apprendre ſi vos batailles navales feront plus meurtrières que nos combats de terre. Je ſuis &c.



LETTRE XXXI.

VERSAILLES *le 16 Juillet.*

Je vois par vos lettres, mon cher Comte ! que le Grand Frédéric n'a pas diſcuté longtems la queſtion du partage de la Bavière, & qu'il a pris le parti d'aller lui-même plaider la cauſe dont il s'eſt rendu le défenſeur. Cette démarche lui fait honneur & rétablit un peu ſa réputation. Nous ne lui pardonnions pas ſon invaſion en Saxe ni la bataille de Rosbach, & tout le monde ici applaudit au motif qui lui met les armes à la main. Nous avions craint un inſtant que les Anglois ne l'engageaſſent à entrer dans la querelle qu'ils ont avec nous ; mais nous avons des aſſurances poſitives de la part du cabinet de Berlin,

lin, qu'il ne ſe mêlera en aucune manière de la guerre que nous leur faiſons. Un courier dépêché par M. le Baron de Breteuil, notre Ambaſſadeur à Vienne, nous a apporté la nouvelle que vous me mandez. Le miniſtre dit dans ſa dépêche, que dès qu'on apprit l'entrée du Roi de Pruſſe en Boheme, la conſternation ſe répandit dans Vienne ; qu'on délibera, ſi S. M. l'Impératrice-Reine pouvoit reſter en ſureté dans ſa capitale, & s'il ne ſeroit pas prudent qu'elle ſe transférât avec toute ſa cour à Presbourg. On ne croit pas cependant qu'elle le faſſe ; on eſt revenu de la terreur panique qu'on a eue, & l'armée impériale qui doit s'oppoſer au Roi de Pruſſe, eſt dans une poſition qu'il n'eſt par facile de forcer. On cache ces nouvelles à notre Reine, à cauſe de ſa groſſeſſe, & l'on a ſoin de décacheter toutes les lettres qui lui arrivent de ce pays, pour voir ſi elles ne contiennent rien qui puiſſe l'allarmer. Nous ſerions fâchés que la perte d'une bataille nous privât d'un Dauphin: nous autres François, nous craignons de manquer de maitres, & nous voudrions

que

que la famille royale fût auſſi nombreuſe que l'étoit le ſerrail de Salomon.

Votre monarque eſt entré le 4 en Bohême, & notre eſcadre a mis à la mer le 8. Elle eſt compoſée de 32 vaiſſeaux de ligne & de 18 à 20 autres bâtimens, y compris les frégates. Le vent s'étant trouvé aſſez favorable à deux heures du matin, le comte d'Orvilliers a donné l'ordre de ſortir ; cette eſcadre formidable a mis 28 heures à débouquer du port & du goulet. Si la flotte angloiſe commandée par l'amiral Keppel avoit croiſé à la hauteur de Breſt, elle nous eut joué un mauvais tour, car nous euſſions été forcés de reſter dans le port ; il eut été trop dangereux de ſortir comme nous l'avons fait; mais les anglois font dans cette guerre les mêmes ſottiſes que celles que nous avons faites dans la précédente. Il regne entre nous & eux une intermittence de paix honteuſes & de paix glorieuſes : c'eſt notre tour pour la dernière & je parierois pour nous. Dès que M. de Sartine eut appris par un courier que le comte d'Orvilliers avoit mis à la voile avec toute ſon eſca-

escadre, il se rendit chez le Roi pour l'annoncer à S. M.

Le ministre de la marine a rendu cette nouvelle publique par un bulletin imprimé qu'il a fait distribuer dans tous les caffés de Paris. Toute la capitale est dans la plus grande joye & s'occupe déja de l'endroit où l'on retiendra l'amiral Keppel prisonnier de guerre. Les uns le mettent au château de Madrid (au bois de Boulogne) d'autres le reléguent à St. Germain en Laye, les troisièmes l'envoyent à Chambord; pour moi, crois qu'il retournera sain & sauf à Londres.

La duchesse de Chartres, princesse respectable par ses qualités morales, est la seule, quoique bonne françoise, qui ne se réjouisse pas du départ de l'escadre. Epouse tendre, elle craint pour les jours du duc de Chartres, & elle a raison. S'il y a un combat naval, le vaisseau le *St. Esprit* est celui qu'on chaufera le plus, car l'amiral Keppel sera charmé de pouvoir combattre un prince du sang & de prendre, s'il le peut, son vaisseau, ce

qui

qui n'arrivera, je crois, cependant pas. Notre eſcadre eſt de la même force que celle des anglois, nos équipages ſont bien plus complets, & quant à la bravoure, nous ne le cédons en rien de ce côté à nos rivaux.

Le Chevalier du Rumain qui chaſſoit en avant, a fait une priſe de concert avec l'*Iphigenie*. Ces deux bâtimens forçerent le capitaine Bigot qui commandoit le *Lively*, frégate angloiſe, d'amener ſon pavillon, ce qu'il fit n'étant pas le plus fort. Voila un à compte ſur les deux navires que les anglois nous ont pris : le *Lively* porte 22 canons de 9 livres de balle & 150 hommes d'équipage.

L'arrêt du conſeil qui nomme une commiſſion pour juger les priſes, a été envoyé au grand-amiral, ainſi que le code qu'on a rédigé pour cet objet. Voila encore une guerre qui ſe fera ſans déclaration ; on m'écrit cependant de Londres, que le manifeſte de la Grande-Brétagne va paroître & qu'il eſt auſſi bien écrit que le nôtre l'étoit mal. C'eſt toujours quel-

que

que chofe d'avoir le bon droit pour foi, & il faut convenir que les anglois font dans ce cas.

Je ne veux pas finir ma lettre fans vous dire un mot du Prince des poëtes françois, du Tacite de notre nation, du pere de la philofophie moderne; vous vous doutez bien que je veux parler du célebre Voltaire. Il a terminé fa carrière dans la ville où il eft né; fes amis difent qu'il a rendu fa belle ame à Dieu; les prêtres affûrent quelle a été la proye du diable, qui l'attendoit au fortir de fon corps. Il y a ici de bonnes gens qui croyent cela comme un article de foi.

Il éprouva ici des dégouts & des mortifications qui abrégèrent, à ce qu'on croit, fes jours. Il avoit de puiffans amis & de puiffans ennemis. Le Roi dans la crainte de déplaire aux prêtres, ne l'a pas vu. La Reine fut priée, dit-on, par fon augufte mere, de ne point communiquer avec le législateur de la fecte des philofophes modernes: Leurs Majeftés ont refpecté l'opinion publique. Il n'y a

que

que chez vous, Monſieur que le monarque ſe permet de braver le couroux des prêtres & des faux dévots. Heureux le pays où l'on peut penſer comme on veut! un abbé de Beauregard prêchant le carême à Verſailles, oſa déclamer contre l'habitant de Ferney & dire en chaire des choſes que la charité chrètienne ne tolera jamais. La preuve en eſt dans la Magdeleine péchereſſe, que Dieu lui-même ne voulut pas condamner. Cet abbé Beauregard, ex-jéſuite, eut mérité d'être puni, il ne le fut pas.

Pour en revenir au défunt, il conſerva juſqu'au dernier moment de ſa vie cette gaieté & cette facilité d'eſprit qu'il avoit toujours eu. Il fit une piece de vers charmante, intitulée *les Adieux du vieillard*, dans laquelle on trouvoit toutes les graces & tout le feu d'un jeune-homme de vingt ans. Dans cette petite fiction poëtique M. de Voltaire cherchoit à faire ſa cour à quelques grands & à ſe menager leur protection contre les ennemis qu'il avoit à Verſailles.

Il fut au reſte bien vengé de ſes ennemis par les honneurs qu'il reçut partout. Il avoit une cour auſſi brillante que celle du Roi ; tous les grands Seigneurs briguoient la faveur d'être reçus chez lui. La loge des neufs-ſœurs l'engagea à ſe faire initier à ſes myſtères ; on lui rendit dans cette aſſemblée des honneurs preſque divins. Madame la comteſſe de Monteſſon, femme charmante qui réunit tous les talens & qui protege les arts non par oſtentation mais parce qu'elle les aime réellement, rendit à M. de Voltaire l'hommage qui lui étoit dû. Elle lui procura l'honneur de faire ſa cour au duc & à la vertueuſe ducheſſe de Chartres. Cette princeſſe ne dédaigna pas de s'entretenir avec le vieillard & de le faire aſſeoir en ſa préſence, contre l'uſage, pour jouir plus longtems de ſa converſation.

Ses ennemis travailloient toujours ſous main à lui donner des mortifications. Meſſieurs de Condorcet & d'Alembert vouloient le faire recevoir membre honoraire de l'académie des Sciences ; mais il y avoit dans cette aſſemblée un fort parti

contre lui. Lorsque la propofition en fut faite, chacun parut applaudir à ce choix, mais on obferva qu'il falloit avoir l'agrément de M. Amelot. Ce miniftre qui n'aime point les philofophes & qui ne fait pas même ce que c'eft, défendit de recevoir M. de Voltaire. Ses amis ne furent pas déconcertés, une féance publique fut annoncée, on prévint tous ceux du parti de s'y trouver. Jamais l'académie des Sciences ne vit auffi bonne compagnie chez elle : jolies femmes, étrangers illuftres, gens de la cour du premier rang, hommes de lettres les plus diftingués s'étoient emparé du fanctuaire académique; il ne reftoit de place que pour les membres qui ont le droit de s'affeoir à la tableronde. Dès que le héros qu'on vouloit fêter parut, voilà des acclamations, des battemens de mains, des brouhahas fans fin. Mrs. les académiciens voulant faire leur cour à l'illuftre affemblée qui les honoroit de fa préfence, firent prendre place au philofophe parmi eux du côté des honoraires. Mr. Francklin, qui affiftoit à la féance, embraffa tendrement M. de Voltaire ; cette accolade donna lieu à de nouveaux

veaux applaudiſſemens. L'aſſemblée ſe termina auſſi tumultueuſement qu'elle avoit commencé ; on ſe porta en foule à la voiture dans laquelle monterent les deux vieillards. Ce tribut d'admiration & de reſpect qu'on rendit à ces philoſophes d'un genre différent, fait honneur, quoiqu'on en diſe, à une nation auſſi frivole que la nôtre. Qu'en penſez vous, Comte!

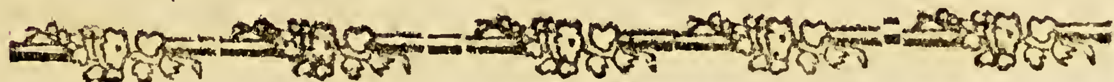
C'étoit à l'académie françoiſe que M. de Voltaire devoit recevoir les plus grands honneurs. Par reconnoiſſance, il promit de coopérer à la réforme du dictionnaire académique, & ſe chargea de la lettre A. Tout plein de ſon objet, il revient chez lui, ſe met à travailler, & oubliant qu'il a quatre-vingt quatre ans, il ne veut pas quitter qu'il n'ait achevé ſon ouvrage. Pour s'étourdir ſur une beſogne auſſi ennuieuſe, il redouble les taſſes de caffé, qu'il étoit accoutumé de prendre en travaillant, ſon ſang s'enflamme, il eſt tourmenté d'une inſomnie continuelle, & tombe dans une criſe violente. Son ami le maréchal de Richelieu vient le voir, le raſſure ſur ſa maladie & lui promet de

le guérir au moyen d'un calmant dont il fait usage depuis long tems. M. de Voltaire consent à user du remede, & prie son ami de le lui envoyer aussitôt. Le malade au lieu de prendre la dose prescrite, la triple, dort trente-six heures de suite & ne se réveille que pour prendre congé de ses amis. Tout l'art des médecins devient inutile & le 30 de Mai, ses yeux se fermerent pour toujours. On a beaucoup fait de contes sur sa mort : ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il a conservé sa présence d'esprit jusqu'au dernier soupir. Le curé de St. Sulpice s'est acquité dans cette occasion des devoirs d'un zèlé pasteur, mais il n'a pu rien obtenir, On s'étoit flatté de trouver un bon moment pour convertir le philosophe ; on s'est trompé, il est mort dans l'impénitence.

Les prêtres ont rempli leur saint ministère en lui réfusant la sépulture ; le gouvernement ne pouvoit se mêler de cette affaire. L'abbé Mignot, neveu du défunt, usa de ruse ; il fit transporter le corps dans un couvent dont il est abbé commandataire, où il fut enterré sans cérémon-

rémonie. Il y eut une réclamation de la part de l'evêque de Troyes; le Prieur reçut une ſemonce à laquelle il répondit en homme d'eſprit & ſe tira ſort bien d'affaire. Les prêtres firent encore une autre ſottiſe, en ſollicitant du gouvernement une défenſe de prier pour le mort & de faire pour lui aucun ſervice. Peut-on, ſuivant religion, empêcher de prier pour les défunts? Qu'en penſez-vous, mon cher comte! ſi vous voulez mourir, ne venez point ici, car en votre qualité d'Huguenot vous n'auriez point de meſſes, ni de terre ſainte pour réduire votre corps en pouſſière.

Je ſuis bien ſincerement votre tout dévoué &c.



LETTRE XXXII.

Paris *le 31 Juillet.*

Au Comte de....

Nous cherchons toujours à prouver que nous ne ſommes pas les aggreſſeurs; c'eſt

c'eſt ce que nous aurons bien de la peine à faire croire à l'Europe ; qu'en penſez-vous, Monſieur le Comte ?

Cependant nous ne pouvons cacher que toutes les meſures pour cette guerre ont été priſes de longue-main ; car les ordonnances pour les lettres de marque, pour l'établiſſement du conſeil des priſes, les droits du Grand-amiral, tout étoit arrangé depuis le mois de mars dernier. On prétend aujourd'hui que le combat contre la *Belle-poule* eſt une inſulte faite au pavillon du Roi, & que ce ſont les anglois qui ont commencé les hoſtilités.

Le Roi dans ſa lettre au Grand-amiral débute ainſi : *Mon couſin, l'inſulte faite à mon pavillon par la frégate angloiſe qui a attaqué la* Belle-poule; *la ſaiſie faite par une eſcadre angloiſe des vaiſſeaux* la Pallas, la Licorne & *du Lougre* le Coureur, *contre la foi des traités & au mépris du droit des gens &c. &c.* Il eſt très vrai que le tort feroit du côté des anglois s'ils n'avoient pas eu de juſtes motifs de recrimination contre nous ; mais je vous avoue que je crains

crains que le Roi d'Angleterre n'écrive auffi à quelque fien coufin, les motifs pour lefquels l'amiral Keppel a fait attaquer la *Belle-poule* & s'eft emparé des deux frégates & du Lougre; S. M. Britannique a de fon côté de bonnes raifons à alléguer contre fon cher frère le Roi de France qui lui a débauché fes treize filles américaines. Nous autres françois nous fommes des féducteurs en politique comme en amour, il faut fe défier de nous. Tout ce que nous pouvons dire pour notre juftification, c'eft qu'un philofophe anglois a été l'entremetteur entre les treize Ladis & nous.

Je dois vous avouer cependant à la gloire du Roi, que ce monarque n'approuve point dans fon cœur tout ce qui fe fait; la lettre qu'il a écrite au Grand-amiral n'eft point de lui, il n'a fait que la figner. On m'affure qu'il a dit: *faut-il que des raifons d'état m'obligent de figner ce que je ne penfe pas*. On prétend que le comte de Vergennes a tout pris fur fa confcience. Vous obferverez que ce miniftre eft un dévôt; il va tous les jours à la meffe, & c'eft affez vous en dire.

Quel ne feroit pas l'étonnement des peuples, s'ils étoient inftruits des véritables caufes qui ont fait éclater la plus part des guerres. On m'a donné pour un fait certain, que celle de 1757 n'avoit eu lieu que pour un bon mot du Roi dirigé contre le cardinal de Bernis rélativement à quelques vers que ce dernier avoit faits & que le Roi votre maitre critiqua. La guerre que nous allons entreprendre aujourd'hui n'a pas une caufe beaucoup plus importante, elle eft le réfultat d'une fpéculation mercantile. Quelques-uns de nos miniftres ont paffé entre eux une acte d'affociation pour le commerce de l'amérique; les premieres expéditions qu'ils ont faites ont bien réuffi, mais comme ils ont une mife de fonds dehors affez confidérable, ils ne veulent pas diffoudre la fociété avant d'être rembourfés de leurs avances & d'avoir touché les bénéfices qui doivent leur revenir d'après les calculs qu'ils ont faits. La paix dérouteroit toutes leurs fpéculations & ruineroit les fous-ordres qui font employés par les bailleurs de fonds. Il eft bon de vous inftruire, que les dépenfes & fraix de com-

comptoirs ſe montent à une très groſſe ſomme. Il faut d'abord payer les premiers commis, les teneurs de livres, leurs ſous-ordres ; enſuite les maitreſſes des miniſtres, leurs fils ou filles, leurs freres, leurs couſins, & leurs petits couſins ; enſuite les prête-noms de l'entrepriſe, quelques gens de la cour & les protecteurs. Tout ce monde payé, l'affaire doit rendre cent pour cent à Mrs. les miniſtres. Calculez d'après cela les bénéfices qu'on doit faire & ce qu'il en coûte avant d'avoir la balance du produit net. N'imaginez pas que je vous faſſe une plaiſanterie : j'ai connu des protégés d'un de ces miniſtres, qui n'avoient d'abord qu'un emploi de deux mille écus & qui jouiſſent maintenant de cent mille livres de rentes & font Seigneurs de deux ou trois paroiſſes. Un premier commis me dit en 1777 au mois de Novembre : *Si la paix ſe faiſoit dans ce moment, mon principal ſeroit ruiné & moi auſſi. Nous avons toute notre fortune en Amérique & nous en attendons les retours avec impatience. Voilà la raiſon pour laquelle le Roi ne s'eſt pas encore déclaré pour les américains ; il ne le fera qu'alors que les*

vaiſſeaux que nous attendons ſeront rentrés dans les ports.

Si je vous diſois tout ce qui s'eſt paſſé & tout ce qui ſe paſſe, vous ſeriez indigné avec raiſon contre certains perſonnages que je ne peux vous nommer & qui ſont à la tête de l'adminiſtration ; mais comme il n'eſt guères poſſible de les convaincre, on doit garder le ſilence, car on ſeroit encore la victime de ſon zèle.

Tout ira bien au reſte ſi nous battons les anglois ; nous avons avec eux une vieille injure à venger ; c'eſt une affaire d'honneur que le comte d'Orviliers eſt chargé de vuider avec l'amiral Keppel. Je ſuis d'opinion que s'il y a un combat, on ne ſe battra qu'au premier ſang, & qu'on ne fera que ſe tâter le pouls pour s'éprouver réciproquement.

Du 1er Août.

Hier en ſortant de l'opera, je trouvai dans le jardin une grande quantité de mon-

monde raſſemblé. Je m'approche, on me dit : *Savez-vous la nouvelle.* — ,, Non, de quoi s'agit-il — *Nous ſommes vainqueurs, les anglois ſont battus* — ,, où, par qui ? — *à la hauteur d'Oueſſant* — ,, contre Keppel ? — *Oui, le comte d'Orvilliers eſt victorieux, l'eſcadre angloiſe eſt abimée, elle a pris la ſuite pour ſe réſugier dans ſes ports* — ,, qui a débité cette nouvelle — *Le Duc de Chartres qui eſt arrivé à Verſailles.* A ce mot du duc de Chartres, je crois ce qu'on me dit. — Je voulois avoir des détails, mais on n'en ſavoit pas ; tout ce que je pus apprendre, c'eſt, que M. de Sartine avoit dépêché un courier à la ducheſſe de Chartres pour lui annonçer l'arrivée du duc ſon époux. Je fus aux informations à onze heures & demie du ſoir, j'appris chez Mlle. Arnould ce qui ſuit :

Les deux armées navales ſe trouverent, ſans s'en douter, en préſence l'une de l'autre le 23 du mois dernier. Quoique les anglois euſſent le vent pour eux, il étoit ſi violent qu'ils n'oſerent attaquer, ils auroient eu le deſavantage de ne pouvoir ſe ſervir de leurs premieres batte-

ries

ries. L'amiral Keppel ſavoit trop bien ſon métier pour faire une pareille école. Mais le 24, le 25 & le 26, il ſe trouva ſous le vent de notre flotte & ne tenta rien. Ces deux terribles flottes manœuvrerent pendant ces trois jours en préſence l'une de l'autre, mais ſans oſer livrer bataille. Le 27 au matin l'amiral Keppel aiant, dit-on, remarqué qu'il nous manquoit deux vaiſſeaux, prit ſes meſures pour attaquer notre arrière-garde commandée par le duc de Chartres. Notre général qui s'en apperçut, le laiſſa faire, & par une manœuvre habile, il dégagea le *St. Eſprit* que trois vaiſſeaux de ligne, Keppel à la tête, commençoient à chauffer d'importance. L'amiral anglois s'étoit trop avancé pour refuſer le combat; la bataille s'engagea & dura près de trois heures. Le feu a été terrible de part & d'autre, mais le nôtre a produit plus d'effet que celui des ennemis. Leurs agrès, leurs voiles ont été criblées, leurs mats coupés. Ne pouvant plus dans ce mauvais état faire aucunes manœuvres, ils ſe ſont retirés. Ils ont voulu ſe rallier, mais

ils

ils n'ont pu le faire ; la bonne contenance de M. d'Orvilliers les en a empêchés. Nous sommes restés maitres du champ de bataille ; les anglois ont éteint leurs feux pour nous cacher leur fuite, & nous avons tenu les nôtres allumés toute la nuit. Le brave Duchafault a été blessé assez dangereusement dans cette action ainsi que son fils. Voilà Monsieur le Comte ! la premiere nouvelle ; je vous la rends telle qu'on me l'a donnée. Demain je vous en dirai davantage.

Du 2 Août.

J'ai eu des détails plus circonstanciés sur notre combat naval. Je vous apprends avec regrêt que notre escadre victorieuse est rentrée à Brest le 28 & qu'elle n'a pas poursuivi les anglois. M. le duc de Chartres est arrivé aujourd'hui ici ; il a été reçu, comme vous imaginez bien, en héros ; jamais il n'aura un si beau triomphe. On dit qu'il s'est bien montré & qu'il étoit sur son vaisseau comme dans le jardin de son palais. On commence à critiquer M. d'Orvilliers ; on prétend qu'il avoit établi sa croisiere par la latitude d'Oueßant &

qu'il

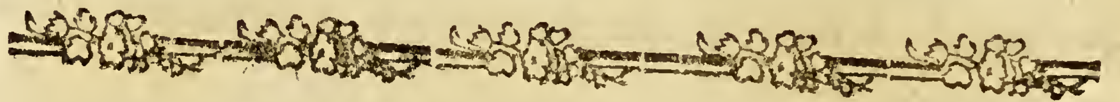
qu'il fut fort étonné de découvrir l'isle de ce nom dont-il ſe croyoit éloigné de 30 lieues. Il n'eſt guères poſſible de pardonner à un chef d'eſcadre une pareil erreur de calcul qu'on ne paſſeroit pas à un garde-marine. Je crois moi, d'après les différentes verſions que j'entends, que notre eſcadre a été tout auſſi maltraitée que celle des anglois, & que chacun a été bien aiſe de rentrer chez ſoi pour y dépoſer ſes bleſſés & réparer ſes vaiſſeaux. Cette bataille au reſte n'a été ni longue, ni meurtriere, ni déciſive. Mr. le duc de Chartres fait monter le nombre des morts à 150 & celui des bleſſés à environ 500. On dit pour nous conſoler que les anglois en ont davantage. Pour moi je ne dirai mon avis ſur cette bataille que quand j'aurai vu la relation de l'amiral Keppel ; c'eſt après l'avoir comparée avec la nôtre qu'on pourra aſſeoir un jugement certain. Ce que je puis vous aſſurer, c'eſt que les gens de ſang-froid qui ſont ici ne voyent pas de bon œil le retour de notre eſcadre à Breſt. L'objet du comte d'Orvilliers étoit de favoriſer

la rentrée des flottes marchandes, qui maintenant par l'ignorance où elles ſont de la guerre déclarée, auront mis à la voile & tomberont dans les mains de nos ennemis.

On parle de faire le procès à deux capitaines qui ne ſe ſont pas trouvés au combat & qui étoient allés avec leurs vaiſſeaux voir de quel côté venoit le vent.... On dit que c'eſt le duc de *Bourgogne* & l'*Alexandre* commandés par M. de *Rochechouart*, chef d'eſcadre & M. de *Tremignon*. Les anglois avoient 354 canons de plus que nous.

Ce ſoir il y aura une fête brillante au palais royal ; on va chanter un *Te Deum* ; on craint qu'on ne finiſſe par un *de profundis* pour les morts. Les françois au reſte ne ſont jamais contens ; il eſt vrai qu'il eut été, je crois, poſſible de tirer un meilleur parti de cette journée, car nos marins ont montré la plus grande ardeur & s'ils avoient été bien commandés, ils auroient pu remporter une victoire complette. Notre miniſtre de la marine eſt enchanté, il croit que c'eſt lui qui a commandé ;

mandé; il dit : *Nous avons battu.* — Adieu, Monſieur le Comte ; je reviendrai encore ſur cet objet.



LETTRE XXXIII.

VERSAILLES *le 6 Août.*

Ma dernière vous aura appris le combat naval d'Oueſſant, la joye qu'a cauſé la victoire remportée ſur les anglois, le *Te Deum* chanté dans la chapelle de Verſailles ; il ne manquoit plus qu'une lettre du Roi à tous ſes couſins les Archevêques & Evêques du royaume pour les prier de faire adreſſer des actions de graces au tout-puiſſant pour avoir rendu les armes du Roi victorieuſes contre ſes ennemis. Un peu revenu de l'enthouſiaſme où l'on étoit, on a reconnu qu'on avoit eu tort de ſe livrer à la joye avant d'en avoir le ſujet. Ce combat d'Oueſſant, ces manœuvres habiles, ces anglois mis en fuite, tout ce pompeux étalage de ſuccès s'eſt réduit à rien. Nous n'avons été ni battans ni battus. Le comte d'Orvilliers, qui avoit, dit-on, la maladie du pays,

eſt

eſt revenu à Breſt voir ſes dieux pénates & a laiſſé aux anglois le champ libre pour prendre les flottes dont nous attendons le retour.... Cette bataille d'Oueſſant eſt regardée aujourd'hui comme un léger engagement qui auroit eu lieu entre les avant-gardes d'une armée de terre, ce qui ne ſignifie abſolument rien. On a fait des plaiſanteries à Paris ſur le *Te Deum* chanté ici ; la cour un peu honteuſe d'avoir été priſe pour dupe, ne fait comment excuſer cette ſottiſe qu'elle a faite. On aſſure que le Roi a dit à M. de Sartine : *On s'eſt mocqué de vous lorſqu'on vous a dit que le comte d'Orvilliers avoit remporté la victoire ; je ſuis mieux inſtruit que vous, & ſais maintenant à quoi m'en tenir*. Le monarque plus ſage que toute ſa cour, aiant appris que les ambaſſadeurs étrangers ſe propoſoient de venir le complimenter, a eſquivé leur viſite en allant à la chaſſe le jour où ils devoient ſe rendre ici ; il a évité par ce moyen de ſe donner un ridicule aux yeux de l'Europe.

On attend avec impatience la relation de l'amiral Keppel ; on croit qu'elle ſera

écrite avec ſimplicité & dans la plus exacte vérité. L'amiral anglois nous ſera grace des termes ſcientifiques & de tout le *Phœbus* qui regne dans la relation du chef d'eſcadre françois.

Nos poëtes ont exercé leur verve à chanter le pour & le contre ; la légereté de nos Pariſiens leur a fait accueillir avec le même empreſſement les ſatyres & les odes qu'on a faites ſur ce fameux combat. La poſtérité qui verra ces contradictions, ſera fort embaraſſée de prononcer & de ſavoir qui des anglois ou de nous aura été vainqueur.

La lettre du Roi au comte d'Orvilliers fait honneur à ſon cœur. S. M. ordonne d'avoir le plus grand ſoin des bleſſés & de pourvoir aux beſoins des veuves & des enfans de ceux qui ont été tués dans la journée du 27. M. de Sartine a voulu joindre à la lettre du Roi un compliment à ſa façon qu'il auroit mieux fait de ne pas envoyer ; c'eſt un verbiage auquel on n'entend rien, & qu'il n'a probablement pas compris lui-même. Je trouve plaiſant de voir à la tête

de

de la Marine un magiſtrat, d'abord conſeiller au châtelet, enſuite Lieutenant de police. Il n'y a que chez nous que l'on voit de ſemblables métamorphoſes, Il me ſemble qu'on devroit être revenu de ces choix bizarres, après les ſottiſes qu'ont fait les Berrier & les de Boysne. Le chef de ce département doit être un grand-Seigneur, homme du métier, ou un intendant de la marine. Je préférerois même le dernier, par la raiſon qu'il eſt ſenſé mieux entendre la partie de l'adminiſtration & de la comptabilité, deux choſes abſolument néceſſaires dans le département de la marine.

On parle de faire le procès à quelques officiers qui n'ont pas fait leur devoir à la journée du 27. Le comte d'Orvilliers ſe plaint qu'on n'a pas obéï à ſes ſignaux; on nomme les coupables, mais la faveur ſaura les tirer de ce mauvais pas. Le Roi n'eſt pas ici, comme chez vous, le maitre de punir ceux qui ont manqué à leur devoir; il y a des formes à remplir, il faut que le procès ſe faſſe dans toutes les regles; pendant qu'on l'inſtruit, les pa-

rens, les amis, les protecteurs font des démarches, & l'accufé eft lavé, purifié & abfous; on lui rend le commandement qu'il avoit & même quelques-fois on l'avance en grade. Vous connoiffez comme moi, Monfieur le Comte, quantité de nos généraux & de nos maréchaux de camp qui ne doivent leur élevation qu'aux batailles qu'ils ont perdues. Je me fouviendrai toujours d'une piece italienne, ou Arlequin pour engager fon ami Scapin à fe faire foldat, lui vantoit les avantages du fervice en lui énumérant les divers grades auxquels on pouvoit parvenir à chaque membre qu'on perdoit; il faifoit Scapin Maréchal de France, lorsqu'un boulet de canon lui auroit emporté la tête..... Si Louis XV avoit fait des Maréchaux de France à la maniere d'Arlequin, nous aurions je crois perdu quelques batailles de moins fous fon regne.

Nous efperons reçevoir dans peu des nouvelles de l'amérique feptentrionale, & apprendre de ces contrées que le comte d'Eftaing aura mieux rempli fa tâche que le comte d'Orvilliers. Son objet eft de favo-

favoriſer les opérations des Américains, de leur porter les munitions de guerre dont ils ont beſoin & de les approviſionner de toutes les choſes qui leur manquent ; ce but rempli, il doit chercher à combattre l'amiral Biron, s'il trouve une occaſion favorable pour l'attaquer. Je vous avoue que je compte peu ſur nos ſuccès maritimes; je crois que nous devons être contens que les anglois n'en ayent point ſur nous. Notre victoire d'Oueſſant a déja perdu plus de cinquante pour cent de ſa valeur; avant un mois elle ſera réduite à moins encore & peut-être à Zero. Il y a deux mois qu'un homme de l'adminiſtration, le bras droit de Sartine, perſonnage fort vain & fort préſomptueux, me dit en me montrant la liſte de la marine angloiſe : *Voila le nombre des vaiſſeaux que l'Angleterre veut nous oppoſer ; la moitié ſont pourris & hors d'état de tenir la mer une campagne; leur artillerie, belle en apparence, eſt inférieure à la nôtre; leur grande flotte ſera mal armée, mal approviſionnée, & leurs équipages pris aux hazard, & forcés par la* preſſe *ne donneront que de mauvais matelots.* — „S'il en eſt ainſi, lui répon-

„ dis-je , nous aurons beau jeu à com-
„ battre cette eſcadre. „ — *Oh , je vous en réponds , mais elle n'oſera pas ſe montrer devant la nôtre.* . . . Je fus il y a quelques jours voir le même homme , je lui parlai de l'affaire d'Oueſſant. Il m'avoua que la victoire du comte d'Orvilliers avoit tout l'air d'une deffaite , mais qu'on ne pouvoit l'accuſer d'avoir mal manœuvré. *Imaginez-vous* , me dit-il , *que dans notre eſcadre nous n'avions que deux vaiſſeaux du premier rang ; les anglois en avoient ſept du plus fort échantillon. C'étoient des forteresses mobiles que l'épaiſſeur de leur bois rendoient preſque impénétrables. Leurs troiſiemes batteries dominoient la dunette de nos petits vaiſſeaux , & d'après le rapport du comte d'Orvilliers , ils avoient 354 canons de plus que nous dans leur ligne.*
— „ Mais il me ſemble , lui répliquai-je ,
„ que vous m'avez dit il y a deux mois
„ que la plus-part des vaiſſeaux anglois
„ étoient pourris , mal armés , & leurs
„ équipages des plus mauvais. — *Cela eſt vrai , on me l'avoit aſſuré.* — „ Le miniſtre
„ de la marine auroit fait ſagement de ne
„ pas croire auſſi légerement ce qu'on
„ lui diſoit. „ — *Cela eſt encore vrai ; mais*

au reste, malgré notre infériorité, nous en avons imposé à nos ennemis, & c'est avoir beaucoup fait. — „ Je ne suis pas de votre avis ;
„ l'objet de la sortie de notre flotte de
„ Brest étoit de protéger la rentrée de
„ nos vaisseaux marchands, & ce but est
„ manqué. L'amiral Keppel a maintenant
„ les coudées franches & pourra faire
„ tout ce qu'il voudra sans qu'on puisse
„ l'en empêcher. Pourquoi le comte d'Or-
„ villiers n'est-il pas retourné en mer
„ après qu'il eut déposé ses blessés ? „
Mon homme ne sçut trop que me répondre, je le quittai.

Le ministre de la marine a sollicité la grande-Croix pour le vainqueur d'Ouessant.... & elle lui a été envoyée. Je doute que chez vous, mon cher comte ! le Roi de Prusse eut donné son ordre du mérite au comte d'Orvilliers ; mais chaque pays a ses usages. On prétend que la rélation qu'a envoyé notre général où chef de l'armée navale, pourra servir à l'instruction des éleves de la marine & à leur donner de l'amour-propre (ils en ont déja assez.) Je ne vous communique point cette

piece qui vous ſera transmiſe par les gazettes. Vous-y verrez comme on y parle de ſoi, des ſavantes manœuvres qu'on a faites; comme on veut y paroitre docte, inſtruit de tous les termes de ſon métier; il me ſemble voir un profeſſeur en chaire parler à des écoliers. Ce n'eſt pas de cette manière que Céſar a écrit ſes commentaires; auſſi le comte d'Orvilliers n'eſt-il pas un Céſar.

On eſpère que le comte Duchaffault guérira de la bleſſure qu'il a reçue. C'eſt un brave officier auquel toute la France s'intéreſſe.

On apprécie aujourd'hui à ſa juſte valeur la canonade d'Oueſſant, car il n'eſt pas poſſible de lui donner un autre nom; mais la politique exige que l'on tienne la nation dans un eſpèce d'enthouſiaſme, afin qu'elle contribue volontairement aux fraix de la guerre.

Nous aurons de quoi nous amuſer cet hiver à entendre les accuſations que quel-

ques-

ques-uns de nos héros d'Oueſſant ſe propoſent de s'intenter les uns contre les autres; c'eſt alors qu'on ſaura la vérité. On aſſure que le duc de Chartres ne ſera plus employé ſur mer, & qu'il ſe retirera avec le grade de Lieutenant-général des armées navales. On ne croit pas non plus que le comte d'Orvilliers conſerve le commandement, on l'enverra dans ſes terres ſe repoſer ſur ſes lauriers....

Les anglois, qui ſe croyoient ſurs de nous battre, paroiſſent mécontens de leur amiral. On écrit de *Londres*, qu'on veut lui faire ſon procès & le traiter comme l'amiral Bing : cependant d'après l'aveu même de notre général, ſon adverſaire s'eſt montré avec courage. Les anglois ſont comme le Roi de Pruſſe, leurs généraux doivent vaincre ou mourir. Nous ne ſommes pas nous autres auſſi exigeans, nous récompenſons les nôtres, nous préconiſons leur bonne volonté pour les encourager à faire mieux, ou pire.....

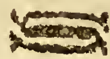
Le duc de Chartres eſt reparti pour Breſt, après avoir récueilli tout l'encens

que la nation lui a prodigué pendant les quatre jours qu'il eſt reſté dans la capitale. On veut encore faire une tentative avant l'équinoxe; je ſouhaite qu'elle réuſſiſſe, mais j'en doute.

Je ne vous ennuierai point de toutes les ſottiſes en vers qu'on a faites & qui ne valent pas la lecture. Je n'aime point les louanges peu méritées; le ſujet qui y a donné lieu ne prête guères à la verve des poëtes, auſſi ont-ils fort mal réuſſi à chanter leur héros.

Nous attendons toujours du pays où vous êtes la nouvelle d'une bataille & l'on ſe demande ſans ceſſe, à la cour, dans les cercles, aux promenades : *Ma Sœur Anne ! ne vois-tu rien venir du Nord ?* Vous êtes ma *Sœur Anne* & j'attens des lettres de vous avec impatience.

Adieu, Monſieur le Comte ! je ſuis ſans réſerve &c.



LET-

LETTRE XXXIV.

BERLIN *le 29 Juillet.*

Du Comte de.... à Mr. de ....

Il vous tarde ſans doute, Monſieur ! de ſavoir ce qui ſe paſſe ici, & je ſuis aſſuré que ſous votre fameux arbre de Cracovie, vos nouvelliſtes à grande perruque, canne à la main, paraſol ſous le bras, donnent des batailles navales, deſſinent ſur le ſable les marches du Roi de Pruſſe, prennent des poſitions, livrent des combats, font le ſiege des villes &c., quoiqu'ils n'ayent jamais vu que la riviere de Seine & le palais royal. Je me ſouviens, lorſque j'étois à Paris en 1760, d'avoir été quelque fois témoin de ces folies. Je vous avoue cependant que parmi ces politiques, j'en ai trouvé de fort bon ſens, quelques-uns m'ont paru fort inſtruits. Votre nation a par-deſſus la nôtre cette vivacité qu'on ne trouve pas chez nos Germains ; elle raiſonne de tout avec une juſteſſe qui étonne, mais je voudrois qu'elle renonçât quelquefois

à ſes préjugés nationaux, & qu'elle n'imaginât pas que la France ſoit le ſeul pays où l'on ſache penſer & agir ; elle ſe contredit elle-même à cet égard, car elle prend des autres nations ce qui lui manque. Nous ſommes vos maitres dans l'art de la guerre, les Italiens vous ont appris le ſyſtême financier, les anglois la tactique navale ; enfin les Grecs & les Romains vous ont formé le goût pour les beaux-arts, & votre architecture n'eſt qu'une copie de la leur. Vous avez fait à cet égard beaucoup plus de progrès que toutes les autres nations, & j'avoue que c'eſt dans votre pays ſeul que regne le bon-gout. Nous ſommes encore fort en arriere pour tous les arts utiles & agréables ; il nous faudroit un Colbert, mais la nature n'eſt pas prodigue de pareils hommes. Si j'étois François, je voudrois pour l'honneur de la patrie qu'on élevat une ſtatue à ce grand miniſtre. Je ſuis étonné que cette idée ne ſoit pas venue à quelqu'une de vos académies ; un pareil hommage rendu à celui à qui vous devez votre grandeur actuelle, couvriroit de gloire celle qui en feroit la propoſition

au

au miniſtère. Je voudrois qu'on mît ſur cette ſtatue pour toute inſcription :

Monument de reconnoiſſance élevé par les François à l'immortel Colbert.

Mais je m'apperçois que je diſſerte ſur des objets étrangers à notre correſpondance ; vous préférez les nouvelles, je vais vous en donner. Il ne s'eſt paſſé rien de fort important depuis mes dernières, voici ce qu'on m'écrit de l'armée.

Le prince Henri a dû eſſayer la nuit du 16 au 17 de ce mois, de pénétrer en Bohême. On eſt impatient de ſavoir comment le général Laudon ſe ſera opposé au deſſein de S. A. R.

En attendant le Roi de Pruſſe continue de s'approcher de l'aile droite de l'armée impériale, & ce monarque dans ce moment n'en eſt plus éloigné que de deux petites lieues, ce qui fait préſumer que dans peu il y aura une action. Cependant ſi le Roi ſe reſſouvient de l'ordonnance militaire qu'il a faite rélativement aux attaques de poſtes & aux batailles, il ne

ſe

ſe paſſera encore rien de ſitôt, car l'armée impériale occupe une poſition où il feroit dangereux de vouloir l'attaquer, & entreprendre de la débuſquer de ce poſte, feroit hazarder le combat le plus des avantageux & le plus incertain, dont-il ne réſulteroit à coup ſûr aucune gloire pour S. M.

Tandis que Frédéric argumente la bayonnette au bout de fuſil, ſes miniſtres noirciſſent du papier ; ils ſont occupés dans ce moment à juſtifier l'invaſion de leur maitre en Bohême. M. le comte de Finkenſtein vient de faire remettre à la diète de Ratisbonne & à toutes les cours, un nouveau mémoire pour ſervir de ſuite à l'expoſé des motifs qui ont déterminé S. M. à s'oppoſer à la convention du 3 janvier dernier pour le démembrement de la Bavière.

Comme cette piece eſt rendue publique, j'ai cru inutile de vous la tranſcrire. Je ne doute pas au reſte que la cour de Vienne n'y réponde très promptement, & elle le doit. La diſcuſſion roule ſur un acte

d'Al-

d'Albert duc d'Autriche & margrave de Moravie, par lequel il renonce tant pour lui que pour ſes héritiers à la baſſe-Baviere, & ſe déſiſte de l'inveſtiture qui lui en a été donnée par l'Empereur Sigismond. Cette rénonciation a été faite à Ratisbonne le jour de la St. André l'an 1429. Joſeph II en 1778, à la tête de 300 mille hommes, Empereur, Roi de Bohême & de Hongrie, duc d'Autriche &c. &c., n'eſt pas, à ce qu'il paroît, d'avis de confirmer l'acte de rénonciation de ſon très éloigné prédéceſſeur le duc Albert. Les Souverains ont des droits que les particuliers n'ont pas; il ne connoiſſent point la preſcription, ils ſe croyent toujours mineurs. Voilà ſix cens mille hommes ſur pied pour plaider cette cauſe, & l'on finira, je crois, par s'accommoder; chacun en ſera pour ſes fraix.

L'ordre venu aux deux miniſtres du cabinet Mrs. le comte de Finkenſtein & le Baron de Hertzberg, avoit fait croire qu'il étoit queſtion d'une réconciliation entre les deux cours, mais il n'en eſt rien. Le Roi a jugé à propos d'appeler près de lui ſes

deux

deux miniſtres, parce qu'il trouve plus commode de les avoir à ſa portée pour expédier les affaires. Je peux vous aſſurer au reſte, d'après ce qu'on m'écrit de Breslaw, que Frédéric deſire auſſi peu la guerre que l'Impératrice-Reine. La preuve en eſt qu'après la rupture du 24 juin dernier, le Roi écrivit à Marie-Thérèſe une lettre toute de ſa main, dans laquelle il ſe plaignoit de l'Empereur & du prince de Kaunitz. Il lui offroit de renouer les négociations & de traiter directement avec elle ſur les objets en conteſtation.

Quelqu'un m'écrit qu'on a fait propoſer verbalement au Roi d'adhérer au traité du 3 Janvier moyennant quelques reſtrictions, qui ſauveroient toutes les apparence d'une intelligence ſecrete avec la maiſon d'Autriche. Que cette dernière de ſon côté conſentiroit à l'échange de la Luſace contre le margraviat d'Anſpach & de Bareuth. Que l'on ſtipuleroit une eſpèce d'indemnité en faveur de la cour de Saxe pour les prétentions qu'elle forme ſur l'allodial de la Bavière. Qu'on don-

donneroit des inſtructions au Baron de Riedeſel, qui alors pourroit traiter verbalement de toute cette affaire avec S. M. I. & s'entendre avec elle ſur les moyens les plus convenables pour regler au gré des deux nations l'échange projetté de la Luſace ou de tel autre pays à la convenance du Roi de Pruſſe contre les margraviats ſitués en Franconie.

On m'aſſure que le Baron de Riedeſel avoit remis à la cour de Vienne quelque-tems avant la rupture un projet de pacification ſur la ſucceſſion de Bavière, qui devoit ſervir de baſe à un traité; j'ignore qu'elles ont été les raiſons qui ont empêché qu'il n'eut ſon plein effet. Le Baron de Riedeſel eſt un excellent miniſtre, il a bien ſervi ſon maitre à Vienne; il ne mettoit point dans ſa miſſion cette morgue extérieure & cette importance qu'affectent la plus-part de ſes collégues qui ne ſont occupés que des honneurs & des prérogatives dus à leur rang, & qui meſurent géométriquement les pas qu'ils doivent faire pour recevoir & reconduire ceux qui vont chez eux. Cet ambaſſadeur avoit

dans ſa manière d'être la plus grande ſimplicité ; il étoit généralement aimé, & L. M. I. en faiſoient un cas infini. Sa ſociété aſſez habituelle étoit une femme attachée au ſervice de l'Impératrice, dont il faiſoit tous les jours la partie ; il étoit mieux inſtruit par ce moyen de tout ce qui ſe paſſoit que tous les autres miniſtres; cette femme lui donnoit ſouvent d'excellens avis. Le Roi m'a dit plus d'une fois: *Riedeſel eſt le ſeul miniſtre qui me ſerve bien, & je ſuis on ne peut plus content de lui. On le regarde à Vienne comme un bon-homme; il en ſait plus qu'eux tous, ſans en excepter le viſir Kaunitz.*

Voilà, ſuivant-moi, comme devroient être tous nos ambaſſadeurs, & ne jamais jouer le rôle de repréſentans de leurs Souverains que dans les cérémonies d'éclat où ils doivent ſe montrer avec un certain appareil pour faire honneur à leur maitre.

Nous avons eu ici le comte de Valori, & le duc de Nivernois ; ce ſont les ſeuls miniſtres de France dont notre monar-

que

que faiſoit un cas particulier, il parle toujours avec plaiſir de l'un & de l'autre. Il me ſemble que le métier d'ambaſſadeur n'eſt pas auſſi difficile qu'on ſe l'imagine : beaucoup de franchiſe, une manière ſimple de traiter les affaires, s'attacher à connoitre le caractère de ceux avec leſquels on a à négocier & s'occuper à ſe faire la réputation d'un homme droit, exact à ſa parole & ſur la promeſſe duquel on puiſſe compter, montrer enfin beaucoup de fermeté dans les cas où la cour dont on eſt le représentant veut en impoſer à ſes voiſins. Nous ne ſommes pas une puiſſance comparable à la vôtre, cependant nos miniſtres dans les cours étrangères jouiſſent d'une conſidération égale à celle des puiſſances du premier ordre.

Dans le moment on m'écrit que le Roi a été fort incommodé. On a craint un inſtant que ſa maladie ne devint dangereuſe, & nous étions ici dans de vives inquiétudes, les circonſtances actuelles rendant la vie de notre monarque bien précieuſe. Nous comptons au reſte ſur ſon ſucceſſeur, ſur lequel on a pris une fauſſe

idée chez l'étranger. Je puis vous aſſurer que c'eſt un homme, & qu'on ſera content de lui. Il a formé depuis longtems le plan de l'adminiſtration qu'il veut établir; il fera quelques modifications dans le ſyſtême de ſon oncle, qui auront pour objet de favoriſer le commerce & de le dégager des entraves & du monopole, auquel il eſt aſſujetti, Le militaire éprouvera auſſi quelques changemens, mais il ne ſera rien touché au fond du ſervice ni à la diſcipline établie par le Roi actuel; l'état du ſoldat ſera amélioré, & c'eſt une réforme néceſſaire pour empêcher la déſertion, & donner aux défenſeurs de la patrie cette énergie qu'ils ne peuvent avoir, vu l'eſclavage où on les tient.

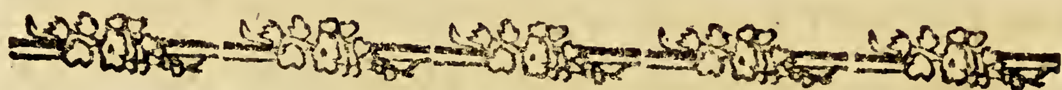
Un courier arrivé avant-hier au ſoir nous a apporté l'agréable nouvelle que les généraux de Belling & de Podgurski qui marchoient avec l'avant-garde de l'armée du prince Henri, ont ſurpris près de Gabel un détachement de troupes autrichiennes compoſé de quatre bataillons, & qu'ils ont fait priſonniers un colonel, un lieutenant-colonel, un major, dix-

ſept

ſept officiers & ſept cens ſoldats ; deux drapeaux & quelques pieces de canon ſont tombés dans nos mains. Le reſte de ce détachement s'eſt ſauvé dans les bois, on eſt à ſa pourſuite. Ce petit ſuccès ne ſignifie encore rien ; l'objet principal eſt de pouvoir établir une communication entre l'armée du Roi & celle du Prince Henri, & l'on croit la choſe difficile. Voici le journal de l'armée de ce prince:

„Le 25 du mois dernier, le prince Henri reçut l'ordre de pénétrer par Laubnitz en Bohême ; il paſſa l'Elbe le 28 près de Pirna & marcha par Solze & Neuſtadt. Le 30 il entra en Bohême par le cercle de Leutmeritz près de Rombourg ; le Lieutenant-général de Belling marcha avec l'avant-garde qu'il conduiſoit par Gorgenthal ; le général Podgurski prit ſa route ſur Gabel, & le général de Mollendorff prit la ſienne par Schnauhagel, Naſendorff & Deubitz près de Dietersbach.„—D'après toutes ces marches, on ne doute pas que le Prince Henri n'ait effectué ſon entrée en Bohême. Je n'ai point encore de détails ſur les manœu-

vres des autrichiens ; on me les promet pour le premier courier , je vous les enverrai auſſitôt. On forme de grandes eſpèrances ſur le général Laudon , & l'on a raiſon , car c'eſt un excellent officier , qui , à ce que je crois , donnera de la tablature à notre armée.



LETTRE XXXV.

BERLIN *le* 12 *Août.*

Du Comte de... à M. de....

Je vous ai dit dans ma dernière que je vous enverrois des détails ſur les opérations de nos armées en Bohême , je vais m'acquiter de ma promeſſe.

Après l'entrée du Roi en Bohême par Nachod , ainſi que je vous l'ai marqué , S. M. aiant remarqué que la poſition qu'avoient pris les autrichiens dérangeoit ſes projets , elle prit la réſolution de changer ſon plan ; elle envoya à cet effet l'ordre au prince Henri de quitter le chemin de Komotau & de prendre ſa route par Rombourg & Leutmeritz ; elle lui en-

enjoignit pareillement de laisser le général Platen avec un corps de trente mille hommes près de Maxen, afin de l'employer au besoin contre le flanc gauche de l'armée ennemie. S. A. R. devoit aussi renforcer la division commandée par le général Verner qui se trouvoit près de Neiss, faire marcher à cet effet le général Stutterheim, & commander à ces généraux de se porter avec la plus grande célerité en Moravie, en passant par les duchés de Troppau, Jägerndorff & Teschen. Cet ordre fut exécuté avec rapidité; les Prussiens surprirent près de Dorftefchen un poste avancé & le dispersèrent; l'avant-garde de l'armée du prince Henri, par ce mouvement inattendu, coupa un corps de troupes autrichiennes qu'on avoit placé près de Tollenstein & Gabel pour nous observer. Cependant toutes ces dispositions n'effectuoient pas ce que le Roi desiroit; S. M. avoit cru que les généraux autrichiens, pour secourir la Moravie, enverroient une forte division, qu'ils tireroient de l'armée de Königgrätz. Mais elle fut trompée dans son attente; il ne sortit pas un homme du

camp retranché des autrichiens, & la bonne contenance du marquis de Botta dans la poſition qu'il avoit priſe près de Heidenplitſch, rendit toutes les manœuvres de nos généraux inutiles. Le général de Laudhon, dont l'armée étoit bien inférieure à celle du prince Henri, s'étoit mis en marche le long des deux rives de l'Elbe; cet habile général malgré les forces ſupérieures qu'il avoit à combattre, parvint à s'établir dans le camp inattaquable près de Münchengrätz, & par la poſition qu'il prit, il mit en échec l'armée du Prince Henri, qui s'étoit trop avancé dans le cercle de Bunslaw juſqu'à Nimes.

Le Prince Henri, pour ſe tirer de ce mauvais pas, imagina de tourner le corps de Platen qui étoit près de Maxen & de diriger ſa marche par Dux, Topletz & Auſſig pour arriver près de Melnick. Ce mouvement avoit pour objet de faire craindre pour le ſiége de Prague, & d'obliger le général Laudhon à quitter ſa poſition de Münchengrätz; mais cette tentative fut inutile, le général autrichien pénétra les vues de ſon ruſé adverſaire

faire, & il ne quitta pas ſon poſte, ce qui contrarioit beaucoup nos opérations. Le prince Henri eut recours à un autre moyen, il donna l'ordre au général Platen de menacer Prague d'une attaque & d'envoyer des corps détachés juſqu'à la montagne blanche, tandis que de ſon côté il feroit paſſer de Nimes de forts détachemens qui devoient être joints par d'autres que le Roi enverroit par Welsdorff vers Arnau pour déloger, s'il étoit poſſible, le lieutenant-général d'Alton, qui s'étoit emparé de ce poſte important placé au centre de l'armée autrichienne. Mais le comte d'Alton tint ferme dans ce poſte & déploya dans cette occaſion les talens d'un militaire conſommé dans le métier de la guerre, où il avoit déja fait ſes preuves comme commandant des volontaires de Laudhon dans les campagnes de 1757. Le Roi de Pruſſe qui avoit marché avec toute ſon armée ſur Arnau dans l'eſpèrance d'emporter ce poſte, ne put y réuſſir. Cela l'obligea de changer encore une fois ſon plan.

Nous attendons ici avec impatience la

nouvelle de quelques ſuccès, mais il paroit que les lauriers ſeront difficiles à cueillir dans cette campagne; nos ennemis ſemblent avoir profité des leçons que nous leur avons données. Nos troupes trouvent partout une réſiſtance à laquelle on ne s'attendoit pas, & il eſt impoſſible d'attirer les Impériaux dans la plaine. Un officier-général m'écrit ce qui ſuit:

Je crains que nos ſuccès ne ſoient pas merveilleux dans cette campagne, nous faiſons la guerre dans un pays à chicane, & ce n'eſt pas là où nous brillons. Si vous ne réuſſiſſons pas à établir une jonction entre notre armée & celle du prince Henri, nous ſerons obligés de nous en retourner comme nous ſommes venus. Laudhon a fait une manœuvre auſſi habile que hardie, & s'il avoit été le maitre, je crois qu'il nous auroit attaqué & que nous aurions été battus. C'eſt, à mon avis, le plus grand général qu'ait l'Empereur; il n'a perſonne dans ſon armée qui ſoit en état de faire les marches & les manœuvres qu'il a exécutées en préſence d'un ennemi qui lui eſt ſi ſupérieur en forces. La poſition qu'il a priſe à Münchengrätz eſt le chef d'œuvre de l'art militaire, & je n'ai rien vu de mieux exé-

exécuté depuis quarante ans que je sers. C'est le seul général qui aura eu la gloire de mettre en échec notre Prince Henri. Nous perdons beaucoup de monde par les maladies & la désertion. Je ne crois pas que nous passions l'hiver en pays ennemi ; nous sommes obligés de tirer nos subsistances de chez nous & vous concevez avec quelle difficulté se font les transports. Je crois que si c'étoit à recommencer, le Roi ne se mêleroit pas des affaires de la Bavière ; mais il s'est trop avancé pour reculer.

Notre prince Royal montre une intelligence incroyable dans toutes les opérations dont il est chargé; le Roi a fait publiquement son éloge, cela va le raccommoder avec son neveu contre lequel il étoit fortement prévenu. Il y a beaucoup de mesintelligence dans l'armée du prince Henri, & je crains que cela n'influe sur nos opérations guerrières. D'Anhalt a un peu perdu de sa faveur; le Roi a beaucoup d'humeur & vous savez combien il est alors désagréable de servir sous ses ordres. Le Prince-Royal nous console des désagremens que son oncle nous fait éprouver ; tout héritier présomptif qu'il est, il doit souffrir quelques-fois comme nous ; il prend son mal en patience & nous exhorte d'en faire autant. Le

bruit ſe répand que les négociations ſe renoueront cet hiver; je le ſouhaite , les Pruſſiens ont moiſſonné ſur les autrichiens tout ce qu'il étoit poſſible ; il n'y a plus moyen maintenant de rien faire avec eux, car ils ne nous permettent pas même de glaner ſur leurs terres.

Adieu , mon cher Comte ! jouiſſez paiſiblement de votre tranquillité ; applaudiſſez - vous d'avoir quitté le ſervice ; c'eſt une vilain métier que la guerre , ſurtout comme nous la faiſons.

J'ai cru vous faire plaiſir , Monſieur ! en vous envoyant une copie de cette lettre écrite par un des acteurs de notre armée. C'eſt un officier - général du plus grand mérite ; bien des gens ſont de ſon avis ſur la guerre que le Roi a entrepriſe.

Le prince Henri , comme je vous l'ai dejà dit, n'a jamais approuvé cette levée de boucliers contre la maiſon d'Autriche ; il a fait ce qu'il a pu pour l'empêcher , mais ſon avis n'a pas été écouté. Il avoit formé un autre plan de campagne qu'on n'a pas voulu ſuivre. Ce prince a fait des merveilles lorsqu'il n'avoit qu'une armée de 40 mille hommes à commander ; celle

qui

qui eſt aujourd'hui ſous ſes ordres eſt trop conſidérable; il ne peut pas la tenir couſue enſemble, & en diriger à ſon gré tous les mouvemens. Il en eſt de même du Roi de Pruſſe, l'armée à la tête delaquelle il ſe trouve eſt beaucoup trop nombreuſe pour qu'il puiſſe la faire manœuvrer comme il voudroit, & en regler les opérations d'après toutes les combinaiſons de l'art. On ne fait pas marcher 100 mille hommes comme 40 mille; on ſe rend malgré ſoi dépendant de tous les acceſſoires; il faut s'occuper des vivres, des fourages, du tranſport d'une nombreuſe artillerie, des munitions de guerre néceſſaires: ſi une de ces choſes vient à manquer, on eſt arrêté dans ſes opérations, & l'on perd le moment favorable de ſe porter ſur tous les points où l'on peut prendre l'ennemi en défaut. C'eſt avec 40 mille hommes que le Roi de Pruſſe a gagné les batailles de Rosbach & de Liſſa contre des armées qui lui étoient bien ſupérieures en nombre. C'eſt avec 40 mille hommes au plus que le prince Henri fit cette cam-

pagne

pagne glorieuſe contre le maréchal Daun, qu'il arrêta partout, & empêcha de rien entreprendre contre Dreſde.

Je ſuis de l'avis du général de...... Nous remettrons cet hiver l'épée dans le fourreau & j'eſpere que notre monarque ſera plus heureux dans ſes négociations politiques qu'à la tête de ſes armées.

Le miniſtre d'Angleterre a reçu une rélation du combat de l'amiral Keppel contre le comte d'Orvilliers; ce que vous m'écrivez ne s'accorde pas avec le rapport de l'amiral Anglois. Il me paroit que votre victoire navale ſe réduit à peu de choſe & qu'effectivement vous n'avez été ni battans ni battus. C'eſt comme chez nous.

Adieu Monſieur, je ſuis impatient d'apprendre des nouvelles de ce qui ſe paſſe en Amérique & de ce qu'aura fait votre comte d'Eſtaing.

LET-

LETTRE XXXVI.

Versailles *le 12 Août.*

Nous venons de recevoir la rélation de l'amiral Keppel ; elle n'eſt pas conforme à celle du comte d'Orvilliers, elle eſt beaucoup plus modeſte ; c'eſt un rapport ſimple & précis de ce qui s'eſt paſſé, on n'y trouve ni fanfaronades ni cet étalage de termes techniques dont notre chef d'eſcadre a fait parade dans la ſienne. Cet amiral rend juſtice à ceux de nos officiers, qui ſe ſont bien montrés dans l'action ; mais il paroit que l'eſcadre angloiſe n'a pas fui, comme on a voulu le faire entendre ici.

Nous avons une nouvelle eſcadre en mer, c'eſt celle du chevalier Fabri qui eſt ſorti de Toulon pour aller croiſer, dit-on, dans la Méditerranée. On connoit peu cet officier, & l'on n'a pas grande opinion de ſa capacité ; il a fait deux priſes ſur les anglois. Un Mr. de la Flotte qui ſert dans ſon eſcadre, s'eſt auſſi emparé de deux navires ; on eſtime le tout à environ un million.

On

On a reçu des nouvelles du comte d'Eſtaing par la frégate la Flore, qui l'a quitté près de l'isle de Madère. Voici le compte que le capitaine a rendu : *La navigation du comte d'Eſtaing a été aſſez heureuſe, je l'ai accompagné juſqu'au 20 Mai. Quelques jours avant de le quitter, il fit pavoiſer ſon vaiſſeau comme dans un jour de réjouiſſance, & toute l'eſcadre qu'il commandoit, en fit autant.*

Les ordres remis aux capitaines de vaiſſeau par le miniſtre de la marine, portoient de ſe tenir en defiance contre les anglois, & de provoquer au combat toute flotte qui iroit en Amérique où en reviendroit. Ceci n'étoit point une déclaration de guerre, mais une ſimple précaution qu'on prenoit en faveur de nos alliés les Etats-unis pour empêcher tout ſecours d'arriver aux anglois.

Mr. le Comte d'Eſtaing, par des ordres ſecrets ſans doute, fit en préſence de toute l'eſcadre une déclaration de guerre à la Grande-Bretagne. Ceux qui ne l'aiment pas, prétendent qu'il n'étoit point autoriſé à cela & qu'il l'a fait de ſon chef.

Ceci

Ceci paroitroit d'autant plus vraiſemblable, qu'à cette époque il ne pouvoit être encore inſtruit de la rupture qui n'a eu lieu qu'après ſon départ, ni du combat de la *Belle-poule*, qui a été le premier ſignal des hoſtilités. On prétend que Mr. de Sartine, qui connoit le génie bouillant de cet officier, s'étoit attendu à cette démarche de ſa part, & qu'il ſe propoſoit de la préſenter au Roi ſous le jour le plus défavorable; mais actuellement il ne pourra le faire, la guerre étant effectivement déclarée entre nous & l'angleterre. On m'a dit hier dans les bureaux, qu'un des chefs d'eſcadre qu'on a donné au comte d'Eſtaing eſt un eſpion du Miniſtre, qu'il a remis des lettres particulières au capitaine de la *Flore*, dans leſquelles il parle en termes peu meſurés de ſon général, il ſe plaint de ſa ſévérité & de ſa hauteur; il blâme & traite de fanfaronade la déclaration de guerre qu'il a faite, il aſſure que l'expédition en amérique dont le comte d'Eſtaing eſt chargé, aura la plus mauvaiſe réuſſite. Vous concevez, Monſieur ! que des ſous-ordres auſſi peu diſpoſés en faveur de leur chef, ne ſont pas

d'un augure favorable pour le ſuccès de nos armes. Notre miniſtre de la marine a conſervé beaucoup de goût pour l'eſpionage, & il met preſque autant en uſage cet indigne moyen dans le poſte qu'il occupe que lorsqu'il étoit lieutenant de police ; il ſe fait un mérite près du Roi de paroitre inſtruit de tout ce qui ſe paſſe ; il perd ſon tems à lire & à entendre tous les rapports pour la pluspart minutieux qu'on lui fait, & il néglige les affaires eſſentielles. Vous ſeriez juſtement étonné ſi vous étiez le témoin de toutes les miſeres dont s'occupe ce miniſtre ; les audiences inutiles qu'il donne, lui prennent plus des deux tiers de ſon tems, & ſes petites intrigues pour ſe maintenir dans ſa place, emportent l'autre tiers ; il a au reſte toute la ſoupleſſe & l'adreſſe néceſſaires pour vivre à la cour ; ſon abord eſt ſéduiſant, il ne dit que des choſes agréables à ceux qui le ſollicitent, il a l'attention de ne jamais refuſer les graces qui lui ſont demandées par des perſonnes de quelque importance & qui ſeroient dans le cas de lui nuire. Il vient de faire une choſe, qui n'eſt rien en elle-même, mais qui lui a fait un honneur infini

fini & prouve combien il s'occupe des objets capables d'en impofer au public & de le convaincre qu'il porte fon attention fur tout. Lors du départ du courier qui porta la lettre du Roi au comte d'Orvilliers, M. de Sartine lui recommanda d'entrer dans l'hôpital, d'y voir tous les bleffés les uns après les autres, & de leur dire de la part du Roi & de la fienne, qu'il avoit reçu ordre de les vifiter & de leur témoigner combien S. M. étoit fatisfaite de la manière dont ils avoient foutenu l'honneur de fon pavillon ; qu'ils pouvoient compter que leur bravoure feroit recompenfée, & qu'après leur guérifon le miniftre ne manqueroit pas de folliciter des graces pour eux. Vous auriez peine à vous former une idée de l'effet qu'a produit la vifite de courier, fi vous ne connoiffiez nos françois & leur enthoufiafme pour leur Roi. Cette attention de fon miniftre eft en effet digne d'éloges, auffi faut-il lui rendre la juftice que dans tout ce qui tient aux petits foins, il eft l'homme par excellence, & en cela il forme un contrafte frappant avec le directeur des finances ; autant le premier eft aimable & prévenant, autant

l'autre eſt dur & malhonnête; le phyſique de celui-ci reſſemble à ſon moral, il a une figure repouſſante & le ton d'un parvenu. Il eut réuſſi d'avantage, s'il eut eu à l'extérieur plus d'amabilité, ce qui n'auroit dépendu que de lui. Quelqu'un de ſes amis lui fit à ce ſujet des repréſentations & l'engagea à ne pas rebuter comme il le faiſoit, ceux qui ſe préſentoient à ſon audience. Il répondit: *C'eſt le ſeul moyen que j'aye de me débarraſſer des importuns.* — ,, C'eſt autant d'ennemis que vous vous ,, faites, lui répondit ſon ami; & dans ,, ce nombre il peut s'en trouver de dan- ,, gereux pour vous. ,,

Le directeur des finances continue de faire des emprunts; le gouvernement trouve cela ſi commode, qu'on n'a plus recours qu'à ce moyen pour ſe procurer de l'argent; on reconnoitra dans quelques années d'ici la fauſſeté de ſes opérations. Mr. Necker pour ſe donner de l'importance & ſe rendre néceſſaire, a perſuadé au comte de Maurepas, que le crédit & la confiance dont-il jouiſſoit chez

l'étranger le mettoient à même de se procurer tous les fonds qu'il voudroit à un modique intérêt. On a cru ce qu'il disoit ; moi, j'ai la certitude du contraire, & je sais que les Hollandois, les Gênois, les Génevois n'ont prêté de fortes sommes que par l'attrait des avantages qu'on leur a offerts & qu'ils n'auroient point trouvé ailleurs.

Il vient de paroître deux ordonnances, avec un arrêt du conseil d'état pour la réforme de l'administration de la loterie royale de France. M. Necker se seroit couvert de gloire s'il avoit réformé la loterie même, institution odieuse & que tout gouvernement sage devroit bannir de ses états. Ce jeu de hazard autorisé par le gouvernement a ruiné quantité de familles & occasionné le suicide d'une infinité de citoyens qui ont dissipé leur fortune à ce jeu abominable. On s'étoit imaginé que le directeur des finances, d'après toutes les belles phrases qui regnent dans ses écrits, supprimeroit entièrement cette loterie ; mais on s'est trompé, il la conserve comme une mine d'or qui ne

coûte que les fraix de l'exploitation & qui rendra à peu-près cent pour cent par l'extenſion qu'on lui donne, car le ſage Necker vient de permettre aux régiſſeurs de la loterie royale d'établir dans tous les coins du royaume, bourgades, villages & hameaux des collecteurs pour tenter les malheureux & leur ſoutirer le peu d'argent qu'ils ont ſous l'appat d'une fortune imaginaire.

Les adminiſtrateurs de cette loterie que le directeur des finances n'aime probablement pas, viennent d'éprouver une réforme ainſi que ceux qui avoient des intérêts dans cette affaire, & qu'on nomme *croupiers*. Ces derniers ſont renvoyés ainſi que l'intendant de la loterie qui faiſoit le grand-ſeigneur aux dépens de ceux qu'il ruinoit. Le public avoit cru d'abord que M. Necker avoit le projet de mettre plus d'économie dans cette partie, mais il s'eſt trompé, on a conſervé à l'intendant renvoyé ſon logement & ſes appointemens en forme de retraite, & l'on a nommé Mr. de la Michaudiere à ſa place, que l'on paye, comme vous entendez

bien, fort cher, de manière que les fraix de cette adminiſtration ont augmenté au lieu de diminuer. On avoit eſperé que le Colberinet (*a*) de la France (Necker) auroit ſupprimé cette lotterie royale, c'étoit le vœu de toute la nation, il n'en a rien fait; il paroit au contraire que le projet du gouvernement eſt de la rendre perpétuelle. Ce directeur dit que c'eſt un impôt indirecte & volontaire, trop avantageux au Roi pour ne pas le laiſſer ſubſiſter.

Les eſpions de Mr. Necker lui aiant fait la confidence que l'engouement des pariſiens à ſon égard commençoit à n'être plus auſſi grand. *Je vais regagner leurs bonnes-graces*, répondit-il; *je me ſuis occupé des moyens de faire ceſſer la mendicité & de pourvoir aux beſoins urgens de cette claſſe de malheureux qui manquent des choſes de premiere néceſſité.* Ce petit coup d'adreſſe lui a très bien réuſſi; les pauvres ſont ſi étonnés que le gouvernement daigne penſer

 à eux

(*a*) Mr. Necker prétend marcher ſur les traces du grand Colbert. Si ce miniſtre revenoit au monde, il feroit bien étonné de ſe voir ſi mal remplacé.

à eux, qu'ils chantent les louanges de celui à qui ils doivent ce bienfait. On leur promet de fort belles chofes, mais on s'en tiendra aux promeffes. Jamais le Roi ne pourra fuivre les mouvemens de fon cœur autant de tems qu'on ne remédiera pas aux abus, que les déprédations feront tolerées & même protégées, & qu'on verra des gens de la cour recevoir en bienfaits du monarque ce qui pourroit faire vivre cinq à fix cens familles des campagnes.

Il n'eft pas poffible de nous diffimuler l'état déplorable dans lequel fe trouvent nos finances ; le directeur empire le mal, au lieu de diminuer. Il faudra à la fin recourir à un remede violent & voir en quel état feront les chofes à la fin de notre guerre avec les anglois.

Je parle fouvent de l'adminiftration de votre pays avec votre compatriote le Baron de.... L'ordre qui regne dans l'adminiftration de vos finances devroit fervir de modele à tous les états de l'Europe. On ne peut croire ici à tout ce qu'on dit,

& écrit

& écrit de votre monarque, aux généro-
ſités qu'il fait, aux colonies qu'il établit,
aux dettes qu'il paye pour ſa nobleſſe,
aux édifices qu'il fait conſtruire & à l'ar-
gent qu'il met tous les ans dans ſon tré-
ſor. En comparant votre empire au nô-
tre, on ne peut qu'être étonné qu'avec
de ſi petits moyens votre Roi puiſſe faire
d'auſſi grandes choſes, tandis que nous
qui en avons de ſi grands nous n'effec-
tuons rien & ſommes même au deſſous de
nos affaires de quelques milliars. On m'ap-
porte dans le moment une piece d'élo-
quence à lire, c'eſt une production de no-
tre directeur des finances & compagnie.
Vous ſavez qu'il a des prétentions à l'eſprit
& qu'il eſpère de ſieger un jour au mi-
lieu des quarante. Il a répandu avec pro-
fuſion les fleurs de réthorique dans cet
ouvrage; il connoit nos pariſiens & ſait
qu'ils aiment que les miniſtres les met-
tent dans leur confidence & leur commu-
niquent les projets qu'ils ont. C'eſt à cet-
te fin que Mr. Necker a fait crier à tue-
tête dans la capitale l'édit du Roi pour
la ſuppreſſion des receveurs - généraux
des domaines & bois. Le préambule de

cet édit eſt fait pour ſéduire, les moyens les plus adroits & les plus ſpécieux y ſont employés par l'écrivain du directeur, pour rendre odieux ceux dont-il veut ſupprimer les charges, & cela a produit un grand effet ſur le public ignorant qui croit à tout ce qui eſt écrit. M. Necker ne s'attendoit pas à une réponſe de la part de ceux qu'il attaque ſans nul ménagement. Ces derniers viennent de faire paroitre un mémoire dans lequel ils prouvent toute la fauſſeté de ce qui eſt avancé dans le préambule de l'édit & démontrent clairement que la nouvelle adminiſtration qu'on veut établir coûtera au Roi un million de plus par année. La chambre des comptes que cette affaire regarde perſonnellement comme juges compétens, s'oppoſe auſſi à cette ſupreſſion; elle a fait à ce ſujet de fortes repréſentations au Roi, mais il paroit que c'eſt un parti pris & que rien ne ſera changé. On m'aſſure que ce coup d'autorité frappé par M. Necker, prive de leur état quatre à cinq cens familles.

Le comte d'Orvilliers eſt retourné à la mer avec toute ſon eſcadre; il a attendu

que

que tous les navires marchands anglois fussent rentrés dans leurs ports. On apprend aussi qu'onze navires de leur compagnie des Indes sont rentrés les premiers jours de ce mois dans le port de Portsmouth, leur cargaison est estimée 60 millions. Un *aviso* est venu annoncer une autre flotte marchande de 150 voiles environ, qui doit entrer dans la Tamise du 12 au 15. On évalue cette dernière à la même somme à peuprès que la premiere. Tout autre que M. d'Orvilliérs auroit pu avec un peu d'adresse s'emparer de quelques-uns de ces navires.

L'amiral Keppel, qui entend un peu mieux son métier, a déja fait quantité de prises; il ne laisse pas échapper un seul de nos navires revenant de l'amérique. Il faut espèrer que nous aurons notre tour. Adieu, mon cher Comte.



LETTRE XXXVII.

BERLIN *le 29 Juillet.*

Du Comte de.... à Mr. de ....

Le Roi ſe porte beaucoup mieux ; on me mande qu'il eſt preſque entièrement rétabli de ſon indiſpoſition & que les craintes qu'on avoit ſont diſſipées.

On m'envoye copie d'une lettre que ce monarque doit avoir écrite à quelqu'un de ſes intimes ; comme il y regne beauconp d'ironie, la lecture vous en amuſera, je crois.

Copie d'une lettre du Roi à Mr. de... en date du 19 Juillet 1778.

L'Impératrice-Reine a certainement eu quelques remords, d'après leſquels elle aura conſulté ſon Viſir Kaunitz & ſon confeſſeur. Ce dernier a jugé, m'écrit-on, que ſon mal provenoit d'une conſcience remontée. Sur l'avis de ce médecin ſpirituel, elle a dépêché un certain Thugouth, ci-devant ſon ambaſſadeur à Conſtantinople. Il étoit porteur d'une lettre remplie de tous ces beaux ſentimens qui caractériſent la pieuſe Ma-

rie

rie-Therese; Elle m'assuroit du désir qu'elle avoit d'épargner le sang des chrétiens. J'imaginai en voyant cette lettre que Mr. Thugouth étoit aussi porteur d'instructions propres à concilier les choses, mais à mon grand étonnement il ne m'a débité que des exclamations & des généralités qui sont le langage ordinaire de la cour de Vienne. On vouloit cependant avec de pareilles balivernes, exiger de moi une suspension d'armes. J'ai déclaré ne pouvoir y consentir à moins d'avoir préalablement une réponse décisive de Leurs Majestés Impériales. L'ambassadeur est parti pour aller la chercher, je me doutois qu'il ne reviendroit pas & je ne me suis pas trompé. Je persiste donc dans la résolution que j'ai prise de continuer ce que j'ai commencé, & de ne mettre bas les armes qu'après avoir obtenu la satisfaction que j'exige pour la sureté des états de l'empire dont je suis un membre.

Que dites-vous de la réponse du comte de Borie à l'exposé des motifs, & de la déclaration qu'il a faite à la diête de Ratisbonne sur mon entrée en Bohême qu'il traite d'invasion & de démarche inouie, & qui prétend prouver que la prise de possession faite par la maison d'autriche de la partie de la Bavière n'est point contraire

à la

à la ſureté, à la conſtitution & à l'équilibre de l'Empire.

Mais ce même comte de Borie oſe aſſurer très ſérieuſement qu'il eſt très préjudiciable à la ſureté de l'Empire qu'on empêche l'accompliſſement d'un pareil accord & qu'on s'immiſce incompétement dans les droits d'un tiers, juſqu'à vouloir ôter à des états de l'Empire la faculté de diſpoſer de ce qui leur appartient.

J'avoue qu'il eſt chagrinant pour l'illuſtre maiſon d'autriche de ſe voir ainſi contrariée dans ſes volontés ; & par qui ? Par un Electeur de Brandenbourg, qui n'eſt qu'un co-état & qui cependant s'arroge le droit de juger arbitrairement une cauſe dans laquelle il n'eſt pas compétent. Voyant qu'on le recuſe, il fait des menaces & finit par avoir recours à la force ouverte & aux voies de fait. Vous, mon bon profeſſeur! qui connoiſſez le droit public & qui avez écrit ſçavamment ſur cette matière, croyez vous qu'il ſoit difficile de répondre au célébre publiciſte comte de Borie. Quand on a une mauvaiſe cauſe, on la deffend toujours mal, & c'eſt le cas de la cour de Vienne. Je lui ai déja fait perdre trois procès qu'elle m'a intentés, j'eſpere de lui faire en-

encore perdre le quatrieme. Avec l'aide de Dieu, je compte de faire rendre à Cefar ce qui ne lui appartient pas, & prouver au corps germanique dont je fuis membre, qu'il a en moi un défenfeur & un appui fur lequel il peut fe repofer.

Je fuis, mon cher Profeffeur! vôtre affectionné ami

FREDERIC.

Le Roi aiant ordonné au Baron de Schvarzenau, fon miniftre à la diéte de Ratisbonne, de communiquer à cette affemblée le mémoire du Roi fon maitre avec copie de l'acte de rénonciation du duc Albert d'Autriche dont je vous ai parlé dans une de mes lettres, lè miniftre impérial a fait une contre-déclaration dans laquelle il attaque l'authenticité de cet acte; il forme même des doutes fur fon exiftence, & voudroit donner à entendre que cette piece auroit été fabriquée dans nos archives à Berlin. Notre miniftre à Ratisbonne a répondu auffitôt à cette accufation par une contre-déclaration provifionnelle, en attendant qu'il puiffe prouver que cette rénonciation exifte réelle-

ment

ment & qu'il s'en trouve dans les archives de la cour de Vienne une copie vidimée.

Les nouvelles de l'armée ne diſent rien de bien intéreſſant. Le général Belling a été décoré de l'ordre de l'aigle noir, & le Roi a augmenté ſes appointemens pour le récompenſer de l'intelligence qu'il a montrée en attaquant un corps de huit mille hommes de l'armée autrichienne avec des forces inférieures, l'avoir mis en fuite, pris quelques canons & fait mille où onze cens priſonniers. Tous les officiers qui ſe ſont trouvés à cette action, ont obtenu des récompenſes où de l'avancement; neuf croix de l'ordre du mérite ont été diſtribuées. Le Roi encourage ces petits ſuccès pour en avoir de plus grands; l'objet qui l'occupe actuellement, c'eſt la jonction de ſon armée avec celle du prince Henri, & l'on ne croit pas qu'elle puiſſe s'effectuer. La ſaiſon s'avance, & ſi cette jonction n'a pas lieu avant le quinze du mois prochain, il faudra y renoncer. Le Roi, ſuivant ce qu'on m'écrit, a été fort contrarié pour les vivres, il y

a même

a même eu quelques jours de disette dans son armée ; mais par les soins de son ministre en Silézie le Baron de Hoym, on a reçu un convoi de quatre à cinq mille chariots qui ont remis l'abondance dans le camp du Roi où il regnoit déja un grand mécontentement parmi le soldat & l'officier.

Depuis son entrée en Bohême, le prince Henri n'a fait faire que des marches & des contre-marches pour tâcher d'attirer l'ennemi & de le surprendre sur quelques points, mais il n'a pu y réussir. Depuis l'affaire du général de Belling, il ne s'est rien passé. La position avantageuse qu'a pris le général Laudhon près de Munchengrätz, où il n'étoit pas possible de l'aborder à cause des bords escarpés & marécageux de l'Iser qui l'environnoient, a forcé le prince Henri à perdre beaucoup de tems à faire des manœuvres pour attirer son adversaire hors de son camp, mais toutes ses tentatives furent inutiles. Nos armées de terre se conduisent comme vos armées navales, elles vont en avant & elles reviennent sur leurs pas. On m'é-

crit que toutes les manœuvres qui ſe font reſſemblent à celles que le Roi de Pruſſe fait en tems de paix dans les camps de Silézie & de Potsdam. Tandis que le prince Henri faiſoit marcher le général de Podgurski dans les chemins creux de Catharinenberg & qu'un corps de Saxons prenoit poſte près d'Olſchwitz & de Mertzdorff, les autrichiens de leur côté commandés par le général Kinski, vinrent ſe poſter entre Melnick & Brandeis. Le général Sauer ſe campa à Welvarn & le lieutenant-général de Rieſe couvroit Prague. Voilà quelle eſt dans ce moment la poſition du prince Henri & du général Laudhon; on m'écrit que S. A. R. doit eſſayer de forcer le général autrichien de quitter les bords de l'Iſer & de l'obliger d'aller ſecourir Prague,

Le Roi de ſon côté depuis qu'il eſt entré en Bohême, a fait ce qu'il a pu pour opérer une jonction de ſon armée avec celle du prince ſon frère, ſans pouvoir y réuſſir. Voyant le premier d'août qu'il n'avoit pu encore rien effectuer, il changea ſon plan d'opérations & ſe décida à

faire

faire le même jour deux grands mouvemens, l'un du côté de la Moravie & l'autre vers Prague. Il efpéroit que l'armée impériale enverroit du fecours de Königgrätz au premier endroit où les Pruffiens faifoient une incurfion, & que le général Laudhon fortiroit de fon camp de Münchengrätz pour deffendre Prague. Si les autrichiens avoient donné dans le piège qu'on leur tendoit & que le général Platen eut pu réuffir à tirer le général Laudhon hors de fon camp, il facilitoit au prince Henri le moyen d'arriver jusqu'à Brandeifs, tandis que le Roi de Pruffe feroit venu par Arnau, d'où il auroit forcé le général d'Alton de fe retirer, alors la communication étoit établie. Tandis que ceci fe paffoit en Bohême, les généraux pruffiens de Verner & Stuttenheim devoient effayer une feconde fois d'attaquer le général Botta à qui on avoit confié la garde de la Moravie, afin de forcer Lafcy de lui envoyer un fecours confidérable de la grande armée de Königgrätz.

Le 14 & le 16 de ce mois le Roi a fait différens mouvemens; il a envoyé tous

ſes équipages de guerre dans les environs de Burkersdorff. Le 15 il fit ſortir ſon armée du camp qu'elle occupoit près de Welsdorff & la fit marcher ſur quatre colonnes. Le 16 S. M. envoya un gros détachement composé de deux régimens de cuiraſſiers, deux de dragons, quelques régimens d'infanterie & deux cens Bosniaques. Cette diviſion marcha vers Tſcherma, Léopold & Hartmansdorff pour s'emparer des hauteurs qui étoient près d'Arnau: le général comte d'Alton fit échouer cette entrepriſe. Le Roi accuſe ceux qu'il en avoit chargés de l'avoir mal conduite, & l'on m'écrit qu'ils ſont tombés dans la diſgrace du monarque, qui reviendra ſurement de ſa prévention lorsqu'il ſaura que ce n'eſt pas de leur faute, & qu'en ſuppoſant même qu'ils euſſent pu arriver à ces hauteurs près d'Arnau, ils auroient couru les riſques d'être coupés par le général de Laſcy, qui avec l'aile gauche de l'armée de Königgrätz, marcha vers Königshoff, où il prit une poſition qui lui facilitoit les moyens de ſe porter ſur Arnau avec toute ſon armée, ſi cela étoit jugé néceſſaire.

On

On me mande que le Roi veut avant le 25 de ce mois, faire une attaque avec toute ſon armée & qu'il a des moyens de forcer celle de nos ennemis à ſortir de ſon camp de Königgrätz.

Il eſt tems que nos troupes faſſent quelque choſe; ſans cela le Roi doit ſe réſoudre à abandonner de très bonne heure la Bohême, puis que ce pays eſt hors d'état de fournir les vivres néceſſaires à une armée de cent mille hommes, & dans ce moment elle en a quatre cent mille chez elle.

Nos Pruſſiens ſont, à ce qu'on m'écrit, des marches incroyables, les difficultés ne les rebutent pas; il eſt fâcheux que leur courage & leur zèle ne ſoient pas mieux récompenſés. Si vos François étoient à leur place, ils ne feroient pas auſſi dociles que nos ſoldats, qui obéiſſent ſans murmurer,

L'eſprit actif de notre monarque, ſa vivacité naturelle ne s'accommodent point du tout du flegme de ſes ennemis, qui juſqu'à préſent ſe ſont tenus ſur la défenſive & ne veulent rien donner au hazard.

On m'assure que le Roi à voulu plusieurs fois tenter une attaque sur un des points de la grande armée autrichienne, mais qu'heureusement on l'en a dissuadé en lui représentant qu'il risquoit de perdre l'élite de ses troupes sans nulle apparence de succès.

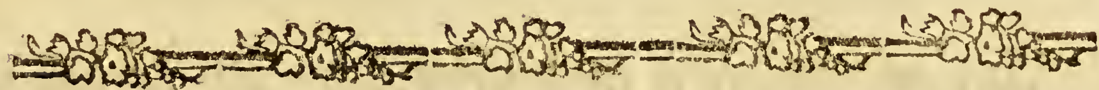
On compare cette guerre en Bohême aux campagnes de Turenne & de Montecuculli. Voila comme je voudrois qu'on la fit toujours, il est bien plus beau sans doute de remporter sur l'ennemi un avantage décisif par la force des positions & la supériorité des manœuvres, que par ces combats réitérés qui font couler des flots de sang.

Je parierois, d'après ce qui se passe, qu'on travaillera à la paix pendant cet hiver; la cour de Vienne reviendra sur ses pas, & sentira qu'elle a eu tort de vouloir soutenir une mauvaise cause. Il est certain qu'elle a eu raison de faire la convention du 3 Janvier; c'étoit un coup de partie pour elle, si elle n'eut pas rencontré d'opposition; & jamais pays n'avoit

mieux

mieux été à ſa convenance à tous égards que celui qu'elle s'étoit approprié en Bavière. Mais le Roi a fait de ſon côté ce qu'il devoit; il ne pouvoit ſouffrir ce démembrement d'un des co-états de l'Empire ſans ſe couvrir de honte aux yeux de tout le corps germanique. Le déſintéreſſement qu'il montre dans cette affaire prouve à l'Europe qu'il n'a agi par aucunes vues particulières, & qu'il n'a d'autre but que de ſe rendre le défenſeur des opprimés.

Vous vous battez, dites-vous, Meſſieurs les Francois! pour ôter aux anglois l'empire des mers & rendre le commerce libre; & nous autres, nous nous battons pour qu'il ne ſoit porté aucune atteinte à la conſtitution germanique. Adieu, Monſieur.



LETTRE XXXVIII.

BERLIN *le 30 Août.*

Du Comte de.... au même.

Vous aurez vu dans mes précédentes ce que je vous ai écrit rélativement à

cette rénonciation d'Albert d'Autriche. Comme je ne me pique point d'être un bon publiciſte, j'ai conſulté ici un jeune profeſſeur (M. d'O....) qui eſt employé dans le département des affaires étrangères ; il jouit d'une grande réputation & je me félicite d'avoir fait ſa connoiſſance; il parle avec facilité & écrit de même. Avec d'auſſi grands talens il eſt d'une modeſtie rare, ce qui ne ſe trouve guères parmi les gens inſtruits comme lui. Je l'ai prié de me dire ce qu'il penſoit ſur cette guerre qui ſe faiſoit en Bavière.

Il ſeroit trop-long, me répondit-il, *de vous faire l'énumération de tout ce qui a rapport à cette ſucceſſion éventuelle de la Baviere ; il ſuffira de vous faire un réſumé de cette affaire. Je vais m'en acquiter le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible.*

Si l'on vouloit à tout prix faire de la baſſe-Baviere un fief féminin & fonder le droit de la maiſon d'Autriche à cette province, ou ſur ce que la mere d'Albert V a été une princeſſe de Bavière, ou ſur ce que l'Empereur Sigismond dans la convention du 21 Mars 1446, l'a aſſuré pour jamais à ſa

fille

fille Elisabeth, au duc Albert & à sa postérité, il en résulteroit incontestablement que la maison de Brandenbourg y auroit un droit beaucoup plus proche, puisque la ligne masculine d'Albert s'est éteinte avec Ladislas son fils, & que la maison de Brandenbourg au contraire descend en droite ligne d'Anne, fille ainée d'Albert d'Autriche mariée à un Margrave de Misnie dont la fille unique a été l'épouse de Jean de Brandenbourg surnommé Ciceron, tandis que la présente maison d'Autriche ne descend dans sa ligne féminine que de la seconde fille d'Albert nommée aussi Elisabeth, & dans sa ligne masculine seulement d'une branche collaterale. Ce seroit donc une supposition forcée & nullement soutenable de dire que l'Empereur Sigismond ait entendu par les héritiers d'Albert, les héritiers collateraux mâles de la maison d'Autriche, à l'exclusion des propres filles d'Albert & de leurs héritiers mâles. Si telle avoit été l'intention de Sigismond, il l'auroit énoncée. D'ailleurs, il assure expressément la succession à sa fille & à ses héritiers sans distinction de sexe; il vouloit donc en faire un fief féminin. On ne fait valoir cet argument que pour en faire voir la fausseté, la contradiction & les prétentions inattendues de la cour de Vienne. Celle de Berlin ne prétend aucunement

ſe prévaloir du droit de préférence qu'auroit la maiſon de Brandenbourg ſur celle d'Autriche pour cette ſucceſſion; elle ne la conteſte point à la maiſon palatine, & elle croit plutôt que l'Imperatrice-Reine a été trompée & mal informée ſur ſes prétendus droits à cette ſucceſſion qu'on lui aura préſentés ſous un faux jour, & que du moment où S. M. Impériale ſera mieux inſtruite, elle reconnoitra qu'il n'y a aucun fondement dans ce qu'on lui fait faire, ni pour le cas de l'extinction de la ligne de Straubing, ni pour le cas préſent. Cette Souveraine n'écoutant alors que ſon équité naturelle & ſon amour pour la paix, ſuivra l'exemple de S. M. pruſſienne & ne diſputera plus à la maiſon palatine le droit inconteſtable qu'elle a à la ſucceſſion de la Bavière.

„ Mais, dis-je à mon inſtituteur dans „ le droit public, il me ſemble que la mai- „ ſon d'Autriche conſent à ſe déſiſter de „ ſa prétention pour le fief maſculin tom- „ bé en quenouille dans la perſonne d'E- „ liſabeth fille de Sigismond, mais elle „ fait valoir dans ce moment d'autres „ droits ſur quelques diſtricts du haut pa- „ latinat, relevant de la couronne de „ Bohême. „

Cette

Cette prétention n'eſt pas mieux fondée que la premiere, me répondit M. D.... : *ces droits prétendus de la cour de Vienne ſur quelques diſtricts du haut palatinat relevant de la couronne de Bohême à titre de reverſion de fiefs ouverts par l'extinction de la ligne maſculine de Baviere, perdent également de leur force quand on conſidére que ces diſtricts ſont d'anciens domaines de la maiſon de Witelsbach, qui ſont nommés dans le traité de Pavie, & ſe trouvent par là chargés de fidei-comis perpétuel de la maiſon Palatine bien avant l'achat que l'Empereur Charles IV en a fait en 1353; que réunis par le traité de Pavie à l'Electeur Palatin avec le haut Palatinat, ils tiennent à l'indiviſibilité aſſurée à cet Electeur par le XXVme. chapitre de la Bulle d'Or; que ſi la couronne de Bohême à acquis depuis des droits ſur ces diſtricts, ils ont pourtant été réduits à la ſimple féodalité & au domaine directe par la convention que George Podiébrad, roi de Bohême, a faite en 1465 avec la maiſon Palatine; que la ſubſtance en eſt reſtée à celle-ci juſqu'à la paix de Weſtphalie, par laquelle elle fut obligée de la céder à la ligne de Bavière avec le haut Palatinat; que ce pays devant retourner à la maiſon Palatine ſelon l'article IV du traité de Weſtphalie, il doit naturellement*

rellement

rellement lui être rendu tel & avec les mêmes appartenances que la ligne de Baviere l'a possédé depuis, & la ligne palatine avant le changement operé par la paix de Westphalie.

En outre de ces deux prétentions dont je viens de vous démontrer la futilité, la cour de Vienne en présente encore une troisieme qu'elle établit sur la principauté de Mindelheim en Suabe, d'une expectative accordée en 1614, par l'Empereur Mathias à la maison d'Autriche. Comme on assure que l'Empereur à conféré cette même seigneurie en 1718 à Maximilien de Baviere, comme un aleu & fief héréditaire qu'il avoit acheté, il paroit que la cour de Vienne auroit dû laisser la possession de Mindelheim aux héritiers féodaux & allodiaux jusqu'à ce qu'elle eut prouvé ses droits & ses titres & qu'elle les eut fait valoir en justice reglée, mais non pas s'en emparer par des voies de fait. Elle avoit encore un autre moyen, celui d'en traiter par une transaction avec toutes les parties intéressées.

D'après l'exposé succinct que je viens de vous faire, me dit M D.... *vous voyez qu'il est prouvé que la maison d'Autriche n'a aucun droit sur la succession de Bavière. On*

peut

peut même ajouter avec raiſon qu'elle n'a pas acquis plus de droits par la convention du 3 Janvier dernier conclue avec l'Electeur Palatin. Ce Prince n'a fait que ſuppoſer & reconnoitre dans cette convention les prétentions de l'Impératrice-Reine ſur la baſſe-Bavière, ſur les fiefs de Bohême & ſur Mindelheim comme fondées, leſquelles ne le ſont pas. Il n'eſt pas poſſible de préſumer de droit que les deux parties contractantes ayent voulu au préjudice irréparable d'autant de parties intéreſſées, ſoutenir des droits & des prétentions fondées ſur une erreur. On eſt perſuadé que l'Impératrice Reine & l'Electeur Palatin ſe déſiſteront à la fin de cette convention abſurde qu'ils ont faite & qu'on ne peut attribuer qu'à l'ignorance de ceux qui ont rédigé cet acte. Ils devroient être punis pour avoir compromis leurs ſouverains, comme ils l'ont fait, & cauſé une guerre qui n'auroit jamais eu lieu : C'eſt un crime de lèze-droit germanique, qui pourroit avoir les ſuites les plus funeſtes, ſi un des co-états de l'empire n'avoit pas les forces en main pour prendre la défenſe de tous les héritiers de droit qui ſe trouveroient lézés par cette convention du 3 Janvier.

Je remerciai M. D.... de l'explication qu'il m'avoit donnée ſur le vrai état des choſes rélativement aux affaires de Bavière. Cet habile juriſconſulte eſt occupé dans ce moment à faire des recherches pour prouver de plus en plus à la maiſon d'Autriche que les prétentions qu'elle forme ſont nulles. Les ſouverains entre eux ſont comme les particuliers qui ont des procès ; en liſant leurs écrits, on ne ſait à qui donner gain de cauſe. Je vous obſerverai cependant que je ſuis fâché que le miniſtre impérial à Ratisbone, ſe permette dans ſes mémoires des perſonnalités contre le Roi de Pruſſe. Ce n'eſt pas de cette manière, je crois, qu'on doit défendre une bonne cauſe ; l'écrivain dont nous employons la plume, eſt beaucoup plus moderé ; il diſcute les faits & ne ſe permet pas contre leurs Majeſtés Impériales le moindre propos qui puiſſe les offenſer. Dans la réponſe à l'expoſé des motifs, remiſe à la diéte de Ratisbone par le Baron de Borie, on ne trouve rien de ſatisſaiſant ſur la queſtion principale, qui eſt de ſavoir ſi la convention du 3 Janvier a pu ſe faire. On dit que *l'é-*

quilibre

quilibre de l'empire ne consiste proprement qu'en ce qu'aucun membre ne puisse s'arroger un pouvoir préponderant pour commander aux autres : la maison d'autriche, s'est conformé, dit-on, *à cette obligation, tandis que la cour de Berlin a entrepris d'usurper le dit pouvoir en violation de toutes les loix.* Plus bas on trouve un autre paragraphe où l'on dit : *Elle a* (la cour de Vienne) *supporté l'usurpation inouie de la cour de Berlin pendant un si long intervalle de tems; jusqu'à ce qu'enfin elle a éclaté au plus haut dégré d'injustice par la violence des armes, qui n'ont pas été prises, ainsi qu'on le prétend, pour la défense de la liberté germanique, mais plutôt pour l'opprimer, &c.* Ce n'est pas de cette manière, à ce qu'il me semble, qu'un négociateur, un homme revêtu d'un caractère public doit écrire. Il compromet sa cour, il se compromet lui-même, & loin de rapprocher les esprits, il ne fait que les aigrir d'avantage. Lisez, Monsieur! l'exposé des motifs, & vous y verrez avec quelle modération l'on y parle, & combien le Roi témoigne à leurs Majestés Impériales l'envie qu'il a de les convaincre de la pureté de ses intentions. Si ce monarque a eu quelques torts dans

la

la dernière guerre, il cherche aujourd'hui à les réparer, & certainement les membres du corps germanique ne l'accuſeront pas dans ce qu'il fait maintenant d'agir pas des vues particulières.

Je viens de recevoir une lettre d'un officier de l'armée du prince Henri, qui me paroit mécontent. Il m'écrit. „ Qu'il ne „ conçoit rien aux projets des généraux; „ qu'il ſemble que les nôtres ſoient d'ac„ cord avec ceux de l'autriche, pour ne „ rien faire. Le général Platen, ajoute„ t-il, avoit propoſé de prendre Prague „ qui ſe trouvoit ſans défenſe & qui n'a„ voit que trois bataillons pour toute gar„ niſon ; cette ville pouvoit être enlevée „ dans une nuit. Cette expédition eut „ alors forcé les généraux de Laudhon „ & de Laſcy à ſortir de leurs camp ré„ tranchés, & par les diſpoſitions que „ nous avions faites, il eut été poſſible „ d'établir la jonction de notre armée avec „ celle du Roi & de mener enſuite nos „ ennemis tambour-battant &c.

On eſt vraiment étonné ici que le Roi n'ait pas ordonné de prendre Prague, ſi

on

on pouvoit le faire avec autant de facilité qu'il y avoit apparence, mais il ne nous appartient pas de juger les héros comme Frédéric & le prince Henri. Il faut que de fortes raiſons les ayent empêchés de faire ce que nous autres prophanes croyions poſſible.

Les nouvelles venues de l'armée du prince Henri, diſent que S. A. R. a fait une tentative qui lui a réuſſi. Le général de Laudhon avoit envoyé un corps de troupes du côté de Gabel pour garder les défilés de la Saxe vers la Bohême ſur la droite de l'Elbe, tandis que le prince de Lichtenſtein ſe porteroit ſur la gauche vers Auſſig, avec un autre corps plus nombreux; mais nos troupes ont forcé ce paſſage & contraint le général Laudhon à abandonner la poſition avantageuſe de Leutmeritz qui le rendoit maître des deux bords de l'Elbe & où ſe trouvoit un de ſes principaux magaſins. Le mouvement qu'a fait le prince Henri a obligé le Feld-maréchal Laudhon de ſe retirer vers Jung-bunzlau pour conſerver ſa communication avec l'Empereur, pendant que

le prince de Lichtenſtein, poſté à Melnick au confluent de la Moldau & de l'Elbe, aſſuroit la communication avec Prague. Il paroit par ces manœuvres que l'Empereur a ſenti la néceſſité de conſerver cette ville & de ne pas l'abandonner une ſeconde fois à la merci des pruſſiens. Les troupes impériales arrivées des pays-bas n'ont pas joint la grande armée ; on leur a envoyé les ordres de marcher droit ſur Prague, où elles formeront un camp ſous le commandement du général de Vins.

On m'écrit que le plus grand avantage que le prince Henri ait remporté, c'eſt de s'être rendu maître de l'Elbe depuis Leutmeritz juſqu'à Teſchen, & de pouvoir par ce moyen tirer ſes vivres de la Saxe, ce qu'il n'avoit pu faire juſqu'alors. Mais la ſaiſon avance, on parle ſourdement du retour du Roi qui ne tardera pas, dit-on, à quitter la Bohême. Le bruit court auſſi que d'Anhalt, ſon général favori, eſt diſgracié. Le prince héréditaire de Brunswick a fait des merveilles

dans

dans les différentes expéditions qui lui ont été confiées. Un autre général qui promet beaucoup, c'est M. de Mollendorff; le Roi en fait un cas particulier. Cette faveur cause un peu de jalousie.

Suivant les nouvelles que m'a donné le ministre d'Angleterre, la campagne sur l'Océan est finie, & l'amiral Keppel aiant fait rentrer les flottes que l'on attendoit, laissera le comte d'Orvilliers le maitre de braver l'équinoxe, qui l'obligera de rentrer à Brest plutôt qu'il ne pense. Adieu, Monsieur.



LETTRE XXXIX.

VERSAILLES *le 18 Août.*

De M. de... au Comte de....

Chacun de son côté s'attribue la victoire d'Oueffant, Monsieur le Comte! J'ai sous les yeux la rélation de l'amiral Keppel; elle est, ainsi que je vous l'a déja dit, écrite avec beaucoup de modestie & de simplicité; il rapporte en peu de mots ce qui s'est passé. Voici comment il

s'exprime après avoir rendu compte des préparatifs qu'il fit pour le combat : *Le matin du 27 Juillet, lorsque le vent permit à l'avant-garde de la flotte du Roi à mes ordres d'attendre & de ſerrer le centre & l'arrière-garde, les françois commençerent à faire feu ur le vaiſſeau qui étoit à la tête de la diviſion du Vice-amiral Sir Robert Harland, & ſur les autres vaiſſeaux qui l'accompagnoient, à meſure qu'ils s'avançoient. Les vaiſſeaux qui étoient à l'avant & le Vice-amiral ripoſterent bientôt à cette canonade; la chaſſe les avoit un peu éloignés les uns des autres, cependant ils furent bientôt ralliés tous en ordre de bataille. Les flottes tenant des routes oppoſées ſe paſſerent de fort près; le but des françois parut être de déſemparer les vaiſſeaux du Roi de leurs mats & de leurs voilures, & ils y réuſſirent effectivement au point d'empêcher pluſieurs vaiſſeaux de ma flotte de pouvoir me ſuivre. Lorsque je voulus me porter à la pourſuite de la flotte françoiſe, je fus même obligé de revirer pour joindre ces vaiſſeaux & je permis par là à cette dernière de ſe rallier de nouveau & de ſe ranger ſur une ligne ſous le vent de la flotte du Roi vers la fin du jour. Je n'y apportai aucun obſtacle & je lui laiſſai exécuter cette manœuvre ſans*

faire

faire feu ſur elle, croyant que les françois avoient l'intention d'eſſayer de nouveau leurs forces contre les nôtres le matin ſuivant; mais ils avoient été ſi maltraités durant la journée qu'ils profiterent de la nuit pour ſe retirer, le vent & le tems étant tels qu'ils purent regagner leurs ports avant qu'ils fut poſſible à la flotte du Roi de les joindre.

On voit par cette rélation que l'amiral Keppel ne s'attribue point la victoire. Il dit ce que nous avons fait. il avoue que nous avons déſemparé pluſieurs de ſes vaiſſeaux; mais ſuivant toutes les apparences, il n'a pas abandonné le champ de bataille, & il paroit probable qu'il ſe diſpoſoit à recommencer le combat le lendemain matin, ſi les françois lui en avoient fourni l'occaſion.

Lequel croire de l'amiral françois ou de l'anglois? J'avoue que je ſuis porté à ajouter foi à la rélation du dernier, qui s'accorde au reſte ſur les autres points avec celle du comte d'Orvilliers. Si celui-ci eut reſté, comme il le dit, toute la nuit ſur le champ de bataille, il auroit envoyé le

lendemain à la pointe du jour à la découverte. Au mois de juillet il fait clair avant deux heures, il ne fait nuit qu'à neuf & demie ; les anglois n'auroient eu que cinq heures environ pour s'éloigner ou prendre la fuite, & s'ils avoient vu assez clair pour se sauver, comme on veut le faire entendre, nous aurions pu par la même raison les suivre & dès l'aube du jour les obliger à se battre de nouveau. Nous avons, à mon avis, assez acquis de gloire dans cette journée sans vouloir encore nous donner un éclat factice. Il est certain que les anglois étoient beaucoup plus forts que nous & que tous nos marins ont bien fait leur devoir. J'ai oublié de vous dire que le vaisseau du duc de Chartres auroit peut-être été coulé bas sans la bravoure du capitaine du vaisseau l'*Artésien* de 64 canons (M. Destouches) qui est venu se placer entre le *St. Esprit* & les ennemis ; il a fait un feu d'enfer sur eux & a paré les coups de canon dirigés contre le vaisseau de S. A. S. Les anglois eux-mêmes rendent justice à ce brave officier qui a tout risqué pour sauver ce prince du sang. On est aussi d'accord sur

la

la bravoure qu'a montré ce dernier pendant l'action, mais on se plaint de quelques personnages qu'il avoit avec lui & qui l'ont empêché de manoeuvrer comme il auroit fait s'il avoit été seul.

Les anglois ont été ainsi que nous pris pour dupes. Les premieres nouvelles arrivées à Londres avoient annoncé une victoire complette remportée sur nous ; on se livra d'abord à la plus grande joye, les amis de l'amiral Keppel envoyerent des exprès avec des complimens de félicitation au frère de cet amiral qui commande comme général au camp de *Coxheath*. *Votre frère*, lui dit-on, *a battu ces chiens de françois*. Cette nouvelle se répand dans tout le camp, on crie, *Houzzée, vive Keppel*. On se préparoit à tirer le canon de la tour de Londres & à chanter un *Te Deum* à la manière angloise ; mais la lettre de l'amiral Keppel à l'amirauté a détruit l'illusion où l'on étoit, la joye a cessé. La gazette de la cour a inséré la dépêche reçue; elle y a ajouté quelques réflexions aussi fausses que déplacées. Elle dit dans un paragraphe : *Nos marins*

conviennent que le commandant françois a donné des preuves de la plus grande capacité, que les vaiſſeaux ennemis ont ſupérieurement manœuvré, & que ſi leur ardeur à combattre avoit égalé leur habileté, ils auroient remporté ſur les anglois une victoire mémorable.

Vous connoiſſez notre nation, mon cher Comte ! & certainement ſi on a quelques reproches à lui faire, ce n'eſt pas du côté de la bravoure, mais bien de la diſcipline. Si l'écrivain anglois avoit dit; *Si les françois avoient auſſi bien exécuté les manœuvres qu'ils ont montré de courage, il euſſent été vainqueurs*, il auroit eu raiſon, car c'eſt juſtement ce dont le général ſe plaint ; les ſignaux ont été mal ſuivis & ce ſera l'objet d'une accuſation qui aura lieu cet hiver. On n'a pas voulu interrompre la campagne pour tenir à Breſt un conſeil de guerre, mais on aſſure qu'il aura lieu dès que la flotte ſera rentrée.

Une autre nouvelle qui nous met un peu à notre aiſe, c'eſt celle qu'on vient de recevoir que l'eſcadre de l'amiral Byron a été fort maltraitée par la tempête, & qu'il a perdu pluſieurs de ſes vaiſſeaux

de

de ligne. Si le dieu Neptune veut être un de nos alliés, il peut faire beaucoup de mal à nos rivaux. Cependant nous ne pouvons pas trop compter sur les rapports qui nous sont parvenus du malheur arrivé à l'escadre angloise, avant d'en avoir la confirmation. C'est le vaisseau anglois le *Russel*, rentré à *Plimouth* & qui faisoit partie de cette escadre, qui a donné les premiers avis de ce désastre arrivé à la hauteur de Terre-neuve. Six vaisseaux seulement sont restés ensemble, il en manquoit cinq de 74 canons dont on ignore le sort. Si Neptune avoit voulu les recevoir dans son sein, cela mettroit fort à l'aise notre comte d'Estaing, qui auroit alors les coudées franches pour agir efficacement en faveur de nos alliés les états-unis.

On voit ici la traduction d'une lettre écrite par un officier anglois (M. Robert Winch) servant à bord du vaisseau *la Défiance*, qui semble accuser l'amiral Keppel de n'avoir pas fait tout ce qu'il devoit dans la journée du 27. Voici comment il s'explique : *L'ennemi en tirant haut*

a beaucoup endommagé nos vergues & nos agrès; ceux du vaiſſeau ſur lequel je ſervois ont été hachés, tandis que nous tirions ſur le corps des vaiſſeaux françois & que nous leur faiſions peu de mal. Notre artillerie formidable qui devoit produire le plus grand effet, ne les empêchoit pas de manœuvrer,

Un autre officier, ſervant à bord du vaiſſeau anglois *le Monarque*, écrit qu'il trouve la méthode dont on s'eſt ſervi, mauvaiſe. *Elle cauſa*, dit-il, *le ravage que fit l'ennemi parmi nos vergues & nos agrès, & malgré notre ſupériorité en forces nous ne pumes renouveler l'attaque, aiant été obligés le reſte du jour de nous occuper à réparer le dommage que nous avions éprouvé, tandis que les françois n'avoient ſouffert que très peu. Lorſqu'on eut achevé de remettre nos vaiſſeaux en état, notre général, par de bonnes raiſons ne jugea pas à propos de renouveler le combat, quoiqu'on ſe trouvât au vent de l'ennemi, On crut d'abord qu'il ſe propoſoit d'attendre juſqu'au lendemain pour recommencer, & en effet les diſpoſitions qu'il fit ſembloient annoncer qu'il étoit dans l'intention d'engager de nouveau la bataille ; mais il n'en fit rien. Cependant les fran-*

françois n'étoient pas encore hors de vue le jour suivant, & il les laissa échapper. Quelles raisons avoit-il ? Je l'ignore... Cet officier ajoute quelque chose qu'il auroit dû taire & qui est démenti par les faits. *La flotte françoise*, continue-t-il dans sa lettre, *étoit composée de 25 à 26 vaisseaux de ligne, plusieurs du dernier rang & seulement deux à trois ponts, mais l'expérience achetée fort cher à la journée du 27, nous a appris quel avantage il y a de tirer plutôt sur les agrès que sur le corps du bâtiment. Figurez-vous cette flotte si digne de mépris, rangée dans un bel ordre de bataille, sous le vent de la nôtre qui étoit si supérieure en forces & qui fut cependant mise hors d'état de renouveler le combat par cette direction du feu des françois,* Que pensez-vous de toutes ces contrariétés ? Cependant notre flotte *si digne de mépris*, suivant cet officier anglois, en a imposé à cette flotte redoutable qui se croyoit, à ce qu'il paroit, sure de vaincre, & qui auroit été vaincue elle-même si tous nos officiers avoient obéi aux signaux comme ils le devoient. Il paroit, d'après l'aveu même des anglois, qu'ils étoient hors d'état de recommencer le combat, & qu'ils

qu'ils ont laiſſé le comte d'Orvilliers ſe retirer tranquillement.

J'ai toujours oublié de vous parler de la mort d'un homme célebre, quoique original dans ſa manière de vivre & de ſe conduire. Je veux parler de J. J. Rouſſeau; ce philoſophe d'une eſpèce particulière n'a pas ſurvêcu longtems à Voltaire dont-il n'étoit pas l'ami. Je ne me permettrai aucune réflexion ſur ce Diogene moderne; j'admire pluſieurs de ſes écrits, mais je n'ai pas pour lui cet engouement de quantité de mes compatriotes. J. J. Rouſſeau, ſi modeſte à l'extérieur, étoit le plus vain & le plus orgueilleux des hommes; il mépriſoit l'eſpece humaine & n'eſtimoit que lui ſeul ; il réuniſſoit toutes les qualités néceſſaires pour ſe rendre agréable & ſe faire déſirer partout ; mais ſon imagination exaltée l'avoit prévenu contre la ſociété, & il ne trouvoit perſonne digne de ſon eſtime. Il a laiſſé beaucoup de proſélytes & de diſciples qui veulent copier leur maitre, mais ce ſont des ſinges qui amuſent un moment & qu'on ne peut voir, entendre & lire qu'u-

ne

ne fois. J. J. Rouſſeau étoit tombé dans une eſpèce d'indigence volontaire. On ſait qu'il n'auroit tenu qu'à lui d'être fort à ſon aiſe, mais il ne voulut jamais dépendre des grands ni ſe rendre l'eſclave des ſouverains. Ce qu'on peut dire à ſa louange, c'eſt qu'il a bien ſoutenu ſon rôle, qu'il n'a jamais reçu de bienfaits ni de penſions de perſonne, qu'il a préféré de vivre du travail de ſes mains & de s'aſſujettir même au pénible & ennuieux métier de copier de la muſique, plutôt que d'acquérir une fortune par des moyens qu'il croyoit indignes de lui. Ses amis ignorèrent toujours ſa ſituation; ils n'en furent inſtruits que l'année derniere, qu'il écrivit à un de ceux qui avoient obtenu ſa confiance (on croit que c'eſt M. le Begue de Presle, médecin de la faculté de Paris) & lui faiſoit une peinture touchante de la détreſſe où il ſe trouvoit. Il entre dans tous les détails d'un petit ménage bourgeois, parle des infirmités de ſa femme & des ſiennes qui les empêchent de ſe ſecourir mutuellement. Il demande un azile dans un hôpital ou un

défert, pourvu qu'il y conferve une apparence de liberté, qu'on rende à fa femme tous les foins qu'elle exige, & qu'on lui fourniffe à lui le couvert, le vêtement le plus fimple, la nouriture la plus frugale jufqu'à la fin de fes jours. Il offre de donner en retour le peu d'argent qu'il a, fes effets & fes rentes, pour vivre tranquille après fans fe mêler de rien. Dans cette lettre fe trouve un paffage remarquable, où il dit : *La feule reffource qui me reftoit, étoit de copier de la mufique ; je ne puis plus en faire ufage, c'eft ce qui me force d'avouer ma fituation affreufe dont qui que ce foit ne peut fe former une idée, pas même ceux qui m'y ont réduit.* On n'a jamais fçu de qui il vouloit parler. On croit, non fans quelque raifon, que l'arrivée de M. de Voltaire à Paris, l'accueil qu'il y reçut contribua beaucoup à abréger les jours du Génevois & à lui faire hâter fon départ de Paris. La modeftie étoit fur fes levres, mais non dans fon cœur ; il avoit voulu dans fes écrits maitrifer les efprits ainfi que les opinions ; le philofophe de Ferney s'étoit rendu le chef d'une fecte

beau-

beaucoup plus nombreuſe. Rouſſeau ne put voir les honneurs preſque divins qu'on rendoit à ſon rival, tandis qu'on le laiſſoit dans une eſpece d'abandon humiliant. Il accepta, contre ſes principes, les offres qui lui furent faites par Mr. & Madame de Gerardin de venir vivre avec eux dans leur terre d'Ermenonville, ſituée près de Paris. On le mit en poſſeſſion d'une petite maiſon attenante au château, mais qui en étoit ſéparée par des arbres. Là Jean Jacques vivoit comme il vouloit avec ſa femme. Son bienfaiteur, qui étoit un de ſes diſciples, menoit ainſi que ſon maitre un genre de vie aſſez ſingulier, & par cette raiſon il lui laiſſa toute la liberté qu'il vouloit. Madame la marquiſe de Gerardin, femme aimable & qui ſe trouvoit avoir les mêmes goûts que ſon mari (choſe rare dans ce pays-ci) plut au philoſophe; il alloit ſouvent voir cette dame; on faiſoit de la muſique, cette vie paiſible paroiſſoit devoir faire le bonheur de la vieilleſſe de Rouſſeau. Il étoit écrit au livre des deſtins que ce philoſophe ne jouiroit pas longtems de cette tranquillité. Le deux de juillet dernier, s'étant

s'étant levé comme à l'ordinaire à cinq heures du matin ſans nulle apparence d'incommodité, il fut ſe promener comme de coûtume avec un des enfans de M. de Gérardin qu'il avoit pris en grande affection; il rentre chez lui à ſept heures, demande ſon déjeuner; ſa femme ſe hâte de le faire, il prend ſa taſſe de caffé au lait à huit heures, reſſort pour ſe promener de nouveau & herboriſer (occupation pour laquelle il avoit conſervé beaucoup de goût) rentre chez lui quelques momens après, regle des affaires domeſtiques. Sa femme le quitte pour un inſtant; à peine eſt-elle au bas de l'eſcalier, qu'elle entend ſon mari ſe plaindre; elle remonte, le trouve appuyé ſur une table, ſouffrant d'une colique, étant dans un inſtant devenu très pâle & très deffait. On apprend bientôt cet accident au château; Mr. & Mad. de Gerardin accourent, & pour ne pas effrayer la malade, on prend un prétexte; mais Rouſſeau n'en eſt pas la dupe, il les prie de le laiſſer ſeul avec ſa femme, ils ſe retirent. Jean-Jacques fait fermer ſa porte, ſes douleurs deviennent plus aigues; ſon épouſe cherche à le tranquili-

quilifer. Suivant le reçit qu'elle a fait de ſes derniers momens, ils ont été fort tranquiles. Il lui dit les choſes les plus tendres, la chargea d'aſſurer de ſa part M. & Mad. de Gerardin qu'il mouroit pénétré de reconnoiſſance pour toutes les bontés qu'ils lui avoient témoignées, qu'il les quittoit avec regret, que c'étoit les ſeuls êtres qui auroient pu lui faire chérir la vie. Il recommanda à ſa femme que ſon corps fût ouvert après ſa mort, & que procès-verbal fut dreſſé de l'état où feroit trouvé ſon cadavre ; il ſupplioit les maîtres de la maiſon de permettre qu'on l'enterrât dans leur jardin. Tous ces arrangemens faits, il ſentit ſa fin s'approcher; il demande à ſe mettre ſur ſon lit, ſa femme l'y conduit ; il ne peut y reſter, veut en deſcendre, tombe au milieu de la chambre ; ſa femme accourt pour le relever, elle le trouve ſans mouvement ; elle jette les hauts-cris, on vient à ſon ſecours, la porte étoit fermée en dedans, on l'enfonce, on releve le moribond, ſa femme lui prend la main, il la lui ſerre encore une fois, pouſſe un ſoupir & meurt à onze heures préciſes du

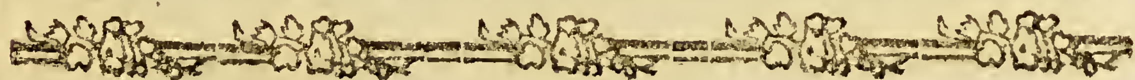
matin. Sa maladie, ſon agonie & ſa mort n'ont duré que trois heures. Heureux ſerions-nous, mon cher Comte! ſi la parque qui tranche nos jours nous traitoit auſſi favorablement que le philoſophe Genévois. Je ne connois rien d'auſſi cruel que tout cet appareil qui accompagne les derniers momens de notre exiſtence: médecins, chirurgiens, notaires & confeſſeur, toute cette noire cohorte vous aſſiége & vous tourmente au phiſique & au moral; & quelquefois une maladie longue ne vous conduit au tombeau qu'à travers des douleurs infinies qui durent ſouvent pluſieurs années.

Rouſſeau a été ouvert 24 heures après ſon décès. Le procès-verbal atteſte que toutes les parties ont été trouvées ſaines & qu'un coup de ſang qui s'étoit porté au cerveau a cauſé ſa mort. Son corps fut embaumé & enfermé dans un double cercueil de bois de chêne. Le 4 de Juillet on le tranſporta dans l'isle des peupliers, lieu charmant que M. de Gérardin a choiſi pour y dépoſer les mânes du philoſophe. Sur la foſſe on a bâti un maſſif ſur lequel

ſera

ſera élevé, dit-on, un mauſolée d'une décoration ſimple. Si Rouſſeau ſe réveille un jour, il ſaura gré à ſon ami de l'avoir auſſi bien placé. Je n'ai pas encore vu cette campagne, mais on m'a dit que cette isle des peupliers étoit un endroit délicieux, & fait pour inſpirer une douce mélancolie.

Je vous parlerai dans ma prochaine lettre d'un autre perſonnage & de ſa mort. Ce n'étoit pas un philoſophe, mais un adroit intriguant qui de rien étoit devenu quelque choſe, qui obligea un homme qui dans ce moment joue un grand rôle, & en fit un ingrat. Vous ſavez qu'à la cour c'eſt un uſage reçu d'oublier les bienfaits, J'ai l'honneur d'être &c.



LETTRE XL.

Versailles *le 22 Août.*

Le comte de Vergennes vient de recevoir des nouvelles qui lui font un grand plaiſir. Il n'étoit pas ſans inquiétude ſur la démarche qu'avoit fait l'Angleterre

pour ſe raccomoder avec ſes colonies, & il attendoit avec impatience de ſavoir comment les propoſitions du cabinet de St. James avoient été reçues.

Les trois commiſſaires envoyés en amérique pour traiter avec les états-unis au nom de la Grande-Bretagne, n'ont pas réuſſi dans leur miſſion. D'abord après leur arrivée ils firent les démarches qu'ils crurent néceſſaires pour entamer la négociation, & ils choiſirent pour en aſſurer le ſuccès le docteur Ferguſon, profeſſeur de philoſophie morale à l'univerſité d'Edimbourg & l'ami particulier du gouverneur Johnſton, qui avoit été nommé Secrétaire de la commiſſion. Lorſqu'ils firent demander des paſſeports au congrès, il refuſa de les donner avant de ſavoir ſi ces commiſſaires avoient été autoriſés à reconnoitre l'indépendance des états-unis. Sur la réponſe qu'ils n'avoient point les pouvoirs néceſſaires, le congrès leur fit dire qu'il ne pouvoit entrer en conférence avec eux avant cette clauſe préliminaire. Les états-unis envoyèrent au docteur

Franck-

Francklin l'extrait des régiſtres du congrès avec copie des lettres écrites à ce ſujet à Henri Laurent préſident, au Comte de Carlisle, à Guillaume Eden & George Johnſton commiſſaires de S. M. britannique à Philadelphie. Toutes ces pieces furent communiquées à M. le comte Vergennes qui en fit des remercimens au docteur Francklin, en l'aſſurant que le Roi à qui il en avoit rendu compte étoit on ne peut pas plus content de la manière dont ſes nouveaux alliés s'étoient conduits dans cette affaire.

Nous apprenons par les émiſſaires que nous avons à Londres, que le cabinet de St. James comptoit beaucoup ſur cette négociation & ſe croyoit aſſuré du ſuccès. Il ſera trompé dans ſon attente; la ſottiſe eſt faite, il faudra qu'il boive malgré lui le calice d'amertume & qu'il reconnoiſſe l'indépendance de ſujets q'il a revoltés par la conduite qu'il a tenue avec eux.

Le gouverneur Johnſon s'étoit muni de lettres de recommandation pour quelques membres du congrès, tels que le préſident Laurent & le général Vashington. Il en

avoit aussi d'autres pour des particuliers & pour une femme qui tient, dit-on, beaucoup à l'ancienne constitution & qui agit sourdement en faveur de l'Angleterre.

M. le comte de Vergennes a aussi ses émissaires en amérique, & il est assuré que toutes les ruses que la cour de Londres employera pour détacher de nous les états-unis, ne réussiront pas. On a expédié un fin voilier en amérique pour porter au comte d'Estaing la nouvelle du combat d'Ouessant & du peu d'avantage que les anglois en ont retiré. Ce même navire est chargé de dépêches pour le congrès de la part de M. Francklin. Nous ne doutons pas que l'affaire du 27 ne produise un bon effet sur les états-unis ; l'échec qu'a essuyé la flotte britannique par la flotte *digne de mépris*, ainsi qu'il a plu à l'officier anglois de s'exprimer, ne peut qu'encourager les américains à rester nos alliés par la certitude qu'ils ont que nous sommes en état de nous mesurer avec les anglois leurs ennemis & les nôtres.

Le Roi a diſtribué les graces aux officiers de la flotte qui ont ſoutenu avec diſtinction l'honneur de ſon pavillon. Le comte d'Orvilliers a la grande croix de l'ordre royal & militaire de St. Louis ; ſon cordon rouge eſt donné à M. de la Motte-piquet. Beaucoup de croix de St. Louis ont été envoyées pour les autres marins qui ont fait leur devoir. Un intrus (c'eſt ainſi que Mrs. de la marine royale nomment ceux de la marine marchande) a reçu le brevet de capitaine ; c'eſt M. Cornic, qui a donné des preuves de ſa capacité ſur le vaiſſeau de M d'Orvilliers. C'eſt à lui, dit-on, qu'on doit pluſieurs habiles manœuvres qui ont été faites pendant la bataille ; le général lui attribue le ſuccès de cette journée.

Le Roi veut qu'on examine avec la plus grande rigueur ceux qui ne ſe ſont pas trouvés avec la flotte, ou qui ont manqué aux devoirs du ſervice. Un conſeil de guerre doit être tenu à Breſt à cet effet, comme je vous l'ai annoncé, & l'on dit que le duc de Chartres étoit porteur d'ordres pour cet objet. Les accuſés ſont,

le vicomte de Rochechouart & M. de Trémignon, capitaines des vaisseaux le *Duc de Bourgogne* & l'*Alexandre*, qui étoient absens durant l'action, & M. de la Cardonie, commandant du *Diadême*, qui n'a pas répondu aux signaux du général.

Toute la nation prend le plus vif intérêt à M. le comte Duchafault. Les dernieres lettres de Brest sur l'état de sa blessure, disent qu'on est parvenu à retirer de son épaule une balle pesant six onces; il n'y a plus à craindre pour ses jours, mais comme il ne peut être guéri de sitôt, on a disposé de son commandement en faveur du duc de Chartres qui aura pour capitaine de pavillon le comte Hector, Je suis d'opinion avec bien d'autres que ce retour de notre escadre en mer ne produira pas un grand effet ; il est trop tard pour pouvoir rien entreprendre de bien intéressant & de décisif contre nos ennemis. L'objet principal est d'empêcher nos flottes marchandes de tomber dans leurs mains, mais je crains bien que l'on n'atteigne pas même ce but, vu qu'on n'a pris aucune des précautions préalables.

bles. Cette guerre, comme je vous l'ai dit dans mes premieres lettres, étoit un objet de ſpéculation pour quelques-uns de nos miniſtres, leurs premiers commis &c., Il croyoient pouvoir filer encore toute cette année & amuſer les anglois comme ils ont fait depuis près de deux ans. Forcé de déclarer la guerre, on n'a pu faire paſſer des avis à tems dans l'Inde & à nos vaiſſeaux venant de la Chine. Les anglois profiteront de cette faute pour nous prendre tout ce qu'ils pourront ſans que nous puiſſions l'empêcher. Il eſt ſorti de leurs ports pluſieurs petites eſcadrilles dont on ignore la deſtination, & qui ont ſurement pour objet d'aller au devant de nos flottes marchandes & de s'en emparer.

On a remis aux miniſtres de la guerre & de la marine différens projets pour une deſcente en Angleterre. On les a examinés; ils ſerviront, dit-on, à augmenter le dépôt de ces productions de l'imagination de ceux qui fondent leur eſpoir & leur fortune ſur les châteaux en Eſpagne qu'ils bâtiſſent, dont on ne voit que les plans & jamais l'exécution.

Un marquis de Pesai, dont je vous ai parlé dans ma dernière, étoit de ce nombre, mais il avoit assez bien réussi. Ces faiseurs de projets peuvent être comparés à ceux qui jouent à la loterie royale de France ; sur cent mille pontes, il s'en trouve un qui gagne un quaterne. Notre marquis étoit dans ce cas, je vais vous donner le précis de son histoire.

Ce comédien, qui n'avoit eu de succès que sur quelques théâtres bourgeois, parut tout à coup sur celui de la cour avec éclat. Ses camarades, jaloux de ses progrès, voulurent lui faire faire ses preuves pour être reçu parmi eux. Si l'on en doit croire la médisance, il n'avoit pas les qualités réquises, mais il y suppléa par son adresse, & il fut secondé par une sœur aimable (Madame de Cassini) qui jouissoit à Paris de la réputation d'une femme d'esprit. Son frère qui n'en manquoit pas s'étoit lié avec quelques gens des lettres; celui auquel il s'attacha de préférence fut M. Dorat ; il voulut se former sous un tel maitre, mais il oublia les préceptes que donne Boileau ; il auroit dû lire souvent ces vers ;

C'est

C'eſt envain qu'au Parnaſſe un téméraire auteur
Penſe de l'art de vers atteindre la hauteur..,.

Les pieces fugitives qu'il fit paroître étoient de jolis riens qui ne préſentoient à l'imagination que des frivolités ; on l'appelloit le ſinge de Dorat. Ce dernier avoit une réputation faite ; on trouvoit dans ſes ouvrages une critique fine, des tableaux ſur nos mœurs & quelquefois des ſaillies piquantes qui mettoient de l'intérêt dans ces productions éphemères. Ce qui fit la réputation du marquis, ce fut ſon poème de *Zelis au bain.* Cette production ſembloit promettre par ſon titre, mais on n'y trouva rien de ce qu'on attendoit, *Zèlis* étoit au bain à la glace & la muſe de l'auteur auſſi. Une dame de la cour, qui ſe permet des propos gais, dit à ce ſujet: „ Si Peſay rate toutes les femmes comme ſa *Zèlis*, je plains celles qui „ auront quelques foibleſſes pour lui. „

Le marquis voulut travailler pour le théatre; il fit quelques opéras-comiques qui n'eurent qu'un médiocre ſuccès. Il ſe rendit juſtice à lui-même; voyant que la nature ne l'avoit pas fait poëte, il renonça

à ce

à ce métier pour entrer dans la carrière des armes; il ſe mit au ſervice en tems de paix, convaincu par l'exemple qu'avec de la hardieſſe, une figure paſſable, de la jeuneſſe, talons rouges, plumet au chapeau, on eſt ſûr de réuſſir à Paris. Il arbora le coſthume, ſa fœur l'introduiſit dans le grand monde, les femmes le trouverent charmant, il avoit ce qu'il faloit pour plaire. Mad. de Caſſini le prit un jour en particulier, & lui tint ce langage : *Vous pouvez ſi vous voulez, mon frere! jouer un grand rôle; mais il faut renoncer à la poëſie pour laquelle vous n'êtes pas né. Vous en ſavez aſſez pour vous rendre agréable à la ſociété, c'eſt tout ce qu'on exige de vous. La fortune paroit vouloir vous combler de ſes faveurs, profitez-en, occupez-vous à parcourir quelques ouvrages didactiques ſur la guerre & la politique, On a des projets ſur vous, mais ils ne peuvent avoir leur exécution qu'après que vous ſerez aſſez inſtruit pour qu'on puiſſe vous confier une place qui vous approchera de l'héritier préſomptif & vous préparera les moyens de figurer un jour à la cour d'une maniere diſtinguée. Vous ſavez, mon frere! l'attachement que j'ai pour vous, vous connoiſ-*

noissez mes moyens, soyez assuré du succès si vous voulez suivre mes conseils. (*)

Le marquis de Pesay, docile aux leçons de sa sœur, quitta la poësie & se livra tout entier à l'étude de la tactique & de la politique. Quelques amis qui le venoient voir témoignèrent leur étonnement sur le nouveau genre d'occupation qu'il avoit choisi; il leur dit qu'il étoit bon de savoir un peu de tout, qu'on ne savoit pas ce qui pouvoit arriver. Très peu de tems après, le marquis fut choisi pour donner des principes élementaires de tactique à M. le Dauphin. Il gagna les bonnes graces de ce prince par une certaine amabilité qu'il avoit dans le caractère, & tout ce qu'il faut pour se faire aimer. On assure qu'il dut à M. le comte de Maillebois ce commencement de fortune, Le marquis, qui n'avoit pas renoncé entièrement à la poësie, faisoit de tems à autre des petits-vers de société qui plaisoient aux femmes. On

(*) Je tiens du marquis de Pesay ce discours que lui fit sa sœur; il m'ajouta : *C'est à ses conseils que je dois tout.* Il commençoit à jouer un grand rôle lorsqu'il me fit cette confidence.

parla

parla de lui au comte de Maurepas qui avoit auſſi la manie de verſifier ; on lui vanta le jeune marquis, il déſira de le connoître.

Le prince de Montbarey fut, à ce qu'on aſſure, ſon introducteur. Le Mentor lui fit un bon accueil, il lui trouva des qualités aimables & le ton de la bonne ſociété ; il ne tarda pas à être admis à ces petits ſoupers où le premier-miniſtre ſe délaſſoit de l'ennui qu'il éprouvoit à la cour & aux audiences qu'il étoit obligé de donner. La comteſſe de Maurepas prit de ſon côté un vif intérêt au ſort de notre marquis ; avec de tels protecteurs il ne pouvoit manquer de faire ſon chemin. Le Mentor cauſa pluſieurs fois avec lui, il le trouva aſſez inſtruit & poſſédant les connoiſſances néceſſaires pour être employé dans une place diſtinguée ; il en parla au Roi, qui connoiſſant déja le ſujet, répondit qu'il ſeroit charmé qu'on pût faire quelque choſe pour lui. Le moment étoit favorable, la guerre prête d'éclater entre la France & l'Angleterre fourniſſoit la plus belle occaſion, on promit au protégé

tégé qu'avant peu il auroit de l'emploi. Sa fortune ne répondant point au faste qu'il étaloit, il avoit contracté des dettes; ses créanciers avoient une hypotheque sur la fortune future du marquis, mais quelques-uns en vouloient avoir une plus réelle. Un de ses amis vint un jour le trouver & lui dit : „ Je viens, marquis, „ te proposer un moyen de satisfaire tes „ créanciers en 24 heures sans bourse dé- „ lier. — *Voila une excellente affaire* répondit Pesay, *dis moi donc par quel moyen* — „ Ecoute. J'étois hier chez Nec- „ ker, on y parla beaucoup de toi & de la „ faveur dont tu jouissois auprès du comte „ de Maurepas. Tu sais que le résident de „ Genêve est pétri d'ambition, & qu'il s'est „ mis dans la tête de régir les finances. Il „ a un moyen sûr, à ce qu'il m'a dit, de „ procurer au Roi les fonds nécessaires pour „ subvenir à tous les fraix de la guerre qui „ paroit résolue entre la France & l'An- „ gleterre. Si tu veux lui procurer une au- „ dience du Mentor, toutes tes dettes & „ les miennes sont payées. — *Je doute, mon ami ! que le comte de Maurepas se prête*

à ser-

à ſervir Necker ; un banquier contrôleur-général ! cette idée revolte le bon ſens. Je ne puis faire une pareille propoſition , je me donnerois un ridicule . . . . — ,, Entends-moi; ,, il ne faut pas le propoſer d'abord pour ,, cette place; il ne s'agit pour le moment ,, que de lui procurer une audience & ob- ,, tenir que le premier-miniſtre écoute at- ,,tentivement ſes propoſitions. Tu dois être ,, préſent , Necker te communiquera tous ,, ſes projets & tu dois les appuyer , ſui- ,, vant l'effet que tu verras qu'ils ont pro- ,, duit ſur le Mentor — *Je puis faire ce-la* — ,, Bon, c'eſt tout ce que j'exige de toi. ,, Quand veux-tu venir chez Necker ? — *Ma foi, le plutôt ſera le mieux* — ,, Ce ſoir ,, je lui fais demander à ſouper & que nous ,, ſoyons ſeuls. Je viendrai te prendre , ,, Marquis ! . ,,

L'entrevue eut lieu , le marquis plut à Madame Necker. Le ſouper fut gai , on fit de l'eſprit ; Peſay vanta celui de la dame du logis , s'enthouſiaſma ſur les connoiſſances qu'elle avoit. *C'eſt un prodige!* diſoit-il à mi-voix à ſon ami , afin d'être entendu. Vous ſavez combien les femmes

ſont

ſont ſenſibles à la louange. Madame Necker ſentit pour le marquis plus que de l'amitié, il devint l'ami de la maiſon ; on lui communiqua les projets qu'on avoit, il les trouva lumineux, procura l'audience du premier-miniſtre ſi ardemment deſirée. M. Necker fut accueilli & écouté d'une manière ſatisfaiſante pour lui, & Peſay quelques jours après paya ſes dettes.... La retraite de M. Taboureau eſt regardée comme ſon ouvrage, M. Necker avoit promis de faire tout pour le marquis lorsqu'il feroit en place, c'eſt pour quoi celui-ci ſe hâta de le mettre en jouiſſance. Il devint le conſeil du nouveau Directeur des finances, on créa pour lui l'emploi d'inſpecteur-général des gardes-côtes avec 40 mille livres d'apointemens. Il préſenta un état de ſes dettes qu'on paya une ſeconde fois ; on ſuppoſe que Necker ſe rembourſa alors de ſes premieres avances, & le marquis s'acquitoit aux dépens du Roi. Mad. de Caſſini ſa ſœur qui déſiroit que ſon frere fit un établiſſement, le maria à une demoiſelle charmante, fille de qualité (nommée Murat). Les noces furent brillantes, on donna des

fêtes magnifiques ; le comte de Maurepas, le prince de Montbarrey s'y trouverent. La fortune sembloit vouloir prodiguer tous ses bienfaits au marquis ; la faveur dont-il jouissoit lui donnoit de l'importance, une cour nombreuse attendoit son lever & assistoit à son coucher. Je fus un jour le voir, son valet de chambre me dit : *Mon maitre est revenu de la cour à cinq heures du matin, il ne sera jour chez lui qu'à onze*, Son mariage, la place qu'il occupoit, ses espérances futures lui tournerent la tête. Il partit pour son inspection, M. Necker lui avoit donné des instructions secretes pour examiner de près la conduite des intendans de province ; il s'en acquita de manière à déplaire à ces sous-ministres, qui connoissant la foiblesse de la cour & le peu de consistance du directeur des finances & de son protégé, formèrent une ligue générale contre ce dernier & le culbutèrent. On attribua sa disgrace à une toute autre cause que celle qui y donna lieu ; on prétendit qu'il avoit fait d'autres intrigues, mais cela est faux. Cette chute subite à laquelle le marquis

de

de Peſay ne s'attendoit pas, lui cauſa une fievre inflammatoire dont il mourut à ſa terre de Peſay, lieu de ſon exil. On reproche à Necker, auteur de ſa diſgrace, de ne s'être pas montré comme il auroit dû le faire en faveur de ſon ami & de ſon bienfaiteur, car il eſt bien certain qu'il lui devoit ſon élevation. On m'a raconté des choſes à ce ſujet que je ne peux répéter; je les tiens de Mad. de Caſſini qui eſt incapable de dire ce qui n'eſt pas, & d'un officier-général digne de foi, ami particulier du défunt.

Si le public pouvoit être inſtruit des cauſes de l'élevation de certains hommes qui ont joué & qui jouent encore un rôle, il en riroit. J'ai connu un particulier qui dut un emploi important à un ſalmi de bécaſſes qu'il ſavoit faire ſupérieurement; un autre qui fut nommé miniſtre pour avoir fait préſent d'un beau cheval au vice-roi d'un empire. Pour moi, mon cher Comte! qui ne ſais point faire de ſauce, & qui n'ai point de beaux chevaux, je me contente d'être votre ami & dévoué ſerviteur.

LETTRE XLI.

Versailles *le* 30 *Août.*

Il eſt décidé qu'il y aura en Normandie un camp de 24 bataillons d'infanterie & de 30 eſcadrons de cavalerie; le maréchal de Broglie le commandera. On ignore quel eſt l'objet de ce camp; ce n'eſt ſans doute qu'un épouvantail pour faire peur aux anglois, pour dépenſer de l'argent, amuſer les Normands & les talons rouges de la cour qui iront paſſer un mois à leurs régimens.

M, de Sartine ayant fait ſon travail avec le Roi pour une promotion dans l'eſcadre du comte d'Orvilliers, tous les officiers ont été avancés, beaucoup de lieutenans de vaiſſeau ont obtenu la croix de St. Louis, quoiqu'ils ne fuſſent pas ſuſceptibles de cette grace. Le fils de M. Duchafault, lieutenant de vaiſſeau, qui a eu la jambe caſſée & qui eſt d'une mauvaiſe ſanté, a obtenu ſa retraite avec le grade de capitaine de vaiſſeau & mille livres de penſion. Cet officier qui ne le cede pas

en bravoure à ſon père, mérite à tous égards ce que le Roi a fait pour lui, mais on a accordé des penſions à d'autres qui n'avoient que de bien foibles titres aux bontés de S. M. Si nous remportons beaucoup de victoires ſur nos ennemis, les fonds du tréſor royal ne ſuffiront pas pour s'acquiter envers nos guerriers, qui vendent ſi cher le ſang qu'ils verſent pour leur patrie. Autrefois on ſe contentoit de la gloire qu'on avoit acquiſe, & l'on ne ſollicitoit point de récompenſe pour avoir fait ſon devoir. Aujourd'hui un chapeau ou un habit percé par une balle, un cheval tué ſous ſon cavalier, un pied foulé, tout cela compte & vous procure la croix de St. Louis ou une penſion. Pourquoi non? nous avons ici maint officiers-généraux qui n'ont jamais vu que le feu de la cheminée du Roi ou de la leur, & qui cependant ſont parvenus rapidement aux grades militaires les plus diſtingués, comme s'ils avoient aſſiſté à vingt batailles. Tout chemin chez nous conduit à Rome. Il n'en eſt pas de même chez vous, mon cher Comte! on n'y prodigue pas auſſi légèrement les grades, la croix du mérite

& les penſions ; la pluspart de ceux qui les obtiennent ont les marques des nobles cicatrices qui les leur ont méritées. Nous reſpectons les officiers qui ſont dans le même cas, & nous rions de ceux qui ne doivent leur avancement qu'à la faveur. Nous avons le bâtard d'un miniſtre qui reçut un ſouflet à l'opera le 12 août je ne ſais de quelle année, & qu'on décora de l'ordre de St. Louis quelques jours après, Lorsqu'il paroit quelque part & qu'on demande comment il a obtenu la croix. *C'eſt*, répond-on, *à l'affaire du 12 août qui eut lieu à l'opera telle année.*

Je ſuis perſuadé que, le camp de Normandie fini, on verra quantité d'officiers venir ici pour ſolliciter des graces, & que le miniſtre de la guerre accordera des croix de St. Louis & des penſions. Si vous me demandez pourquoi, je vous dirai que c'eſt pour faire ſa cour au Prince & à la Princeſſe de..... à la comteſſe, à la marquiſe de.... à la gouvernante du M... &c. &c. Un miniſtre ici doit menager tout le monde, & Monſieur *la Fleur* qui montoit hier derrière la voiture, devenu dans

une

une nuit le favori & le confident de fon maitre, eft aujourd'hui un homme d'importance, qui protege & qui donne des audiences.

Le Marquis de... fut il y a quelque tems chez fon notaire ; une voiture empêchoit la fienne d'entrer, on veut faire reculer le cocher, il refufe d'obéir. Le marquis croit que cet équipage appartient à un grand feigneur, il defcend, il trouve dans l'étude un homme qui tranche de l'important ; ne le connoiffant point, il le prend pour un étranger de distinction, il demande fon nom au notaire. „ C'eft un tel, répond celui-ci, jadis valet „ de chambre de M. de Sartine lorsqu'il „ avoit la police, & qui jouit à préfent de „ trente mille livres de rentes. Le marquis piqué de l'impertinence du cocher de ce valet, pria ce dernier la canne levée d'ordonner de faire place à fon caroffe.

On fait des préparatifs fecrets en Brétagne qui annonçent des projets de descente aux isles de Gerfay & de Guernefay, mais ce ne fera pas encore pour cet-

te année. Cette expédition ſera confiée à M. le duc de Lauzun qui brûle d'envie de ſe ſignaler. Il vient d'obtenir le grade de colonel-général de la légion de marine; celui qu'il avoit de meſtre-de camp de Royal-dragons a été donné au marquis de Gontaud.

Je vous ai écrit dans mes dernières que les flottes marchandes que les anglois attendoient, étoient de retour dans leurs ports ; nous ne ſommes pas ſi heureux. On vient de recevoir des avis que celle venant de la Guadeloupe ſous le convoi du commandeur Dampierre, n'eſt pas rentrée, que la plûpart des vaiſſeaux de cette riche flotte ont été ſéparés du *Protée* à la hauteur des Bermudes par un coup de vent, & ſuivant toutes apparences, une grande partie ſera déja au pouvoir de nos ennemis.

Si le comte d'Orvilliers avoit tenu la mer, comme il auroit pu le faire, il lui eut été facile de ſauver cette flotte. C'eſt une faute qui n'eſt pas pardonnable ni au miniſtre de la marine ni au chef d'eſcadre; dans tout autre pays, on renverroit

l'un

l'un & l'on ôteroit le commandement à l'autre, mais ici on récompenſe les fautes que font les généraux & les miniſtres. La flotte angloiſe eſt encore en rade, elle eſt forte de 34 vaiſſeaux ; mais l'amiral Keppel eſt attaqué, dit-on, d'un accès de goûte très violent, qui pourroit bien l'empêcher de garder le commandement.

Nous venons de recevoir des lettres de Boſton qui annonçent l'arrivée du comte d'Eſtaing. Ce chef d'eſcadre eſt entré le 9 juillet dans la baye de Cheſapeack; il a ſur le champ fait dépoſer toutes les munitions dont il étoit chargé, pour pouvoir commencer au plutôt ſes opérations guerrières. Il y a eu à ce ſujet de grandes réjouiſſances à Boſton ; les états-unis attendoient avec impatience ce renfort, qui leur étoit bien néceſſaire pour être ſoutenus par mer.

On écrit que ſi les anglois n'avoient pas perdu la tête, ils auroient pu détruire toute la flotte du comte d'Eſtaing, & que ce dernier auroit pu de ſon côté faire beaucoup de mal à nos ennemis. Nous atten-

dons avec impatience des nouvelles de ce pays & comment les chofes fe font passées avec l'amiral Byron qui ne doit pas être fort éloigné du comte d'Eftaing.

Il fe répand dans ce moment un bruit ici, que le Roi de Pruffe à remporté un avantage confidérable fur les autrichiens avec les corps réunis de Stutterheim & de Werner. Comme on fait ma correfpondance avec vous, on eft venu me demander fi j'avois reçu des lettres de Berlin, j'ai répondu que non. On m'a raconté la nouvelle qui fe débitoit, & j'ai dit que je n'en croyois rien, que vous me l'auriez furement mandée. La Reine a de vives inquiétudes, elle craint toujours pour fon augufte frère; elle connoit fa vivacité & fon activité, elle a peur qu'il ne fe hazarde trop. Adieu, mon cher comte; j'efpere reçevoir une lettre de vous par la pofte prochaine.

LET-

LETTRE XLII.

BERLIN *le 4 Septembre.*

Du Comte de.... à Mr. de ....

Avant de vous donner des nouvelles de notre armée, je vous entretiendrai de politique. Vous savez que S. M. l'Impératrice-Reine, malgré sa rupture avec nous & l'activité de ses armées en Bohême, faisoit toujours négocier auprès du Roi pour entrer en accommodement. M. de Thugout, son internonce à Constantinople, avoit été envoyé à cet effet près de notre Monarque, chargé des pouvoirs & instructions nécessaires. Il arriva au camp prussien le 9 ou 10 juillet, il obtint aussitôt une audience. Le Roi après avoir entendu les propositions qu'il avoit à lui faire, répondit qu'il étoit nécessaire qu'il conférât sur tout ce qu'il venoit de lui dire avec ses ministres de Finckenstein & & de Hertzberg. Ces deux derniers furent mandés aussitôt au camp, & reçurent l'ordre de travailler avec M. de Thugout.

S. M.

S. M. d'après la converſation qu'il avoit eue avec l'envoyé d'autriche, donna à ces deux miniſtres des inſtructions en conſéquence & leur enjoignit de lui rendre compte jour par jour de tout ce qui ſe feroit.

M. de Thugout ne négligea aucun des moyens qu'il crut propres à faire réuſſir ſa miſſion. Il propoſa aux miniſtres pruſſiens tout ce qu'il jugeoit pouvoir flatter leur maitre & le tenter. Mrs. de Finkenſtein & de Hertzberg écoutoient tout, en prenoient note, ne donnoient que des réponſes vagues & rendoient compte à S. M. de l'état des choſes en y ajoutant leurs réflexions. Rien cependant ne ſe terminoit; pour faire parler M. de Thugout plus clairement, on dit que le Roi envoya la note ci-jointe, écrite de ſa propre main, à Meſſieurs de.... & de.... datée du camp de Wilsdorff le 15 août.

Il ne reſte d'autre moyen à la cour de Vienne pour arranger amiablement l'affaire de la Baviere, que de conſentir à l'échange de la Lu-

ſace

ſace contre les deux margraviats de Franconie. Vous concevez de quelle importance eſt pour moi cet échange, pour ne pas vous en dire d'avantage. Dans une affaire de cette conſéquence, il faut plus ſonger au futur qu'au préſent. Si l'on m'accorde ce que je demande, nous mettrons la Saxe dans la néceſſité de reſter pour toujours notre alliée; & par l'acquiſition de la Luſace, je confine à une partie de la Bohême & je tiendrai conſtamment la maiſon d'Autriche en échec. C'eſt une puiſſance que ni moi ni mes ſucceſſeurs ne devons pas perdre de vue un inſtant. Une fois cette affaire arrangée, on ſera bientôt d'accord ſur le reſte. Ce ſera enſuite à la France à ſe débattre avec l'Autriche pour le voiſinage trop prochain de cette dernière du côté de l'Alſace.

Gardez-vous bien de laiſſer pénétrer mes intentions à Thugout; il faut tâcher de l'amener à vous faire quelques propoſitions qui ſoient relatives à ce que je vous écris, & que cet échange paroiſſe être une inſinuation faite de la part de la cour de Vienne & non pas de la mienne.

Si cette note exiſte réellement, on doit convenir que cet échange étoit très bien vu de la part du Roi de Pruſſe. Les trois puiſ-

puiſſances qui devoient y cooperer, y auroient trouvé leur avantage, car je ſuppoſe qu'on auroit auſſi ſatisfait. S. A. S. E. Palatine. Quant à la France, elle eſt trop bien gardée du côté de l'Alſace pour avoir quelque choſe à craindre de l'Autriche ; & je ne crois pas que votre miniſtère ſe fût oppoſé aux demandes de notre monarque, qui ne ſeroit devenu qu'un allié plus puiſſant pour la France en cas de beſoin contre la maiſon d'Autriche.

J'ignore le motif qui a fait manquer cette négociation ; ce qu'il y a de vrai c'eſt qu'elle eſt rompue, car les deux miniſtres du Roi Mrs. les comte de Finkenſtein & Hertzberg ſont de retour ici depuis le 24 du mois dernier, & il paroit que cette querelle ne ſe vuidera que par la voie des armes.

Le 19 nous avons vu paſſer ici les priſonniers faits à l'affaire de Gabel ; on depoſa à l'arſenal quelques drapeaux & canons qui ont été pris ſur l'ennemi. À vous dire vrai, tout cela ne valoit pas les fraix du tranſport, mais ces bagatelles font leur effet ſur le peuple. C'eſt ici com-

comme chez vous, & nos Berlinois ſont tout auſſi badauts que vos pariſiens. Une foule prodigieuſe s'étoit rendue ſur le chemin pour voir arriver les vaincus, qui ne pourront au reſte que ſe louer de la manière dont-ils ont été traités ; chacun s'eſt empreſſé de pourvoir à leurs beſoins, l'officier & le ſoldat ont reçu partout le meilleur accueil. La Reine & la famille royale ont traité les premiers avec bonté, & ont envoyé aux autres des ſecours en argent. Ces priſonniers ont pris ici un repos de deux jours, le 21 ils ſe ſont remis en route pour Colberg, où ils reſteront juſqu'à ce qu'ils ſoient échangés.

Depuis la rupture de la négociation entamée par M. de Thugout, de nouveaux libelles reparoiſſent ſous le nom de la cour de Vienne. Le Roi a été on ne peut pas plus piqué des termes dont on ſe ſert pour révoquer en doute l'acte de renonciation de 1429. qu'il a fait publier. S. M. ſe plait à croire que l'Impératrice Reine n'a aucune part à ce qui s'écrit ſous ſon nom, car il ſeroit indigne d'elle d'em-

ployer

ployer de pareils moyens; elle ſait elle-même qu'elle défend une cauſe injuſte, & la miſſion de M. de Thugout en eſt presque un aveu tacite, car ce miniſtre n'auroit pas fait les propoſitions dont il étoit chargé, ſi ſa ſouveraine eut cru ſes prétentions fondées. Le Roi a ordonné à ſes miniſtres du cabinet de donner à la cour de Vienne l'exemple de la modération, d'éviter dans la réponſe qu'ils doivent faire toute perſonnalité & de n'employer aucun terme qui puiſſe choquer Leurs Majeſtés Imp. & Roy.

Lorsque les miniſtres Finkenſtein & Hertzberg prirent congé du Roi, il leur dit : *J'eſpere que ſous peu de tems j'aurai encore beſoin de vous. On nous renverra Thugout ou un autre pour tâcher de renouer les négociations. La cour de Vienne auroit bien fait d'accepter mes propoſitions.* C'eſt en effet un friand morceau que cette Baviere ; elle eſt pour la maiſon d'Autriche ce qu'eſt la Silézie pour le Roi de Pruſſe, & ſi les évenemens de cette guerre obligent l'Empereur d'y renoncer, comme il y a grande

de apparence, il s'occupera toujours des moyens de réussir tôt ou tard dans le projet qu'il a formé de joindre ce beau duché à ses états. La politique actuelle lui en fournira l'occasion ; pour la conservation de l'espece humaine, on fait à présent les conquêtes à coup de plume, & tel peuple s'endort avec le nom de Polonois de François ou de Turc, qui se réveille Autrichien, Espagnol ou Russe.

Qui auroit jamais prévu ce partage de la Pologne? Ce sont les circonstances qui l'ont déterminé, ainsi que l'alliance des trois puissances co-partageantes. Ce fut une jolie femme qui causa ce grand évenement; sans l'exil du duc de Choiseul sollicité par la comtesse du Barri, les choses n'eussent jamais pris cette tournure. Le Roi de Prusse comptoit sur le renvoi de ce ministre; jamais nouvelle ne lui a fait autant de plaisir, & c'est peut-être le plus grand éloge qu'on puisse faire de ce Duc.... Il étoit en politique ce qu'est notre monarque à la tête de ses armées. On dit que c'étoit un boureau d'argent, je suis

curieux de voir en quel état feront vos finances à la fin de votre guerre contre les anglois. La poftérité aura de la peine à croire que deux grandes nations fe foient épuifées d'hommes & d'argent pour fe disputer le commerce du tabac, du fucre & du caffé, & qu'une herbe qui croît à quatre mille lieues d'ici ait occafionné la révolution qui a eu lieu dans les colonies angloifes.

Votre abbé Rainal s'eft permis, dans fon hiftoire politique & philofophique des deux Indes, de critiquer l'adminiftration de notre pays & de dire que le Roi de Pruffe avoit abfolument négligé le commerce &c. &c. Je vous dirai moi, qu'il eft très heureux pour nous que notre monarque n'ait jamais eu la fantaifie de devenir une puiffance maritime & d'établir des colonies. Pour former une marine & avoir des poffeffions outre-mer, il faut des états fitués comme ceux de la France & de l'Angleterre. S. M. a fait fagement de rejetter tous les projets qui lui ont été préfentés à ce fujet pour l'établiffement

de

de différentes compagnies pour le commerce de la Chine & de l'Inde. On vouloit seulement engager le Roi à les protéger en cas de besoin, & comment le faire à moins d'avoir une marine royale ? Comme puissance de terre, le Roi a joué un rôle brillant sur le théatre de l'Europe : comme puissance maritime, il n'auroit jamais pu être que subordonné aux volontés de L. M. très chrétienne & britannique, & on lui eut fait la loi. Lorsqu'on parloit à ce monarque de marine, il répondoit : *Quand on ne peut avoir cent vaisseaux de ligne & quatre vingt mille matelots, on ne doit pas montrer son pavillon sur l'empire de Neptune.*

Je me souviens qu'étant à Potsdam, il y a quelques années, le Roi me fit la grace de m'entretenir sur cet objet & de me parler de tous les projets qu'on lui avoit proposés pour avoir une marine marchande. *Je n'aurois pas été fâché*, me dit ce monarque, *d'augmenter le commerce de mes états & de faire partager à mes sujets les bénéfices qui résultent de celui de l'Inde & de l'Amérique*,

 mais

mais je n'ai jamais voulu qu'ils risquassent leurs fonds, ni moi les miens. J'ai proposé aux françois, aux hollandois de faire les avances; je leur ai même offert le port d'Emden pour s'y établir. La Touche, ministre de France près de moi, avoit trouvé une compagnie & des actionnaires, on expédia quelques vaisseaux; les directeurs trompèrent leurs commettans & la compagnie fit banqueroute peu d'années après. On me fit encore d'autres propositions sous le ministère du duc de Choiseul; je les acceptai, mais personne ne vint les mettre à exécution. En 1777 on m'envoya un deputé américain nommé Gilon, chargé, me dit-il, de contracter une alliance avec moi & les états-unis. Je lui répondis que ses maîtres me faisoient beaucoup d'honneur, mais que je ne voyois aucun moyen de leur être utile. Il me parla ensuite d'un traité de commerce. Volontiers lui répondis-je, voyez dans mes états ce qui peut vous convenir & traitez à cet égard avec mes sujets. Il vit quelques négocians, mais il ne put rien conclure & s'en retourna comme il étoit venu.

Je m'applaudis, ajouta le Roi, *de n'avoir pas voulu faire le marchand ni le marin, je me*

serois

ſerois ruiné comme mes très honorés frères les rois d'Angleterre & de France ; il ont des moyens de faire des folies qui ne ſont pas en mon pouvoir. J'admire la politique adroite du cabinet de Verſailles , & je gémis ſur les ſottiſes de celui de Londres. Je ſuis à préſent curieux de voir comment la hollande ſe tirera d'affaire ; je ſais que Vergennes veut la faire déclarer pour ſa cour & qu'il s'eſt déja aſſuré d'un puiſſant parti dans la régence d'Amſterdam, qui de tout tems a été dévouée à la France ſans ſavoir trop pourquoi. Mon neveu le prince d'Orange eſt de ſon côté bon anglois ; je crains que cette diverſité d'opinions ne ſoit funeſte à l'un ou à l'autre parti. Quant à moi, je ſuis très réſolu de ne me point mêler de ces querelles ; & comme je n'ai ni marine royale ni marine marchande, on ne pourra m'y entrainer. Il me ſemble au reſte que ſi leurs hautes puiſſances veulent jouer un rôle, elles doivent commencer par avoir 60 vaiſſeaux de ligne & 60 mille hommes ſur pied, alors on leur fera la cour, & la France & l'Angleterre reſpecteront leur pavillon. Pour moi plein de vénération pour mes alliés & bons voiſins les Bataves, je ne peux que prier Dieu qu'il daigne avoir en ſa ſainte garde ma niece, mon neveu & les Seigneurs états-généraux.

Le Roi, vous en conviendrez, Monſieur! connoit aſſez bien les vrais intérêts de la hollande, & ſi celle-ci fait ce qu'il dit, je ne doute pas qu'elle ne puiſſe jouer un très beau rôle dans la guerre actuelle; mais je crains bien que les intrigues de votre cabinet ne faſſent adopter un autre ſyſtême à cette république; la cour de France ne conſulte en cela que ſes intérêts, & elle a raiſon; cependant ſi leurs hautes puiſſances ſavent ſe conduire ſagement, elles maintiendront les choſes dans l'état où elles ſont actuellement, & mettront leurs forces ſur un pied reſpectable afin de pouvoir agir au beſoin contre qui il appartiendra. Je vous ferai encore une obſervation qui regarde notre pays: il eſt je crois fort heureux pour nous que notre poſition nous force à ne point avoir de marine ni de colonies. Le Roi peut dire de ſes états ce qu'un de vos poëtes célebres a dit de la Suede.

La nature marâtre, en ces affreux climats
Au lieu d'or, ne produit que du fer, des ſoldats.

Ne

Ne feriez vous pas beaucoup plus heureux, vous autres françois, si vous n'aviez jamais eu de possessions dans l'Amérique & dans l'Inde ? N'auriez-vous pas pu mettre à contribution toute l'Europe & même les autres parties du monde, avec les productions de votre sol, vos manufactures, vos modes ? Quelles sommes énormes & que d'hommes ne vous ont pas coûté ces guerres, que vous avez faites pour soutenir vos établissemens en Amérique & en Asie ? Pour enrichir la classe de vos négocians, vous avez ruiné l'agriculture, & vous faites gémir le malheureux paysan sous le poids des impositions, sans qu'il puisse avoir la moindre part aux bénéfices de ce commerce qui ne se soutient qu'au prix de ses sueurs & de son sang. La France, le plus beau pays de l'univers, en feroit aussi le plus grand & le plus puissant empire, si elle étoit mieux administrée & qu'elle connût ses vrais intérêts.

Nous n'avons point nous autres germains de colonies ni de plantations de su-

cre & de caffé, cependant nous jouiſſons comme vous de ces denrées : nous avons auſſi ces riches étoffes qui viennent de l'Inde & de la Chine, la plus belle porcelaine & juſqu'à des magots décorent nos cheminées. Pour nous procurer tous ces ſuperflus nous n'avons ni marine à entretenir ni aucune guerre à ſoutenir. Un géometre de mes amis qui entend très bien la partie des calculs, m'a aſſuré que chaque livre de ſucre & de caffé coûtoit à l'Angleterre & à la France plus de deux Louis d'or ; il m'en a donné la preuve, que j'ai trouvée juſte.

Le commerce de l'Inde & de la Chine devroit être proſcrit avec défenſe de le faire ſous peine de mort. C'eſt ce commerce ſans utilité qui abſorbe continuellement tout le numéraire d'or & d'argent qu'on tire de l'Amérique pour le faire paſſer en Aſie, d'où il ne revient jamais.

Comment des rois ſages & des adminiſtrateurs qui s'occupent du bien de leur pays, n'ont-ils pas fait ces réflexions depuis longtems. Qu'a-t-on beſoin d'aller

cher-

chercher aux Indes ce qu'on peut avoir chez ſoi avec beaucoup moins de peines & de ſoins. François, anglois, hollandois, laiſſez ces indiens & ces chinois porter eux-mêmes leurs étoffes de ſoye & leurs mouſſelines ; habillez vous des productions de votre pays qui vous ſuffiſent, renoncez à ce luxe fou & ridicule qui vous ruine, occupez des milliers de bras qui reſtent oiſifs à fabriquer tous ces objets que vous tirez à grands fraix de quatre à cinq mille lieues de chez vous. L'immortel Colbert a été le créateur de ces belles fabriques de Lyon & de Tours. Toute l'europe ſeroit encore tributaire de la France, ſi le ſyſtême de ce grand homme eut été ſuivi, O Colbert ! pourquoi n'étiez-vous pas immortel, ou pourquoi n'avez-vous pas laiſſé votre génie à ceux qui vous ont ſuccédé ? Qu'ils ſont petits tous ces adminiſtrateurs, lorsqu'ils ont l'audace de vouloir entrer en parallelle avec vous ! Les Grecs & les Romains vous euſſent élevé un temple, & les François n'ont pas même érigé le plus petit monument en votre honneur. Ils ne ſe

ſouviennent de votre nom que quand un de leurs miniſtres des finances ou de la marine fait une ſottiſe : auſſi ne vous a-t-on jamais tant cité qu'à préſent.....

Vous me pardonnerez, Monſieur ! cette digreſſion en faveur d'un homme de votre nation, dont j'idolâtre la mémoire, & qui a fait la gloire du regne d'un ſouverain, qui ſans lui eut été très médiocre......

Je pourrois écrire des volumes ſur cette matière, mais les bornes d'une lettre ne me permettent pas d'entrer dans de plus grands détails à ce ſujet. J'écris à un François, c'eſt à lui de faire les honneurs de ſa nation & de préconiſer ceux de ſes concitoyens qui ont auſſi bien mérité de la patrie que le miniſtre dont je parle.

Depuis ma dernière, il ne m'eſt rien parvenu de nouveau de notre armée. J'attens des lettres, ſi elles contiennent quelque choſe d'intéreſſant, je vous en ferai part.

J'ai l'honneur d'être &c.

LET-

LETTRE XLIII.

PARIS *le 2 Septembre.*

Vous aurez vu, Monſieur le Comte! dans ma dernière, l'élevation, la chute & la mort du marquis de Peſay. Son regne a été de courte durée, c'eſt encore un exemple des viciſſitudes humaines. Nos gens de la cour ou ceux qui veulent jouer un rôle ſur ce théâtre, devroient lire ſouvent la fable de Phaëton; cette fiction ingénieuſe a été imaginée ſans doute par le miniſtre ou favori diſgracié de quelque ſouverain de l'antiquité. Nous voyons tous les jours ici des accidens pareils à celui qui arriva au fils d'Apollon, ſans que cela corrige ni intimide. Le char de nos finances n'eſt pas moins difficile à conduire que celui du ſoleil; cependant ceux qui y ſont montés ont beau être renverſé, la culbute faite, il s'en trouve toujours d'autres prêts à les remplacer & qui ont l'amour propre de croire qu'ils éviteront la chute dangereuſe. De ce nombre eſt notre di-

recteur-

recteur-général des finances ; toute l'europe a dans ce moment les yeux fixés sur lui. Les anglois le redoutent, dit-on; ils ont tort : beaucoup de gens ici le louent à l'excès, ils ont tort aussi ; d'autres le dénigrent, & ils ont pareillement tort : les gens sages se taisent & attendent pour prononcer. Vous avez vu dans mon avant-dernière lettre de quelle manière il étoit parvenu à cette place. Ce fut, je crois, au mois de juillet 1776, qu'il vit pour la premiere fois M. le comte de Maurepas ; le marquis de Pesay eut beaucoup de peine à obtenir l'audience qu'il sollicitoit ; le premier-ministre connoissoit les hommes, l'expérience lui avoit appris que l'intérêt seul détermine toutes leurs actions. Lorsque Pesay lui parla pour la premiere fois de M. Necker, de ses talens, de ses lumieres & de ses connoissances dans la finance, ainsi que de l'envie qu'il avoit de s'occuper du bonheur de la France & des moyens de réparer tout le mal qui s'étoit fait par les précédens contrôleurs-généraux, le comte de Maurepas lui répondit : *Mon cher Pesay*,

j'ai

j'ai trop vècu & trop vu pour croire aux prodiges. Je connois peut-être mieux que vous celui pour lequel vous vous intéressez ; depuis plus d'une année on ne cesse de me parler de lui, vous n'êtes pas le premier qui m'ait sollicité en sa faveur, mais j'ai toujours refusé d'écouter les propositions qu'il avoit à me faire & voici pourquoi: comme banquier, il a fait des opérations peu délicates en 1771 avec l'abbé Terray & un nommé du Vergier, alors premier-commis du trésor-royal. Comment voulez vous que je propose au Roi pour contrôleur-général, un homme qui s'est enrichi par des voies pareilles ? Je veux croire à la bonté des projets qu'il propose, mais comment veut-il opérer ? Il ne connoit que par théorie notre administration, il n'a aucune notion de la partie contentieuse. Le métier qu'il a fait toute sa vie, n'a aucun rapport avec le travail d'un contrôleur-général, & il faudroit lui donner un adjoint pour l'aider, ce qui seroit difficile à arranger. Je crois que le meilleur parti qu'on pourroit tirer de lui seroit de l'employer comme chef au trésor-royal & de lui confier la manutention des fonds ; je sais qu'il entend très bien la partie de la comptabilité. Si cette place peut lui convenir, je veux bien m'intéresser

téreffer pour lui & vous prouver dans cette occafion les égards que j'ai pour votre recommandation. Telle fut la réponfe du comte de Maurepas que je tiens de la bouche même du marquis. Ce dernier fut rendre compte à M. Necker de fon entretien; on convint qu'il falloit accepter la propofition du Mentor & qu'on trouveroit bien enfuite les moyens de parvenir à la place qu'on défiroit avoir. La chofe n'étoit pas difficile ; le contrôleur-général M. Taboureau étoit un homme droit & ennemi de toute intrigue ; il avoit accepté cette place malgré lui. Lorsqu'on lui parla du projet qu'on avoit fur M. Necker, il y confentit & fouffrit fans mot dire qu'il fût nommé directeur du tréfor royal & qu'il difpofât feul des fonds & de leur deftination, ce qui rendoit le contrôleur-général un être abfolument nul, mais il avoit cru faire ce facrifice pour opérer le bien public.

M. Necker étoit donc contrôleur-général fans en avoir le titre ; il rendoit compte à M. de Maurepas de toutes fes opé-

opérations & lui ajoutoit de tems à autre : *Si j'étois le maitre . . . . Si je n'étois pas contrarié. . . Je pourrois . . . . mais . . . .* Un jour le comte de Maurepas lui dit : „ Pour être „ ce que vous paroissez désirer, il faut vous „ mettre au fait de notre administration „ intérieure. Pour vous instruire sur cet„ te partie, il faut tâcher de vous procu„ rer les différens états que nos inten„ dans des provinces envoyent au con„ trôleur-général ; c'est d'après ces états „ que vous connoitrez au juste les res„ sources qu'on peut employer dans les „ circonstances actuelles, & faire vos cal„ culs en conséquence. „ — *Mais comment me les procurer*, demanda M. Necker. — „ Ma „ foi je n'en sais rien , répondit M. de „ Maurepas , je ne peux m'en mêler, ni „ paroitre dans cette affaire, voyez à vous „ retourner comme vous pourrez. „ Le directeur du trésor royal de retour chez lui , écrit un billet à Pesay , par lequel il le prie de venir lui parler. On tient conseil ; après avoir longtems délibéré, le marquis ouvre l'avis qu'il faut écrire à tous les intendans une lettre circulaire

&

& leur demander ces états. M. Necker obſerve qu'il craint que cela ne produiſe un mauvais effet, qu'on ne ſe refuſe à lui envoyer ce qu'il demande, & même qu'il ne lui en réſulte de grands déſagrémens. *Je vous réponds de tout*, lui dit le marquis.

Les lettres ſont expédiées. Ce qu'on avoit prévu arrive ; les ſous-miniſtres des provinces écrivent à M. Taboureau pour ſe plaindre & lui repréſenter qu'ils ne connoiſſent que lui pour chef & qu'ils ſont très étonnés de la démarche de M. Necker. Le contrôleur-général approuve le refus qu'ils ont fait, va porter ſes plaintes au comte de Maurepas contre le directeur du tréſor royal & demande une ſatisfaction qu'il n'obtient pas, Peſay avoit préparé le Mentor. Les amis de M. Taboureau le préviennent des intrigues qui ſe font contre lui, Madame de Riance ſon ſœur lui conſeille de demander ſa démiſſion au Roi; il ſuit cet avis. Le monarque ſur cette demande ne répond ni oui ni non. Huit jours ſe paſſent en pour-parlers entre le Mentor & le Roi,

& au

& au bout de ce tems, M. Necker fait ſon entrée au contrôle-général ſous le titre d'adminiſtrateur-général des finances, Il donna ſa premiere audience en cette qualité le 2 juillet de l'année dernière, beaucoup de gens s'y rendirent par curioſité. Parvenu à ce nouveau poſte, Mr. Necker jura la perte des intendans qui avoient montré ſi peu de déférence à ſes volontés ; Peſay fut l'inſtrument de ſa vengeance & il le chargea de la commiſſion dont je vous ai parlé dans ma dernière. Celui-ci fut, comme vous l'avez vu, la victime de ſon zele pour ſon protégé; les plaintes que les intendans portèrent contre lui en cour, cauſèrent ſa diſgrace & ſon exil, & Mr. Necker abandonna indignement un ami à qui il devoit tout.

L'adminiſtrateur-général des finances, au milieu de toute ſa gloire, éprouvoit une grande mortification; c'étoit celle de ne pouvoir entrer au conſeil à cauſe de ſa religion. Ce n'étoit toujours qu'une eſpece d'être amphibie autant de tems qu'il ne

pourroit être nommé miniſtre-d'état. Peſai avoit fait ce qu'il avoit pu près du comte de Maurepas pour lever cette difficulté. Un jour qu'il tourmentoit le Mentor à ce ſujet, il en reçut pour réponſe : *J'ai fait pour votre protégé plus que je ne devois, & je ne conſentirai jamais qu'il devienne mon égal; il le ſeroit, ſi je le faiſois miniſtre; & c'eſt ce qu'il ne ſera jamais, du moins tant que je vivrai.* Le marquis de Peſay recommanda à M. Necker de ne pas inſiſter davantage ſur ce point, s'il ne vouloit pas déplaire au Mentor & ſe voir précipiter du haut de la roue de la fortune où il étoit monté. Quelqu'un qui connoit particulièrement le directeur des finances, m'a aſſuré qu'il vouloit à tel prix que ce ſoit entrer dans le conſeil du Roi, & qu'il étoit réſolu de ſuivre ce projet, dût-il perdre ſa place. C'eſt ce qui lui arrivera.

On dit que M. de Maurepas eſt déja fort ennuié de M. Necker ; il lui trouve un égoiſme révoltant & une dureté dans le caractère dont tous ceux qui ont à faire à lui ſe plaignent, le Mentor l'appele ſon Tur-

caret.

caret. Vous ſavez qu'ici un homme en place eſt perdu lorsqu'il a donné priſe à quelque ridicule. Ce ſont des tabatieres qu'on nommoit platitudes ou Turgotines, qui causèrent la chute de M. Turgot & qui firent la fortune de celui qui les vendoit.

M. Necker a beaucoup perdu par la mort de ſon ami Peſay. Ce dernier avoit le défaut d'être un fat, mais il connoiſſoit la cour & il avoit dans ſes manières quelque choſe d'inſinuant, enfin c'étoit l'homme de toutes les femmes, & c'eſt ce qu'il faut ici. Le directeur des finances, quoiqu'il eut vu bonne ſociété, avoit cependant conſervé le fond de rudeſſe de ſon premier métier. Les financiers & les banquiers contractent un certain air de dureté qui tient, je crois, à leur opulence; avec leur argent, ils n'ont beſoin de perſonne & tout le monde a beſoin d'eux. Mr. Necker étoit un être abſolument iſolé, ſans amis, ſans autre appui que le Mentor. Un homme de beaucoup d'eſprit & qui tient à la cour par une charge dont il remplit les fonctions ſans ſe mêler d'autre choſe, me dit il y a quelque tems au ſujet

de M. Necker : „ Il en ſera de lui com-
„ me du comte de St. Germain ; c'eſt un
„ phraſier qui n'a que des mots. Dans le
„ mémoire qu'il a remis au comte de
„ Maurepas, il débute par dire que ſon
„ projet eſt *d'établir une meilleure adminis-
„ ſtration, d'améliorer & augmenter les reve-
„ nus du Roi, de mettre S. M. en état de pou-
„ voir, quand elle le voudra, exercer des actes
„ de bienfaiſance* &c. &c. Juſqu'à préſent on
„ n'a rien vu de tout cela. Il ne ſort du
„ cerveau du directeur que des projets
„ d'emprunts & des loteries; il ſuprime des
„ charges ſans rembourſer ceux qui les
„ poſſédoient. Il vient de faire réſilier le bail
„ des poſtes pour le mettre en régie con-
„ tre toute juſtice ; c'eſt un acte affreux
„ de deſpotiſme que le Roi ne pouvoit ni
„ ne devoit permettre; ſi un particulier
„ n'a pas le droit de le faire, le ſouve-
„ rain ne l'a pas davantage. Si ce ſont
„ là les actes de bienfaiſance de M. Nec-
„ ker, on le priera d'être malfaiſant. Je
„ n'ajouterai à ce que je viens de vous
„ dire, qu'un trait qui peint l'homme
„ tel qu'il eſt : pluſieurs des payeurs de
„ ren-

„ rentes qui avoient été suprimés par
„ l'abbé Terrai, sont venus trouver l'é-
„ quitable M. Necker, la quittance à la
„ main, pour lui demander le rembourse-
„ ment de leurs places au terme de l'é-
„ dit de supression. Il leur a répondu :
„ *Je ne paye rien de ce qui n'est pas de mon*
„ *bail.* — Mais Monsieur ! lui a-t-on ré-
„ pliqué, ce n'est pas vous qui nous de-
„ vez, c'est le Roi. — *Tant pis pour vous.*
„ Les malheureux ont trouvé le moyen
„ d'avoir une audience du comte de Mau-
„ repas, qui s'est intéressé pour eux. Ce
„ directeur des finances est tout comme
„ les autres, il tient plus à sa place
„ qu'au bien public ; il auroit dû dans les
„ premiers momens de faveur profiter de
„ la circonstance pour faire tous les re-
„ tranchemens qu'il croyoit nécessaires ;
„ il falloit attaquer le mal dans sa sour-
„ ce, & commencer par les grands. Il
„ paroît cependant que c'étoit là son pro-
„ jet, mais dès qu'il a vu que ces der-
„ niers lui montroient les dents, ils s'est
„ arrêté ; on a vu qu'il craignoit, & on
„ s'est moqué de lui. Alors il s'est vengé

„ ſur les gens d'affaires & les financiers.
„ Ces derniers ſontles victimes qu'on ſa-
„ crifie de tems à autre à la vindicte pu-
„ blique , ſans autre motif que celui de
„ s'emparer de leurs richeſſes. Il ne man-
„ que que le fatal cordon pour que no-
„ tre gouvernement ait beaucoup de reſ-
„ ſemblance avec celui des Turcs. Mr.
„ Necker tranche autant qu'il peut ſur
„ les formes ; il craint les parlemens &
„ & pour éviter d'en venir aux priſes
„ avec eux, il donne de l'extenſion à tou-
„ tes les impoſitions. Il ſe procure par ce
„ moyen une augmentation conſidérable
„ dans la perception des droits, ſans que
„ cela paroiſſe. La capitale, les provin-
„ ces, les campagnes le béniſſent. *Ah !*
„ *quel homme* ! s'écrie-t-on, *depuis qu'il eſt*
„ *en place, il n'a pas mis un ſeul impôt.* Non,
„ mais il a emprunté 200 millions, il a
„ tiercé les vingtiemes. Il n'y a encore que
„ deux ans qu'il eſt en place, attendez la
„ ſuite de ſes projets... „

Vous voyez, mon cher comte ! que notre directeur des finances a ſes cen-

ſeurs

ſeurs comme ſes admirateurs. Pour moi, je crois que ſi M. Necker avoit mis plus d'adreſſe dans ſa conduite, il auroit mieux réuſſi. Dans ce moment c'eſt un homme néceſſaire, il ſoutient le crédit de l'état, il fournit de l'argent, c'eſt tout ce qu'il nous faut. Tant que la guerre durera, il reſtera en place, car je ne vois perſonne pour lui ſuccéder. Il nous faudroit pour rétablir nos finances, qu'un Frédéric fut pour quelques années à la tête de notre adminiſtration. En vous félicitant d'avoir un auſſi bon contrôleur-général, je ſuis pour la vie, Monſieur le comte, votre tout dévoué ſerviteur.



LETTRE XLIV.

Berlin *le 15 Septembre.*

Du Comte de.... à Mr. de ....

Je vous remercie bien ſincèrement, mon cher Nouvelliſte! de votre exactitude à m'écrire. Vos dernieres lettres m'ont fait le plus grand plaiſir; j'ignorois tous ces détails que vous m'avez envoyés ſur J. J. Rouſſeau, ſur le marquis de Peſay & ſur votre directeur des finances. Nous n'ap-

prenons ici toutes ces chofes que par les papiers-publics, & vous favez qu'ils rapportent rarement les faits tels qu'ils font. D'ailleurs leurs rédacteurs ne peuvent fe permettre certains détails dans la crainte où il font de fe faire quelque querelle, & de voir interdire l'entrée de leurs feuilles lorsqu'elles contiennent des vérités qu'on a intérêt de cacher.

Je ne vois point de nation plus fage fur ce point que les anglois. Leurs miniſtres dans les cours étrangères ont ordre de laiſſer dire & écrire tout ce qu'on veut fur leur gouvernement & fur leurs miniſtres. Je voudrois qu'on fût aſſez philofophe chez vous pour en faire autant. Lorsqu'on craint la cenfure, c'eſt qu'on a lieu de la redouter & même qu'on la mérite. Le fouverain devroit au contraire permettre qu'on l'éclairât autant qu'il feroit poſſible fur l'adminiſtration de fes états ; dans un auſſi grand royaume, il eſt impoſſible qu'il ne fe commette des abus ; & comment les réprimer, fi on n'en eſt pas inſtruit ? Je voudrois donc qu'en France,

on

on ne perſecutât pas des citoyens qui ont la noble audace de dire hautement la vérité, & ſurtout que vos Viſirs n'euſſent pas la diſpoſition de ces lettres de cachet au moyen deſquelles ils privent de ſa liberté un honnête homme qui a oſé écrire contre eux & ſe plaindre des injuſtices qu'on lui aura fait éprouver. Il paroit ici une production qui ſouleveroit tous vos miniſtres, ſi elle étoit dirigée contre eux. Vos alguasils de la police ſeroient auſſitôt mis en campagne pour en découvrir l'auteur; vos repréſentans dans les cours étrangères auroient ordre de faire des réquiſitions pour qu'il leur ſoit livré, & lorſque le trop hardi écrivain ſeroit entre leurs mains, ils le feroient transférer en France chargé de chaines comme un criminel. Eh bien, les anglois ne font rien de tout cela, ils laiſſent à chacun la liberté d'écrire comme de penſer. La ſatyre dont je vous parle ſe vend publiquement ici, ſans que le repréſentant de la Grande-Bretagne ait fait la moindre démarche pour en empêcher le débit. Comme je doute qu'on laiſſe pénétrer chez vous cette diatribe, dans la crainte où

l'on pourroit être qu'il ne prît envie au maitre-tailleur de S. M. très-chretienne de lui adresser aussi quelque piece de sa façon, je crois vous faire plaisir en vous envoyant un extrait de la lettre de maitre Thomas Boot, cordonnier royal de George III, à son souverain ainsi qu'aux Lords Stormont, Sandwich, Germaine & North. Vous y verrez comment ce faquin de faiseur de souliers ose parler au Roi & à ses ministres. Cette satyre est intitulée : *Le Pot aux roses*. A la page 4, il dit à S. M. Britannique, " qu'elle est ,, née sous une bonne étoile, sous une ,, constellation bienfaisante, & qu'elle en ,, a reçu les influences à plusieurs égards. *Fait*, continue-t-il, *pour être l'objet de l'amour & de l'estime des trois royaumes par la bonté, la pureté, la sainteté de vos mœurs, jamais roi n'eut été plus cheri, ni plus digne de l'être, si votre aveuglement, votre ignorance & plus encore votre confiance tenace placée en des ministres dévoués à la haine publique & à l'infamie, n'éclipsoient à tous les yeux, n'effaçoient de tous les cœurs votre bonhommie & vos autres vertus. Quel malheur, Sire ! qu'ayant l'ame bonne comme vous l'avez, vous n'ayez pas*

l'esprit

l'esprit de Charlotte. *Mais* ignare, aveugle, entêté comme vous l'êtes, *vous êtes chaque jour nécessité à des bévues, à des écarts qui feront votre perte & celle de l'empire britannique.*

Vous êtes né sujet Sire! & citoyen comme moi. Le droit de succession vous a appelé au trône, & c'est la nation qui de son bon plaisir *a établi ce droit & l'a maintenu. C'est le choix libre du peuple anglois qui a mis le sceptre de la Grande-Bretagne entre les mains de vos peres, & c'est lui qui vous le conserve* gracieusement. *Sachez donc que comme la premiere source de votre autorité vient* de nous, *vous ne devez en faire usage que pour* nous. *Rappelez vous nos droits, vos devoirs, vos sermens, & ne soyez point parjure.*

Quand nous disons que vous êtes notre souverain, Lord-Roi, *nous ne prétendons pas dire que vous soyez notre* maître, *ou autrement dit que nous soyons vos esclaves; nous savons trop bien que c'est en* nous *& non en vous que réside la puissance & la majesté suprême, & que quand nous fléchissons le genou devant l'idole du*

trône,

trône, c'est moins pour l'honorer que pour nous honorer nous-mêmes.

Voila des vérités, Sire ! qu'on devroit sans cesse faire retentir à vos oreilles, la nuit, le jour, le matin, à toute heure enfin. On devroit surtout ne pas vous laisser ignorer que nos peres ont acquis au prix de leur sang versé pendant plusieurs siècles, le droit de choisir leurs souverains, & qu'ils ont transmis ce droit à leurs enfans avec la faculté de les déposer ou de les punir à leur gré. Page 6 : ici M. Thomas Boot prie le Roi de ne pas se fâcher (il y a cependant de quoi) il assure qu'il est un bon homme, qu'il a pour S. M. un fond inépuisable de tendresse, & que son honneur, sa gloire, ses intérêts sont l'unique objet du sermon qu'il lui fait, & qu'il continue ainsi à la page 7.

J'ai donc dit ou voulu dire, Sire ! que vous n'êtes pas notre maître, mais que nous sommes le vôtre & que nous ne vous avons placé sur le trône que pour procurer le bien public. C'est de nous & de notre gracieux plaisir que vous tenez votre couronne & tout l'éclat qui vous environne,

ronne: vous êtes King *anglois & non* King *espagnol ou* King *françois, il s'en faut de beaucoup que vous puissiez vous mesurer à leur aulne. A vous défendu de dire comme plusieurs de vos confrères*, que vous ne tenez votre couronne que de dieu & de votre épée. *L'épée est bien le fondement de l'autorité des despotes asiatiques & européens, mais non des rois de la Grande-Bretagne, qui, par notre constitution, sont toujours réputés* Elus. *Nous ne présentons point nous autres anglois, comme le reste de l'espece humaine, un encens impur aux idoles du despotisme. Nous sommes un peuple* libre, *un peuple de* souverains, *un peuple cent millions de fois plus jaloux de sa liberté & de ses loix, que des Rois qui ont l'honneur de le commander.*

Comprenez Sire! que nous ne sommes ni turcs, ni chinois, ni russes. A vous vraiment défendu de mettre le pied dans la vigne de Naboth, & d'envoyer le cordon ou de faire passer par les oubliettes, comme font tous les jours les despotes de la terre. Nous ne sommes point de ces nombreux troupeaux de bêtes, *à qui leurs maitres mettent un mors à la bouche, une selle sur le dos, montent dessus & les font courir par*

terre

terre & par mer, par monts & par vaux. Chacun, comme vous voyez, a ſa part à cette diatribe, & très certainement l'honorable Thomas Boot, cordonnier royal, n'a pas tout-à fait tort dans cette dernière phraſe. Nous ſommes un peu nous autres germains, ces bêtes que l'on bride, que l'on bâte & qu'on fait marcher où l'on veut. Les bergers qui nous conduiſent, doivent rire de notre docilité. . . . Mais revenons au faiſeur de ſouliers du Roi; il continue ainſi pag. 8.

....C'eſt-à dire, ſi vous l'entendez mieux, Sire, que nous ne vous regardons point comme tenant de la race de ces rois qui croyent que le reſte des hommes eſt à leur égard ce que les chevaux & autres bêtes de ſomme ſont à l'égard des hommes, c'eſt-à dire des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils ſont utiles & ſervent à nos commodités.

Je ne vous fais pas un plus long extrait de cette lettre; ce que je viens de vous en communiquer ſuffit pour vous donner une idée du ſtyle de M. Thomas Boot. Vous concevez qu'après avoir parlé avec

au-

autant de liberté à ſon roi, il uſe de la même licence envers ſes miniſtres, & que les lords Buth, Stormont, Sandwick, Germaine & North ne ſont pas épargnés. Toutes ces diatribes dirigées contre les ſouverains & leurs miniſtres, ne les empêchent pas de faire ce qu'ils qu'ils veulent; les vérités qu'on leur dit ne changent rien à leur conduite, & ils vont toujours leur train.

Aucun monarque n'eſt plus philoſophe à cet égard que le nôtre. Il dit qu'il eſt juſte de laiſſer crier ceux que l'on écorche, attendu que c'eſt la ſeule conſolation qui leur reſte. Auſſi eſt-il très indulgent envers ceux qui ſe permettent de parler ou d'écrire contre lui; Un particulier s'étoit aviſé de faire une ſatyre ſanglante contre le Roi; on fit des perquiſitions pour en connoître l'auteur, on parvint à le découvrir, il fut arrêté. Le malheureux ſe crut perdu. *Eſt-ce vous*, lui demanda le monarque, *qui avez écrit toutes ces ſottiſes contre moi.* — „ Oui Sire! „ — *Pourquoi l'avez vous fait.* — „ Parce que „ j'étois mécontent & qu'on m'avoit fait

„ un

„ un passe-droit. „ — *Il falloit vous plaindre, je vous aurois rendu justice. Je devrois vous traiter comme un fou & vous faire enfermer, mais je vous pardonne. Souvenez-vous, s'il vous prend encore envie de faire pareille chose, d'avoir deux cens mille hommes à vos ordres pour vous défendre, sans cela je vous punirai.*

Cet exemple de modération devroit être suivi par tous les souverains; ce seroit peut-être le seul moyen d'empêcher les libelles : ce sont les persécutions qui ont fait les martyrs. Vous êtes à cet égard, Messieurs les François ! d'une intolerance révoltante, & malgré cela, c'est chez vous qu'on se permet le plus d'écrire contre le souverain & ses ministres ou autres gens en place. Vos auteurs même ne se contentent pas de médire & de calomnier ceux de leur pays dont ils ont à se plaindre, nous autres bons allemands nous sommes quelquefois l'objet de leurs satyres & de leurs diatribes. Nous n'avons pas comme vous ce ton léger & superficiel, cette facilité de s'exprimer & cette gaieté brillante qui font le

le charme & l'agrément de la société. Nous avons notre caractère national, comme vous avez le vôtre, mais nous le défigurons par le ridicule que nous avons de vouloir vous imiter en tout ; & d'originaux germains que nous pourions être, nous ne sommes devenus que de mauvaises & insipides copies de vos aimables françois ; c'est ce qui nous donne ce ridicule dont vous avez raison de rire. Moi-même je m'amuse souvent de ceux qui, de retour de leurs voyages, ont la manie de vouloir passer pour étrangers dans leur patrie ; j'en connois même qui ne peuvent ou affectent de ne pouvoir plus parler leur langue nationale; ils deviennent alors des êtres mixtes qui ne sont ni allemands, ni françois, ni anglois.

Vous connoissez sans doute de réputation la Mettrie, que notre Souverain a longtems honoré de ses bontés. Il étoit françois dans toute la force du terme ; selon lui, son pays étoit le seul où l'on sût penser, parler, écrire & vivre. La familiarité dans laquelle il vivoit avec

S. M. lui permettoit de tout dire. Il s'avisa un jour de plaisanter le monarque sur l'habit uniforme qu'il portoit en tout tems. ,, Vous devriez Sire ! lui-dit-il, lorsque ,, vous n'êtes pas à la tête de vos trou- ,, pes & que vous venez vous délasser ici ,, (à Sans-Souci) vous faire faire quel- ,, ques fracs élégans qui vous iroient ,, mieux que cet uniforme. ,, Le Roi ne répond rien, mais il envoye l'après-midi chercher son tailleur & lui ordonne de lui faire le plus élégant habit, en lui disant de quelle manière il veut l'avoir. Quelques jours après la Mettrie étant venu faire sa cour au Roi, paroit fort étonné de ce changement. *Comment me trouvez-vous*, lui demanda S. M. La Mettrie regarde, toise le Roi, tourne autour de lui —. ,, Oh ,, ma foi, Sire ! c'est à s'y méprendre ; ,, vous avez toute la tournure d'un fran- ,, çois, & personne ne vous prendroit ,, pour un étranger. ,, — *Parbleu, je le crois* répliqua le Roi, *car je suis chez moi.* Cette réponse de la Mettrie peint votre nation d'après nature. J'ai occasion de voir souvent de vos jeunes officiers lors de nos gran-

grandes manœuvres. Comme je m'exprime aſſez bien dans votre langue, ils ſont volontiers connoiſſance avec moi, & me prennent pour leur confident. Lorſqu'ils vont faire leur cour à la Reine ou à nos princeſſes, ils me demandent *quel eſt celui-ci, quelle eſt celle-là? — Que cette femme à l'air gauche,* dit l'un. *Que cet homme a l'air allemand,* s'écrie l'autre — *Que cette manière de vivre eſt inſipide & ridicule.... Qu'il eſt malheureux d'être obligé d'exiſter dans un pareil pays,* &c. J'ai la bonhommie d'écouter tout cela ; j'en ris très ſouvent avec le Roi, qui lui même n'eſt pas trop bon allemand & a un foible pour votre nation.

Voilà déja une longue lettre, ſans que je vous aye touché un ſeul mot de nos armées en Bohême ; je vais vous communiquer les nouvelles que j'ai reçues.

On parle de nouveau d'un arrangement entre les puiſſances belligérantes. L'envoyé de Saxe doit partir ſous peu de jours pour ſe rendre à l'armée du Roi, qui n'ayant pu exécuter aucun des projets

 for-

formés, a quitté la Bohême pour rentrer en Silézie par le chemin de Landshut; toute l'artillerie a été transportée à Liebau. Le Roi étoit resté avec un corps de troupes dans les environs de Schutzlar, d'où l'on croit qu'il est déja parti pour rentrer en Silezie & y prendre ses quartiers d'hiver. Les troupes légères autrichiennes ont harcelé notre armée pendant sa retraite de la Bohême. Notre prince-royal-héréditaire a déployé dans cette occasion les talens d'un général consommé dans l'art militaire; on m'écrit qu'il a commandé l'arrière-garde qui couvroit la retraite, aussi bien que le Roi lui-même auroit pu le faire, & que le monarque lui a dit en l'embrassant : *Mon cher neveu ! je meurs content, je retrouve en vous un successeur tel que je pouvois le desirer.*

Quant à l'armée du prince Henri, les dernières lettres qu'on a reçues ici de la Saxe, disent que S. A. R. a laissé un corps de troupes aux ordres du prince d'Anhalt-Bernebourg, pour couvrir la Lusace. Il est campé dans ce moment sur la hauteur de Lekertzberg près de Zittau; un gros déta-

détachement occupe encore le poſte important de Gabel. Le maréchal de Laudon a de ſon côté fait marcher un corps aſſez nombreux ſous les ordres du général de Nogent pour obſerver celui du prince d'Anhalt, tandis qu'il conduit lui-même le reſte de ſon armée du côté de l'Elbe pour ſuivre celle du prince Henri. Ce dernier pour empêcher le général autrichien de lui tendre quelque piege, a fait mettre le feu au pont de Leutmeritz & fait ſauter tous les ouvrages que les ennemis y avoient conſtruits pour leur défenſe & qu'ils abandonnèrent après l'affaire de Tollenſtein. Le prince Henri a encore ſon quartier général à Tſchitzkowitz, mais on ne croit pas qu'il y reſte longtems. Je vous enverrai dans ma premiere un détail plus circonſtancié des opérations de nos deux armées, que j'ai reçu depuis le premier de ce mois.

Du 24 Septembre.

Les Saxons ſe plaignent des pertes qu'ils ont eſſuyées par l'invaſion que les troupes commandées par les généraux

Sauer & Otto ont faite dans le diftrict d'Ortzgeburg, où elles font rentrées le lendemain du 17 Septembre qu'elles s'étoient retirées. Trois cens de nos husfards de Czetteritz & un bataillon-franc de 200 hommes voulurent les arrêter, mais comme les autrichiens leur étoient de beaucoup fupérieurs en nombre, nous troupes furent obligées de fe retirer avec quelque perte.

Dans ce moment arrive un courier du Roi qui nous apporte la nouvelle que le 21 S. M. a établi fon quartier-général derrière Schutzlar. Voila, fuivant toutes apparences, la campagne finie; on fera la petite-guerre pendant l'hiver, & au printems prochain, la paix fera conclue. Qu'en penfez-vous, mon cher nouvellifte! C'eft votre cour qui fera, dit-on, médiatrice; Elle veut empêcher toute guerre fur le continent, & je crois qu'elle a raifon, car elle ne pourroit guères faire autrement que d'y prendre part, & cela la gêneroit beaucoup dans un moment où elle eft déjà affez occupée avec les anglois. Adieu.

LET-

LETTRE XLV.

VERSAILLES *le 14 Septembre.*

De M. de... au Comte de.... à Berlin.

Il y a longtems, Monſieur le Comte! que je ne vous ai donné des nouvelles de nos armées de terre & de mer. Je vais vous dire ce qui ſe paſſe: Nous avons établi un camp à une lieue environ de St. Malo, qui eſt compoſé de cinq régimens d'infanterie, deux de dragons & de ſix compagnie d'artilleurs. C'eſt le comte de Luſace qui commande ces troupes; il a ſous ſes ordres les lieutenans-généraux, marquis de Caſtries, de Diesbach & de Vilpatour; pour maréchaux de camp le comte de la Ferronaye & de Falkenheim. On a ordonné de raſſembler à St. Malo & dans les environs tous les bâtimens de tranſport qu'on pourroit trouver. On prétend qu'il eſt queſtion d'une expédition contre les isles de Gerſay & de Guerneſay. Je n'en crois rien, la ſaiſon eſt trop avancée & l'on a ſûrement pour le moment d'autres intentions que de faire

craindre aux anglois une defcente dans ces isles; mais ils fe pourroit bien que cette entreprife s'effectuât l'année prochaine. Les anglois qui fe défient de nous, ont établi devant Gerfay & Guernefay une croifière de quelques vaiffeaux de ligne & frégates.

On n'a point de nouvelles certaines de notre flotte. Suivant le rapport de quelques navires marchands, ils l'ont rencontrée fur la côte de Gallice entre le cap Ortegal & le cap Finiftère. On dit qu'elle a pris cette route pour faciliter fa jonction avec la petite efcadre du chevalier de Fabri. Le comte d'Orvilliers aiant envoyé plufieurs fois à la découverte pour reconnoitre la flotte de l'ennemi, la frégate la *Nimphe* qui l'a apperçue à la hauteur d'Oueffant, a rapporté qu'elle étoit forte de 36 voiles tant vaiffeaux de ligne que frégates; le général Keppel a établi fa croifière dans ces parages pour tâcher d'intercepter nos navires marchands venant du Bengale & de la Chine. On paroit craindre que le vaiffeau le *Fitz-James*, qui eft richement chargé, ne tombe

entte

entre ſes mains.... Au moment où j'acheve cette phraſe, on vient me dire que des lettres de Breſt adreſſées à M. de Sartine annonçent que ce navire eſt au pouvoir des anglois ; ils l'ont pris à la hauteur des Açores & conduit à Plimouth. Sa cargaiſon eſt eſtimée à près de trois millions de livres ; c'eſt une grande perte pour nos négocians qui n'ont pas l'eſpoir de prendre leur revanche ſur l'ennemi.

Comme nous craignons l'équinoxe & les tempêtes qui en ſont la ſuite, on a envoyé des ordres au comte d'Orvilliers de rentrer à Breſt, & auſſi la permiſſion de venir recueillir ici le fruit de ſes lauriers. Je ne doute pas que nos françois qui ont adopté tous les uſages & les ridicules des anglois, ne dételent les chevaux de la voiture de ce général, & qu'ils ne ſe chargent de la conduire juſqu'au pied du grand eſcalier. Je vous manderai ce qu'il en ſera.

On écrit de Londres que pluſieurs des officiers qui ont ſervi ſous les ordres de l'amiral Keppel, ſe propoſent de l'accuſer

& de demander qu'il ſoit tenu un conſeil de guerre pour examiner ſa conduite lors de combat d'Oueſſant, où l'on prétend qu'il devoit nous battre. Ces anglois ſont en verité des êtres ſinguliers ; ils s'imaginent qu'ils ſont invincibles, & le plus petit échec les affecte au point de leur faire perdre la tête. Ils devroient cependant être accoutumés à ces petites tribulations, & ces américains qu'ils ont traités de poltrons, leur ont déja donné des preuves du contraire.

Nous ſommes dans la plus vive inquiétude ſur ce qui ſe paſſe en Amérique ; nous attendons avec impatience des lettres du comte d'Eſtaing. On dit qu'il avoit adreſſé des dépêches à notre miniſtère par *duplicata*, & qu'il les avoit remiſes à deux corvettes qui devroient être arrivées depuis un mois. Il y a grande apparence que les anglois auront intercepté ce qu'on nous écrivoit. Un navire américain qui à échappé à la vigilance de nos ennemis, étoit chargé de lettres pour M. Francklin de la part du congrès, qui lui ſont parvenues. Ce miniſtre des états-unis en a communi-

muniqué le contenu à M. de Vergennes, elles portent que l'escadre de Byron est venue à Halifax le 5 d'août; elle étoit en fort mauvais état, plusieurs vaisseaux avoient beaucoup souffert dans la traversée, & ils avoient besoin de si grandes réparations, qu'ils ne pourroient retourner en mer avant le dix Septembre.

Ces mêmes lettres parlent aussi du comte d'Estaing. Ce Vice-amiral a attendu longtems à Sandy-Hoock le Vicomte Howe, qui n'a pas osé sortir de ce dernier port où il s'étoit embossé. Pendant ce tems le comte d'Estaing s'est amusé à faire quelques prises, il s'est emparé de dix à douze navires qui faisoient route pour le port ci-dessus, ainsi que d'une chaloupe armée nommée le *Torck* & d'une allége à bombe appartenant à l'escadre de Howe. On ajoute que notre Vice-amiral se disposoit à faire voile pour Rhode-Islande, où se trouve le général Sulivan, qui l'attend pour attaquer les anglois. C'est le général Pigot qui est chargé de défendre ce poste important, il a reçu de la part des anglois un renfort de cinq bataillons de

trou-

troupes reglées ; on lui a fait paſſer en même tems des munitions de guerre en grande quantité, ainſi que des vivres. On dit qu'il eſt en état de tenir longtems , il a pris toutes ſes meſures pour faire une vigoureuſe réſiſtance ; il a augmenté conſidérablement les ouvrages du côté de la mer , car il ſuppoſe que Mr. le comte d'Eſtaing viendra l'attaquer vers cet endroit.

Il eut été à déſirer que dans la croiſiere que notre Vice-amiral a établie, il eut pu ſe rencontrer avec l'eſcadre de Byron. Ce dernier bien moins fort que nous, n'auroit pu tenir contre notre eſcadre , mais ni lui ni Howe n'ont oſé ſe montrer devant le comte d'Eſtaing; ce n'eſt que lorsqu'ils auront réuni leurs forces qu'ils ſe propoſent de l'attaquer.

Des lettres arrivées au commerçe, mais dont je ne vous garantis point l'authenticité, diſent que le comte d'Eſtaing après ſa croiſiere de Sandy-hook, s'étoit encore emparé de trente bâtimens partis de l'Irlande & qui avoient à bord une grande quantité de munitions de guerre & de bouche avec 1500 hommes de recrues deſti-

deſtinées pour l'armée du général Clinton. Notre Vice-amiral étoit parvenu à ſe rendre maitre de toute cette flotille, en l'abuſant par de faux ſignaux, & en l'attirant par cette ruſe au milieu de ſon eſcadre. Si cette priſe a réellement eu lieu, c'eſt une perte irréparable pour l'Angleterre.

Il y a tout lieu de croire que le projet des américains eſt de s'emparer de Rhode-Islande, & tandis qu'ils l'attaqueront par terre, nous agirons vigoureuſement contre cette place par mer. Le comte d'Eſtaing eſt un homme excellent pour ces ſortes d'expéditions, & je ne doute pas qu'il ne ſe montre à la tête de nos troupes auſſi brave ſoldat qu'habile général.

Nous ſommes, Monſieur le Comte! auſſi peu avancés dans notre campagne de mer que vous l'êtes dans votre campagne de terre. Notre armée navale n'a pas eu de fort brillans ſuccès ſur l'Océan; ni nous ni les anglois ne devons pas nous vanter du combat d'oueſſant, car il n'en

eſt

eſt rien réſulté d'avantageux ni pour l'une ni pour l'autre nation.

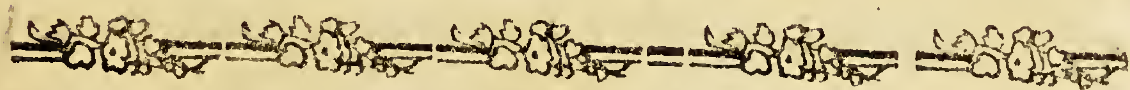
Les troupes qui formoient nos camps en Normandie & en Brétagne vont prendre leurs quartiers d'hiver. Tout cet appareil guerrier a eu une iſſue des plus pacifiques, & tous ces régimens qu'on avoit fait venir de fort loin pour faire peur aux anglois, s'en retourneront ſans avoir cueilli le plus petit laurier, ſauf à revenir l'année prochaine, pour probablement ne pas effectuer d'avantage..

Le duc de Lauſun veut abſolument qu'on lui confie l'expédition contre les isles de Gerſay & de Guerneſay ; il forme une légion dont il aura le commandement en chef. Il ne réuſſira pas, nous ne ſavons garder le ſecret ſur rien ; les anglois prévenus à tems, prendront leurs meſures & ſauront bien empêcher le ſuccès de cette expédition.

On aſſure que malgré les intrigues de la cour de Londres près de celle de Madrid pour empêcher l'Eſpagne de ſe déclarer

clarer en notre faveur, elle fera la dupe de fa crédulité, & que le comte d'Almodavar n'entendra à aucune propofition du cabinet britannique, que de concert avec notre cour.

A vous dire vrai, je crains bien que l'Efpagne ne foit la dupe de fon attachement pour nous; je ne vois pas quel intérêt elle a de fe mêler de cette guerre. Un homme qui prétend être initié dans myftères des cabinets, m'affuroit hier à *l'Oeil de boeuf*, qu'on avoit promis au roi d'Efpagne de lui faire prendre la forteresse de Gibraltar, que c'étoit une affaire de fix mois au plus. J'ai donné fix ans; on m'a ri au nez, mais rira bien qui rira le dernier. Adieu, mon cher Comte!



LETTRE XLVI.

BERLIN *le 5 Octobre.*

Dans ma dernière je ne vous ai parlé de guerre qu'en abrègé, voici les détails que je vous ai promis. Nos

ar-

armées ont évacué la Bohême & pris leurs quartiers d'hiver. Lorsque le prince Henri eut reçu l'avis de la marche du Roi de Pruſſe pour rentrer dans ſon pays, il ſe diſpoſa auſſi à quitter ſon camp de Nimes pour retourner en Saxe ; il envoya en avant la caiſſe militaire, les malades, les bleſſés (le nombre de ces derniers n'étoit pas grand) & la plus grande partie des munitions qu'il avoit. Tout cela prit la route de Brantzen en Luſace d'ou on l'enverra à Dreſde. Le 10 du mois dernier il donna l'ordre de lever le camp, on marcha ſur deux colonnes, & le 12 il arriva à Kuttendorff. Le 13 il paſſa l'Elbe ſur deux ponts de bateaux & fut établir ſon camp près de Lowoſitz. On avoit débité que cette marche du prince Henri avoit pour objet de ſe joindre à l'armée combinée qui eſt dans le cercle de Saaz, mais je n'en crois rien; cette campagne eſt finie comme celle du Roi de Pruſſe; les armées resteront tranquilles, on laiſſera ſeulement la liberté aux troupes légères des deux partis de ſe chamailler entre elles. Il n'y a jamais beaucoup de ſang répandu de

la

la part des huſſards, ils ſe brûlent les mouſtaches, font des priſonniers, levent des contributions ; il n'y a que les habitans de la campagne qui ont le plus à ſouffrir de leurs viſites.

Comme les troupes légeres de l'Empereur ſont plus nombreuſes du double que les nôtres, on s'attend que nous ſerons toujours ſur le qui-vive dans nos quartiers d'hiver, & cela ne laiſſera pas que de fatiguer nos troupes de ligne, tandis que celles de l'ennemi ſe repoſeront. C'eſt un avantage conſidérable que l'Empereur a ſur nous & qu'on ne peut empêcher. S. M. a pris toutes les précautions poſſibles pour mettre les poſtes les plus expoſés à l'abri de toute attaque, mais il eſt preſque impoſſible de tout prévoir. Les détachemens de troupes légeres que les autrichiens envoyent, ſont ſi conſidérables, qu'il ſera bien difficile de leur réſiſter, à moins de leur oppoſer à peu-près un pareil nombre; auſſi nos troupes s'attendent-elles à avoir ſouvent à faire dans le cours de cet hiver. Nous redoutons

furtout un général de Wurmfer qui a fous fes ordres un régiment de huffards de fon nom ; c'eft une excellente troupe, & qui vaut nos huffards de Ziethen.

On m'écrit que le prince héréditaire de Brunswick a fait des merveilles dans cette campagne, & qu'il eft un des meilleurs généraux que le Roi de Pruffe ait dans ce moment. S. M. qui a la plus grande confiance en lui, l'a détaché le 22 du mois dernier avec 15 bataillons d'infanterie & deux régimens de cavalerie pour aller obferver les mouvemens de l'ennemi qui avoit marché avec un corps de troupes du camp de Königgrätz en Moravie.

Cette campagne où il n'y a eu ni fiège ni action importante, coûte au Roi plus de quarante mille hommes, foit par les maladies, foit par la défertion. Cette perte donne, dit-on, un peu d'humeur au monarque, & l'on ne croit pas d'après cela qu'il fe détermine à faire une feconde campagne.

S. M. occupe dans ce moment le camp de

de Schutzlar en Silézie. On dit que les miniſtres qui ſont ici auront ſous peu l'ordre de ſe rendre près d'elle. Si cette nouvelle eſt vraie, c'eſt une preuve qu'on cherche à arranger à l'amiable l'affaire de la Bavière. L'ambaſſadeur de France à Vienne fait tout ce qu'il peut pour engager l'Impératrice-Reine à ſe déſiſter de ſes prétentions, mais il n'eſt pas auſſi facile de déterminer l'Empereur. Ce monarque, s'il étoit le maître, ne mettroit bas les armes qu'après avoir obtenu ce qu'il veut, mais il doit ſe conformer aux volontés de ſa ſouveraine, & c'eſt, m'écrit-on, ce qui le contrarie beaucoup.

Nos miniſtres font toutes les recherches poſſibles dans les archives pour prouver que le droit que la maiſon d'autriche s'attribue ſur la Bavière, n'eſt pas fondé. Je vous joins ici la traduction d'une piece allemande ſur cette affaire, elle me paroit victorieuſe en notre faveur. C'eſt une copie d'un acte d'accommodement du duc Albert, daté de Ratisbonne en 1429. Elle porte „ que le duc Albert d'autri-

„ che s'étoit amiablement entretenu & „ accommodé avec ses cousins *Louis Ernst*, „ *Guillaume* & *Henri*, tous comtes *palatins* „ du *Rhin* & ducs de Bavière, sur la „ longue contestation qu'ils avoient eue, „ de sorte qu'il n'avoit plus ni ne vouloit „ plus avoir de prétentions sur la Basse-„ Bavière, ni par son droit particulier „ (maternel) ni du chef de l'investiture qu'il „ avoit obtenue de l'empereur Sigis-„ mond; qu'il y renonçoit pour lui & ses „ héritiers en autriche; *qu'il en avoit reçu* „ *une somme d'argent* telle que sur sa de-„ mande elle avoit été déterminée par „ Sigismond; qu'en outre les ducs de „ *Bavière* lui avoient cédé leurs fiefs en „ autriche & l'hypotheque qu'ils avoient „ sur Milberstadt; qu'il s'étoit aussi con-„ certé avec ses cousins *Frédéric* & *Albert* „ ducs d'autriche. Que tous ceci devoit „ être ferme & valable pour eux & leurs „ héritiers en tout tems, comme ils l'a-„ voient confirmé avec leur tuteur par „ une acte, que lui duc Albert le certi-„ fioit aussi en leur nom & avoit reçu là

„ dessus

„ deſſus le St. Sacrement. „ L'original de cette chartre ſe trouve, dit-on, dans les archives de la bavière, où il doit auſſi ſe trouver une copie vidimée par un conſeiller & notaire bavarois en l'an 1569. On eſt auſſi inſtruit de bonne part qu'il s'en trouve une ſeconde copie à Vienne. Ce qui donne un degré de vérité à cet acte, c'eſt l'harmonie des circonſtances du tems, puiſque dans la même année 1429., qu'il a été donné, l'empereur Sigismond a auſſi conféré aux ducs de la haute Baviere ces fiefs de la baſſe Bavierre, ſans aſſurer à la maiſon d'Autriche aucune expectative permanente ni expreſſément ni tacitement & que cette maiſon a acquieſcé dès lors & depuis pendant 350 ans à une ſentence qui aboliſſoit tout droit ſi elle en avoit.

Cette rénonciation du Duc d'Autriche, qui a été achetée à un prix très conſidérable d'argent & de ceſſions, anéantit toute la prétention de la cour de Vienne ſur la baſſe Bavierre, ainſi que toutes les exceptions qu'elle voudroit faire à la mai-

ſon palatine à l'ombre d'un prétendu partage abſolu (*Todtheilung*) ont été peremptoirement levées par acte de 1348, qui ſe trouve dans les pieces de l'expoſé des motifs, dans lequel on voit que les comtes palatins du Rhin ont à la vérité réſigné leurs droits ſur la Baſſe Bavière aux Ducs de la haute, (qui avoient ſaiſi ce pays en 1340, non pas comme fief de l'empire vacant, mais par droit d'héritage légitime ſelon la propre expreſſion de l'Empereur Louis, & des états de Bavière.) mais ils ne l'ont réſigné que contre un dédommagement très conſidérable, en ſe réſervant expreſſément la ſucceſſion éventuelle, après l'extinction de la ligne de haute Baviere.

Ce qui vient encore à l'appui des preuves que je cite ci-deſſus, c'eſt la déclaration faite par un Sr. François Gaſpar Schmidt, régiſtrateur du conſeil privé electoral de Munich, donné le 28 août dernier, par lequel il certifie d'avoir copié cet acte en 1736. dans la maiſon du Chevalier von Wärtel.

Vous

Vous voyez Monſieur d'après le contenu ci-deſſus, que la cour de Vienne a tort de vouloir faire entendre que cet acte eſt controuvé & qu'il n'a jamais exiſté. On voudroit même donner à entendre qu'il a été fabriqué dans notre chancelerie.

Cette accuſation met le Roi dans le cas de donner un démenti formel à ceux qui oſent ſe permettre un pareil propos. Je vous enverrai encore quelques documents ſur cette affaire, qui je crois ne ſera pas pouſſée plus loin & qu'on trouvera le moyen d'arranger pendant cet hiver.

J'ai l'honneur d'être avec bien de l'amitié votre tout devoué, &cc.



LETTRE XLVII.

VERSAILLES *le 24 Septembre.*

De M. de... au Comte de....

Le duc de Chartres eſt revenu ici le 21 de ce mois ; il a apporté la nouvelle de la rentrée de notre flotte à Breſt le 18. du courant. Le comte d'Orvilliers n'a pas voulu riſquer de tenir la mer plus longtems, à cauſe de l'équinoxe qui auroit pû faire beaucoup de mal à nos vaiſſeaux ſurtout dans les parages où ils ſe trouvoient ; le vent d'eſt qui ſoufloit avoit obligé notre chef d'eſcadre de courir au cap Finiſtere & de reſter quelque tems ſur la côte d'Eſpagne. Le duc de Chartres a dit au Roi, qu'on avoit cherché l'amiral Keppel pour le combattre, mais qu'il avoit évité notre rencontre ; on croyoit de le trouver à la hauteur des Sorlingues, mais il n'y a point paru.

Il n'y a eu d'autre action que celle d'une de nos frégates (*la Junon*) qui s'eſt battu contre une frégate angloiſe, le *Re-*

nard

nard de 28 canons appartenant à la division de l'amiral Harland, qui formoit l'avant-garde de la flotte angloise. La *Junon* forte de 24 canons & commandée par M. de Beaumont, après un combat très vif, s'eſt emparée du *Renard*, qu'elle avoit rasé comme un ponton. Le capitaine anglois qui commandoit cette frégate s'eſt fait un honneur infini par la bravoure qu'il a montrée; il a perdu pendant l'action plus de la moitié de son équipage, lui-même a eu le bras cassé. Le vicomte de Beaumont, dès qu'il fut arrivé ici avec sa prise, prît le plus grand soin du capitaine Windsor; il se chargea lui-même du soin de le faire panser, & lui fournit tous les secours dont-il pouvoit avoir besoin.

Le même jour que notre armée navale rentra à Breſt, on lança dans ce port un vaisseau neuf de 86 canons qui a été nommé l'*Auguſte*. Trois autres que l'on conſtruit ou que l'on répare seront prêts avant la fin de l'année, de manière que la campagne prochaine nous aurons en mer une flotte de 40 vaisseaux de ligne à op-

poſer à celle des anglois dans l'océan. Nos forces navales dans l'amérique & dans l'Inde feront portées à 60 vaiſſeaux de ligne, ce qui nous metta en état de faire face aux anglois partout.

Des nouvelles que nous venons de recevoir de la cour de Madrid, nous aſſurent que nous pouvons compter au beſoin ſur l'Eſpagne, & qu'elle ſe déclarera en notre faveur dès que nous le voudrons ; mais ceci eſt encore un myſtère qui n'eſt connu que du Roi & de ſes miniſtres. Le comte d'Almodovar eſt chargé de faire des propoſitions à la cour de Londres : ſi celle-ci les accepte, la paix ſe conclura à des conditions avantageuſes pour nous ; ſi elle les refuſe, elle aura un ennemi de plus à combattre & qui peut lui faire beaucoup de mal.

Le cabinet de St. James eſt perſuadé, dit-on, que l'Eſpagne gardera la neutralité : nous le laiſſons dans cette erreur ſur laquelle il ne tardera pas à ouvrir les yeux, mais il ne ſera plus tems. Ce qui a em-

a empêché jufqu'à préfent la cour de Madrid de faire caufe commune avec nous, c'eft qu'elle n'eft pas encore prête & qu'elle veut que fa marine foit fur un pied refpectable, afin de pouvoir agir efficacement de concert avec nos flottes. En attendant elle amufera la cour de Londres par des propofitions qui ne feront furement pas acceptées, & on rompra ouvertement avec l'Angleterre, lorfqu'on fera en état de la forcer d'accorder ce qu'on exige d'elle.

Le feul allié qui refte à la Grande-Bretagne, c'eft la hollande, mais nous prenons nos mefures pour mettre la défunion entre les fept provinces-unies. Nous pouvons compter fur Amfterdam; fans cette ville opulente qui paye les deux tiers des charges de la république, les autres ne peuvent rien. Nous n'ignorons pas toutes les démarches du miniftre d'Angleterre à la Haye, celles du Stadhouder & de fon Mentor le duc de Brunswich; le premier s'y prend fi mal-adroitemunt, & le dernier montre tant d'attachement pour

l'angleterre , qu'il se rend suspect à ses maitres ; sans le vouloir il sert nos projets & travaille à la ruine du Stadhouder & de son parti. Dans la situation où se trouve l'angleterre, elle ne peut guère compter sur des alliés ; il importe aux puissances de l'europe que le commerce soit libre , il leur importe peu que les américains deviennent indépendans , ou restent sujets de la Grande-Brétagne ; il nous importe à nous de diminuer la puissance de notre rivale ; la hollande ne peut que gagner à son abaissement , & les raisons d'intérêt sont les plus surs moyens qu'on puisse employer envers cette dernière pour la déterminer à faire cause commune avec nous.

Les avis que nous recevons de notre ambassadeur à la Haye , nous disent que le projet du parti anglois est d'engager les états - généraux à augmenter leurs troupes de terre & leur marine. Nous nous opposons à l'effectuation du premier de ces objets que nous jugeons inutile, nous ne voulons que le second ; nous

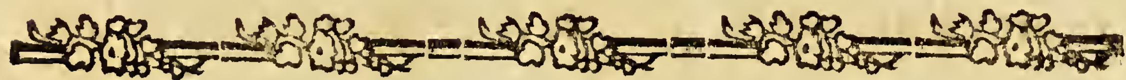
nous attendons que si l'un n'a pas lieu, l'autre ne l'aura pas non plus, & peu nous importe : la marine hollandoise, dans l'état où elle est, pourra opérer, quand nous le voudrons, une diversion en notre faveur, & les anglois provoqueront eux-mêmes la rupture avec la république. Souvenez-vous, Monsieur le comte ! de ce que je vous dis : leur Chevalier Yocrk, chargé de ménager les intérêts de sa cour près de leurs hautes puissances, n'est nullement propre à remplir un aussi important objet. Il n'a pas ce caractère souple & liant si nécessaire à un négociateur, surtout dans le moment actuel, où le cabinet de St. James doit renoncer à ce ton de hauteur auquel il s'étoit accoutumé depuis la paix de 1763. par laquelle nous avons été forcés de lui céder l'empire des mers. Le trident de Neptune va lui échapper des mains, sans qu'il lui reste aucun espoir de le recouvrer jamais....

Je vous ai dit que le combat d'oueſſant auroit des suites. Depuis l'arrivée de M. le duc de Chartres, on commence à parler

ler contre les manœuvres qui ſe ſont faites dans cette journée ; on accuſe les perſonnes qui étoient à la ſuite de S. A. d'avoir empêché ce prince de faire tout ce qu'il auroit voulu pour ſoutenir l'honneur du pavillon du Roi. Comme je ne crois pas aiſement ce qu'on me dit, j'ai voulu interroger moi-même un officier qui étoit à bord du *St. Eſprit*, comme officier-de terre ; il m'a aſſuré que le duc de Chartres s'étoit montré digne du ſang dont-il ſort, qu'il a donné ſes ordres & combattu avec un ſang-froid étonnant, que ceux qui étoient à ſa ſuite ne lui ont fait d'autres repréſentations que de lui dire qu'il s'expoſoit trop. Quelques ennemis du comte de G.... ont voulu accuſer ce dernier d'avoir montré de la crainte & empêché S. A. S. de ſe tenir à la place où elle devoit être pendant l'action. Le comte de G...... eſt au-deſſus de tout ſoupçon du côté de la bravoure ; il a fait ſes preuves dans la guerre de l'Inde en 1757., & la croix de St. Louis qu'il porte eſt la récompenſe des bleſſures qu'il a reçues en combattant pour ſa patrie. Son

plus

plus grand crime aux yeux de ſes ennemis eſt la faveur dont-il jouit auprès du duc de Chartres ; on attaque ſa vie privée, mais qu'eſt-ce que cela a de commun avec le ſervice du Roi. Voilà comme on eſt dans ce pays-ci ; lorſqu'on veut perdre quelqu'un, on employe tous les moyens poſſibles pour y réuſſir. En eſt-il de même chez vous, Monſieur le comte ? Je ne le crois pas. Je vous inſtruirai des ſuites qu'aura cette affaire ; en attendant je ſuis &c.



LETTRE XLVIII.

BERLIN *le 15 Octobre.*

Du Comte de.... à Mr. de ....

Le Roi pour reconnoître les ſervices de ceux qui ſe ſont diſtingués pendant cette campagne, a fait une promotion dans les officiers ſubalternes de ſon armée. Il a nommé des colonels, des majors & des capitaines ; il a auſſi accordé ſon ordre du mérite militaire au colonel

de

de Beville du régiment de Kleith, au major de Backelberg de celui de Schwartz & à plusieurs autres encore qui ont donné des preuves de courage & d'intelligence dans les expéditions dont ils étoient chargés.

Pendant la retraite de l'armée du Roi de la Bohême, il ne s'est rien passé d'intéressant ; un seul petit combat a eu lieu entre le général de Wurmser & le général-major de Keller. Ce dernier quoique inferieur de beaucoup, soutint courageusement l'attaque de son adversaire & se battit pendant quatre heures sans perdre un pouce de terrein. Les autrichiens eurent beaucoup de monde de tués & furent obligés de se retirer sans avoir pu effectuer leur projet, qui étoit d'entamer l'arriere-garde de notre armée.

Depuis l'entrée du Roi au camp de Schutzlar, il y a tous les jours quelques engagemens entre les troupes légeres de l'armée autrichienne & les nôtres ; je vous ai dit dans ma dernière que cela arriveroit. Nos hussards montrent dans ces

pe-

petits combats beaucoup de valeur. 50 de ces derniers commandés par le lieutenant Hillembach, enlevèrent une partie de bétail à un détachement de tireurs & de dragons qui le conduifoit. Le Roi fut fi content de cette action courageufe, qu'au retour de ce lieutenant au camp, il lui donna la croix du mérite.

Un officier de nom qui commence à fe former & dont S. M. fait un grand cas, c'eft le prince de Hohenlohe. Il n'eft encore que colonel, & le monarque vient de l'envoyer avec le régiment de Tauenzien & le fecond efcadron des huffards de Ziethen pour occuper le pofte près de Frisland & prévenir par là les incurfions de l'ennemi dans cette partie des états pruffiens.

Comme le camp qu'occupe actuellement le Roi eft affez mal fitué & qu'on ne peut s'y procurer des vivres qu'avec beaucoup de peines, l'armée doit le quitter aujourd'hui. Nous fommes maitres dans ce moment de toute la Siléfie, & ce fe-

roit une bonne occasion pour la garder, mais comme S. M. a annoncé à tout l'Europe qu'elle ne vouloit point faire de conquêtes, elle remettra à la maison d'autriche ce qu'elle lui a pris, si cette dernière consent à se désister de toutes les prétentions qu'elle forme sur la Bavière.

On attendoit depuis longtems la réponse de la cour de Vienne aux différens mémoires que nous lui avons remis. Le comte de Nieperg, envoyé électoral de Bohême, reçut un courier de Vienne qui lui apporta des dépêches, & ce ministre envoya le 23 de Septembre dernier, à tous les ministres des cours qui résident à Ratisbonne, un exemplaire de cette réponse annoncée depuis si longtems. Ce mémoire est intitulé : *Proposition & réquisition de S. M. I. R. &c. à ses hauts Co-états de l'empire germanique contre les procédés illégitimes de S. M. Prussienne, par lesquels elle a violé la paix publique à l'occasion de la succession de Baviere.* Voici de quelle manière on répond aux argumens *ad hoc* de notre monarque :

L'Im-

L'Impératrice-Reine remet à ses très hauts Co-états un exposé fidéle & exact de ses droits & de sa conduite rélativement à la succession de Baviere. On l'auroit , dit-on , *déja présenté précédemment & démontré d'une manière convaincante le peu de fondement des motifs qui ont porté le Roi de Prusse à s'opposer au* prétendu démembrement injuste de la Bavière , *si S. M. I. R. & Apostolique n'eut voulu tenter préalablement & épuiser tous les moyens de conciliation que l'amour le plus sincère pour la paix pouvoit lui suggérer.* Après ce préambule , on entre dans les détails ; on dit que *la cour de Berlin a fait tous les efforts possibles pour représenter les droits de S. M. I. comme de nulle valeur , & que ses démarches à ce sujet , quoique injustes , ont réussi par la raison que les choses les plus simples & les plus claires prennent une forme très embrouillée , lorsqu'on contredit sans cesse , uniquement parceque l'on s'est décidé une fois pour toutes à contredire.*

Je veux croire , pour l'honneur du défenseur de la cour de Vienne , que le traducteur de cette piece ne s'est pas con-

formé à l'original, car cette phraſe : *on contredit ſans ceſſe parce qu'on s'eſt décidé à contredire*, eſt du plus mauvais ſtyle & ne ſignifie rien. Ce n'eſt pas ainſi qu'on doit écrire dans une affaire de cette importance; on ne trouve rien de ſemblable dans l'expoſé des motifs ; mais continuons :

... Mais toute cette confuſion & cette apparence odieuſe s'évanouiſſent auſſitôt que l'on conſidère de ſang-froid & avec impartialité le vrai fondement de la réalité de la choſe. Dans la queſtion dont-il s'agit, voici en quoi elle conſiſte :

S. M. I. & l'Electeur palatin ſe communiquent avec une confiance amicale leurs prétentions & leurs droits ſur la ſucceſſion de Baviere, elles en reconnoiſſent la validité. ..

Comment trouvez-vous cela, Monſieur ! ces prétentions, ces droits, cette validité pouvoient-ils être reconnus, ſans le concours de la maiſon des Deux-Ponts ? On étoit ſi perſuadé que cette dernière ne feroit pas du même avis que Charles-Théodore, qu'on ne lui communiqua rien.

On

On avoit arrangé depuis longtems cette affaire avec la cour de Manheim, & le miniſtre Beckers avoit déterminé ſon maitre à faire tout ce que la cour de Vienne vouloit. Le duc des Deux-Ponts auroit donc été obligé d'accéder à ce qu'on avoit arrêté, ſi le Roi de Pruſſe ne lui avoit pas promis de le ſoutenir envers & contre tous. Pourſuivons :

...., *Et pour s'aſſurer contre tout danger de différens & d'incidens futurs quoiqu'imprévus, elles jugent de leur intérêt de tranſiger par un accord volontaire.* L'écrivain auroit dû dire, par un accord forcé & ſurpris à la réligion de S. A. S. E. palatine par le miniſtre de Vienne qui la provoqua pour ainſi dire à ſigner l'accord du 3 Janvier, ſans lui donner le tems de la réflexion.

..... *C'eſt contre cet accord que deux parties s'oppoſent, ſavoir: M. le duc des Deux-Ponts & l'électeur de Saxe. S. M. I. a invité le premier à expoſer ſes droits d'une manière conforme aux loix de l'empire, afin que les fondemens des prétentions & des contradictions réci-*

proques ſoient examinés , & qu'il ſoit porté un jugement à ce ſujet & que l'exécution en ſoit garantie d'avance par l'Empereur & par tout l'empire ainſi que par d'autres puiſſances, ſi on le juge à propos. A l'égard du ſecond, S. M. I. a déclaré ſolemnellement durant la négociation avec la cour de Berlin, qu'elle renonçoit à ſon droit de réverſion, qu'elle donneroit à l'égard de ſes prétentions allodiales une ſatisfaction complette pour autant qu'elle conſerveroit la portion de Straubing & qu'en ce qui regardoit l'héritier principal elle ſe prêteroit non ſeulement à moyenner un accord équitable, mais auſſi qu'elle y contribueroit d'une manière efficace.

S, M. I. laiſſe au jugement de ſes co-états ſi l'on peut trouver dans cette conduite qu'elle a tenue quelque choſe de contraire aux loix & à la conſtitution de l'empire , & ſi tel eſt le vrai état de la choſe, y a-t-il le moindre prétexte plauſible qui ait pu autoriſer de la part de M. le duc des Deux-Ponts & de M. l'electeur de Saxe, des plaintes fondées , & même enfin la violence des armes.

Cependant S. M. Pruſſienne s'y croit autoriſée

comme

comme Electeur & prince de l'empire, comme contractant & garant en cette qualité de la paix de Westphalie, de la capitulation, & de toute la constitution germanique, & encore enfin comme ami & allié de M.M. les ducs de Deux-Ponts & de Mecklenbourg, & de l'Electeur de Saxe. Mais la paix de Westphalie, la capitulation, & la constitution de l'Empire sont-elles donc blessées en ce que S. M. I. & l'Electeur palatin ont conclu un accord volontaire, & amical sur leurs droits réciproques ? M. le duc des Deux-Ponts peut-il donc désirer davantage que ce qui lui a été offert, & à quoi même on l'a invité ?

Vous conviendrez que ceci a l'air d'un persiflage. On a offert au duc des Deux-Ponts de partager une succession qui lui appartient de droit ! Il est vrai que par reconnoissance on le décoroit de la toison-d'or, mais ce prince a trouvé que cet honneur qu'on vouloit lui faire, l'auroit dèshonoré aux yeux de l'europe, & il a refusé de l'accepter. La cause de la cour de Vienne peut être bonne à certains égards, je ne me mêle point de décider entre Marie-Thérese & Frédéric, mais il faut con-

venir que le défenſeur de S. M. I. n'eſt ni bon orateur, ni bon publiciſte, ni bon écrivain. Qu'elle différence de logique lorsqu'on la compare avec *l'Expoſé des motifs*; toujours des perſonnalités contre le Roi de Pruſſe. Voici plus bas une apoſtrophe directe :

C'eſt de la diſcuſſion & de la déciſion ſimple de ces queſtions que dépend la cauſe dont-il s'agit & tout ſe réduit à ſavoir : Si le Roi de Pruſſe peut être autoriſé dans les qualités qu'il s'attribue lui-même, à prendre les armes contre S. M. I., & au cas qu'il ne le ſoit pas, s'il ne s'eſt pas rendu coupable d'avoir troublé le repos de l'europe, la paix publique & violé le traité de Weſtphalie.

Qualités qu'il s'attribue.... coupable d'avoir troublé le repos de l'europe & la paix publique.... traité de Weſtphalie violé..., Quel verbiage! qui de phraſes inutiles & qui ne traitent point le fond de l'affaire dont-il s'agit. Le Roi de Pruſſe n'a-t-il pas fait près de la cour de Vienne toutes les démarches poſſibles pour l'engager à renon-

cer

cer aux prétentions qu'elle formoit ſur la Baviere ? N'a-t-il pas montré dans cette occaſion toute l'envie qu'il avoit de conſerver la paix ? Ne l'a-t-on pas forcé de recourir malgré lui à la voie des armes ? Pouvoit-il ignorer que pendant qu'on négocioit avec lui, on raſſembloit une armée formidable dans la Bohême ? Quel eſt dans ce moment le ſouverain dans l'empire qui oſeroit ſe meſurer avec la maiſon d'autriche, ſi ce n'eſt le Roi de Pruſſe ? Quel autre que lui pourroit ſoutenir les droits du corps germanique auxquels on ne ceſſe de vouloir porter atteinte ? L'écrivain de la cour de Vienne, en diſant que le Roi *s'eſt rendu de nouveau coupable*, rappele l'attention de l'europe entiere ſur l'époque du regne de notre monarque, qui eſt faite pour l'immortaliſer. La paix de 1748 ſembloit avoir mis fin aux querelles qui diviſoient les maiſons d'Autriche & de Brandenbourg, mais à peine commençoit-on à goûter les douceurs de la paix, que le cabinet de Berlin apprit qu'il ſe formoit contre lui une confédération formidable. Le Roi ne put d'abord ajouter foi à ce

qu'on lui difoit; l'alliance de la France avec la maifon d'Autriche lui paroiffoit une chofe fi monftrueufe qu'il refufa abfolument d'y croire, jufqu'au moment où on lui montra le traité figné, & qu'on lui donna l'avis du partage qu'on avoit fait de fes états. Ce plan auroit réuffi fans l'activité de notre monarque; il prévint fes ennemis au moment où ils s'y attendoient le moins, s'empara de la Saxe & déconcerta leurs projets par cette expédition.

C'eft un tache à la gloire de votre feu Roi, Louis XV. Monfieur! que huit ans après la paix d'Aix-la Chapelle, & la garantie faite par la France au Roi de Pruffe de la Siléfie, on ait conclu clandeftinement un traité dans lequel on dépouilloit ce prince d'une province qui lui appartenoit de droit & dont trois traités différens lui avoient confirmé la ceffion. Il y auroit de grands reproches à faire à ce fujet à votre cabinet & à votre politique; vos miniftres n'agiffent pas toujours avec cette franchife qui caractèrife votre nation, &

bien

bien ſouvent vous ſacrifiez vos alliés à votre intérêt particulier. Votre conduite ne peut ſe juſtifier que par les variations de votre miniſtère, qui empêchent que vous n'ayez un ſyſtême permanent ; chaque nouveau venu ſe fait une loi de ne point ſuivre le plan de ſon prédéceſſeur. A l'avenement du duc d'Aiguillon au miniſtère, votre alliance avec la maiſon d'Autriche eut été annulée, ſi le Roi Louis XV n'eut pas montré de la fermeté dans cette occaſion, & c'eſt peut-être la premiere fois qu'il a eu tort de vouloir....

Mais revenons à notre orateur de la cour de Vienne. Voici comment il termine ſon mémoire :

De même donc que S. M. l'Impératrice-Reine eſt prête à acheter l'éloignement de ces ſuites dangereuſes & de pluſieurs autres qui s'offrent d'elles-mêmes, au prix de renoncer à toutes ſes prétentions & à tous ſes droits ſur la ſucceſſion de Bavière, & d'annuler abſolument la convention conclue avec S. A. S. Palatine ; qu'elle eſt diſpoſée à faire ce ſacrifice volontaire au bien-être général de l'Empire, & qu'elle reïtère à cet effet publiquement, formellement & ſolemnellement

ment à la face de tout le corps germanique la ſuſdite déclaration qu'elle a déja faite à S. M. Pruſſienne ; Elle croit auſſi être en droit de ſon côté de prier très inſtamment tous ſes très hauts & hauts Co-états de l'Empire, de les exhorter & de les inviter à faire parvenir de concert des repréſentations preſſantes à S. M. Pruſſienne pour qu'elle mette inceſſamment fin à ſes procédés illégitimes, & à l'atteinte qu'elle a portée à la paix publique ; à s'unir avec S. M. l'Impératrice-Reine pour inſiſter invariablement ſur le maintien & l'obſervation de la Sanction-Pragmatique de la maiſon de Brandenbourg (ceci eſt rélatif aux margraviats d'Anſpach & de Bareith. qu'on veut faire paſſer à une branche cadette)*à faire avec elle cauſe commune contre l'infraction, faite par S. M. Pruſſienne à la paix publique & au traité de Weſtphalie ; à la ſeconder par des ſecours efficaces, enfin à réclamer & à demander dès à préſent publiquement l'aſſiſtance des deux hautes puiſſances garantes du ſuſdit traité.*

Voilà un appel dans les formes contre le Roi de Pruſſe, il ne manque plus que de le mettre au ban de l'empire. Heureuſement que les co-états de l'empire ne

ſont

ſont pas de l'avis de M. le profeſſeur en droit que Leurs Majeſtés Impériales ont choiſi pour défendre leur cauſe. La propoſition que fait l'Impératrice-Reine de renoncer à ſes prétentions ſur la Bavière, termine la querelle ; le Roi de Pruſſe n'exige pas autre choſe, & jamais il n'auroit *troublé le repos de l'europe*, ni *violé le traité de Weſtphalie* ſans cette convention du 3 janvier dernier.

J'eſpère que dans votre pays, Monſieur ! on rend à notre Monarque la juſtice qu'il mérite, & que ſi on y lit nos écrits, on en ſera plus content que de ceux qui ſe publient ſous le nom de la cour de Vienne. Celui dont je vous envoye l'extrait ſe vend à Vienne chez le noble Trattner imprimeur de la cour. Il paroit encore une autre piece qui a pour titre ; *Les droits & les procédés de S. M. I. à l'égard de la ſucceſſion de Bavière, mis dans leur vrai jour & défendus contre les objections de la cour de Berlin, avec les pieces juſtificatives.* Je vous ferai part de mes obſervations, lorſque j'aurai parcouru ce nouvel ouvrage. Adieu, Monſieur ! je ſuis votre tout dévoué &c.

LET-

LETTRE XLIX.

BERLIN *le 28 Octobre.*

Du Comte de.... à M. de...

Je vous ai parlé dans ma dernière d'un nouveau mémoire qui paroit en faveur de la maifon d'autriche ; il eft très volumineux, les pieces juftificatives qui y font jointes fe trouvent auffi en partie à la fuite de *l'Expofé des motifs* donné par notre cour. Cette réponfe de l'Impératrice-Reine a pour objet de réfuter paragraphe par paragraphe la déclaration du Roi de Pruffe à fes co-états. Cette réfutation fait la dernière partie de ce nouveau mémoire ; on y rappelle l'origine de la convention du 3 Janvier, & l'on fait le recit hiftorique de toutes les négociations ouvertes à ce fujet, qui commencèrent en 1777. à la cour de Manheim fous le miniftère de M. le Baron de Beckers, qui étoit tout dévoué à la maifon d'autriche. On prétend que le duc des Deux-Ponts fut inftruit de tout ce qui fe paffoit, qu'il y donna fon con-

fente-

ſentement & même qu'il ſigna la convention, L'on parle enſuite des négociations antérieures, qui eurent lieu en 1770 entre les cours de Vienne & de Berlin à l'égard de la ſucceſſion de Bavière. Le 6 Mai de cette même année, le comte de Nogent, miniſtre impérial près du Roi de Pruſſe, en prenant congé de ce monarque, fit, dit-on, la premiere mention des droits de ſes maitres dans le cas où l'extinction de la ligne *Guillemine* de Bavière auroit lieu. S. M. S. lui auroit répondu: *Oh, pour ceux-là, perſonne ne vous les diſputera.* Lorsque le Baron van Swieten ſuccéda au comte de Nogent, la cour de Vienne prétend qu'il fut encore question de ſes prétentions ſur la Baviere, & qu'on traita pareillement des margraviats d'Anſpach & de Bareith, dans le cas ou la ligne de la maiſon de Brandenbourg établie en Franconie viendroit à s'éteindre; qu'alors, ſuivant le pacte de famille de cette maiſon, les deux margraviats devroient paſſer à un prince puiné de la maiſon regnante. S. M. l'Impératrice-Reine pour lever toute difficulté,

culté, offrit de se désister de la convention du 3 Janvier sous condition que S. M. Prussienne promettroit de ne point incorporer les deux margraviats susdits à ses autres états électoraux. Ces deux propositions furent l'objet de la mission de M. de Thugout au camp prussien, qui fut, comme je vous l'ai dit, sans succès. On s'attendoit de trouver dans ce nouveau mémoire de l'Impératrice-Reine une réponse à l'acte de rénonciation du duc Albert, mais il n'en est fait aucune mention. Comme il ne sera pas aisé à la cour de Vienne de se justifier sur cet article, elle garde encore le silence à cet égard. En attendant elle persiste toujours à dire que cet acte de rénonciation est une piece qui n'est revêtue d'aucune authenticité, & même qu'elle est controuvée.

Je vous avoue, Monsieur ! que cette guerre pour la Baviere est une énigme pour bien des gens. On prétend que notre monarque en entrant en Bohême, n'a eu d'autre intention que d'en imposer à la maison d'autriche & de lui faire voir que sa vieillesse & ses infirmités ne lui

voient point ôté cet activité & cette nergie qui ont fait la gloire de son re-ne. Il est vrai que dans cette dernière guerre ses succès n'ont point été brillans, mais ceux de son ennemi ne l'ont pas été davantage. Malgré tous les avis que l'on fit passer à la cour de Vienne pour l'avertir de la résolution où étoit le roi de Prusse d'entrer en Bohême, on n'en vouloit rien croire; le général Lascy fut le seul, à ce qu'on assure, qui persista à dire que cette entrée auroit lieu. Le Roi de Prusse de son côté trouva beaucoup d'opposition parmi ses ministres lorsqu'il voulut entreprendre cette guerre; le prince Henri étoit absolument contre. Ce monarque écrivit quelque tems avant son départ une lettre à la princesse Amélie sa sœur, dans laquelle il disoit :

Je vais faire le Don Quichotte, ma chère sœur! & me battre pour soutenir les droits du corps germanique comme le Chevalier de la Manche se battoit pour sa Dulcinée du Toboso. Il est nécessaire pour ma gloire & ma tranquillité que je descende encore dans l'arene contre ces

autrichiens pour leur prouver que j'existe. La démarche que je fais n'a pour objet que de conserver la considération que je me suis acquise dans l'empire & que j'aurois perdue, si j'avois été indifférent à cette convention du 3 Janvier. Je dois accoûtumer mon successeur au bruit du canon, & j'espere que dans la guerre que je vais entreprendre, il apprendra à défendre le patrimoine que je lui laisse. Je jugerai de ce qu'il sera à la fin de la campagne & je vous dirai ce que j'en pense. . . . .

Cette premiere campagne s'étant passée sans bataille, le prince Royal n'a pas eu l'occasion de déployer ses talens, mais le Roi a paru très content de la manière dont il a couvert la retraite de l'armée lorsqu'elle a quitté la Bohême, & lui a tenu le propos flatteur que je vous ai rapporté. D'après ce qu'on m'écrit, il paroit que la cour de Vienne a toujours espéré de renouer les négociations, & que ses généraux n'ont reçu ordre que de faire une guerre défensive. L'Empereur n'étoit pas de cet avis, mais il avoit les mains liées & ne pouvoit agir. On prétend

tend que le Roi en étoit inſtruit & que c'eſt la raiſon qui l'a fait riſquer de prendre des poſitions dangereuſes, où il a été plus d'une fois en échec. Si la jonction avec l'armée du prince Henri avoit pu s'effectuer, les choſes euſſent peut-être été pouſſées plus loin. Cela ne s'étant pas fait, je doute qu'il y ait une ſeconde campagne.

La France & la Ruſſie interpoſeront leurs bons offices pour mettre d'accord les deux parties. La premiere ſurtout a le plus grand intérêt d'empêcher que la guerre ne s'étende en allemagne, par la raiſon qu'elle devroit à la fin s'en mêler, & que cela n'entre point dans le plan qu'elle a formé d'abaiſſer l'Angleterre.

Le 16 de ce mois, il eſt ſorti du cabinet de Potsdam, un nouveau mémoire intitulé : *Déclaration ultérieure de S. M. Pruſſienne à ſes Co-états de l'empire germanique concernant les procédés arbitraires de l'Impératrice-Reine dans la ſucceſſion de Baviere.* Je vous enverrai un extrait de cet ouvrage dans ma premiere lettre. Adieu Monſieur.

LETTRE L.

VERSAILLES *le 2 Novembre.*

De M. de... au Comte de....

M. le vicomte de Rochechouart, qui depuis la rentrée de l'efcadre à Breft n'a ceffé de demander la tenue d'un confeil de guerre pour l'examen de fa conduite & fe juftifier de ce qu'il ne s'eft point trouvé au combat d'oueffant, vient enfin d'obtenir ce qu'il défiroit. Les ordres ont été expédiés de la part de la cour pour affembler le confeil demandé ; il fera compofé des capitaines de pavillon & de ceux de la flotte ; le comte d'Orvilliers, comme commandant en chef, le préfidera. Le comte d'Hector, major de la marine dans le département de Breft, doit avoir commencé à inftruire cette affaire dans laquelle tous les officiers du *Duc de Bourgogne* feront entendus comme témoins. Il y a toute apparence que M. de Trémignon qui commandoit *l'Alexandre* & qui fe trouve dans le même cas que M. de Rochechouart, fera jugé après.

Je

Je vous ai dit que cet hiver nous ſerions inſtruits de toutes les particularités relatives au combat d'Oueſſant. Voilà les accuſations qui commençent ; je vous ai parlé dans ma dernière des calomnies qu'on ſe permettoit contre M. de Genlis qui ſe trouvoit avec le duc de Chartres ſur le vaiſſeau le *St. Eſprit*. Cette affaire devient ſérieuſe & il y a des lettres écrites de part & d'autre que chacun commente à ſa manière.

Voilà comme font nos françois, Monſieur le comte ! aujourd'hui pleins d'enthouſiaſme & demain tout le contraire ; c'eſt le cas de M. le duc de Chartres qu'on veut rendre reſponſable, je ne ſais trop pourquoi, du peu de ſuccès du combat d'Oueſſant. Cependant ce prince, de l'aveu de toute la flotte, s'eſt bien montré dans l'action. Au milieu de ce conflit d'opinions, S. A. S. a conſervé beaucoup de partiſans, ſurtout parmi les officiers de la marine de Breſt, & je m'en rapporterois aſſez à ces Meſſieurs dont la plûpart ſont plus ſévères que louangeurs.

J'étois il y a quelques jours chez le ministre de la marine ; quelqu'un venoit de reçevoir une lettre de Breſt dans laquelle on lui diſoit „ qu'on étoit étonné des pro-„ pos qui ſe tenoient à Paris contre le „ duc de Chartres ; qu'il étoit faux que „ ſa préſence eut cauſé le moindre em-„ barras & empêché de battre l'ennemi. „ Qu'on pouvoit aſſurer au contraire, „ qu'elle a augmenté le courage de tous „ ceux qui ſervoient ſous ſes ordres, & „ qu'il s'eſt lui-même montré digne du „ ſang de Bourbon dont il ſort par le „ ſang-froid qu'il a conſervé ſur ſon bord „ lorſqu'il fut attaqué par l'ennemi. Que „ c'eſt une juſtice que doivent lui rendre „ les meilleurs ſerviteurs du Roi, qui „ ont été les témoins de ſa bravoure & „ qui ne peuvent qu'être indignés des „ calomnies qu'on s'eſt permis de ré-„ pandre contre Son Alteſſe.

Voici les reproches que l'on fait à M. le duc de Chartres : on prétend que M. de la Motte-piquet avoit indiqué à S. A. la poſſibilité de couper quelques vaisſeaux de la ligne angloiſe ; que le comte

te d'Orvilliers avoit fait à ce prince le ſignal d'arriver, ce qu'il n'avoit point exécuté, quelqu'un de ſa ſuite l'en ayant empêché. Cet article avoit été annoncé dans la gazette de France d'une manière très défavorable pour le duc de Chartres: Voici les propres expreſſions de cette feuille: *Que l'effet de ce ſignal de M. le comte d'Orvilliers étoit de couper l'arrière-garde ennemie.* M. le comte de Genlis doit-être, dit-on, la cauſe que le Prince n'a pas obeï, & avoir répondu à M. de la Motte-piquet qui vouloit que Son Alteſſe arrivât ſur l'ennemi: *Gardez-vous, Monſieur! d'engager Monſeigneur à cette manœuvre; ſongez que ſa perſonne vous eſt confiée & que vous en répondez ſur votre tête.* Je vous avoue qu'il n'eſt guères poſſible d'ajouter foi à ce rapport; le comte de Genlis eſt trop brave & il eſt trop attaché à ſon illuſtre protecteur pour avoir voulu l'empêcher de ſon couvrir de gloire s'il en eut vu la poſſibilité; & en ſuppoſant même que cet officier eut pu tenir un pareil propos, ce feroit faire injure au duc de Chartres que de croire qu'il eu déféré à l'avis.

Je

Je connois assez ce prince pour répondre qu'il eut exécuté au péril de sa vie les ordres du général, s'il eut remarqué les signaux ou vu la possibilité de vaincre,

Ce qui sert encore à justifier S. A.S. c'est ce que dit le brave la Motte-Piquet dans sa réponse au comte de Genlis. Il commence par se louer beaucoup du duc de Chartres, ainsi que de tous ceux qui l'accompagnoient ; il ajoute ensuite : *A l'égard de la bravoure, quel autre qu'un prince du sang aussi courageux eut pris sur lui d'arriver sur l'ennemi & de commencer le combat sans en avoir reçu l'ordre? C'est cependant cette manœuvre qui empêcha notre arrière-garde d'être écrasée, & qui a été la cause de tout le brillant de cette journée. Voila le vrai.*

Comparez-ceci, Monsieur le Comte! avec la rélation de M. d'Orvilliers, qui dit que c'est par sa manœuvre hardie de faire revirer toute l'armée ensemble sur l'ordre de bataille renversé, c'est à dire en rendant avant-garde l'escadre bleue qui faisoit l'arrière-garde &c., qu'il a déconcerté le projet de l'amiral Keppel. Il ajoute que

que lorsque la tête de l'armée ennemie se présenta pour combattre par derrière l'escadre bleue, elle la trouva à l'autre bord de bataille comme en reserve pour le moment. On dit enfin dans le supplément de la gazette du 14 août, " que la direc-,, tion oblique des vaisseaux de la tête de ,, la ligne angloise, mit une partie de l'es-,, cadre bleue hors de position de pouvoir ,, combattre l'ennemi. ,,

Le comte d'Orvilliers, en accusant le duc de Chartres, donne gain de cause à l'amiral Keppel, qui s'attribue l'honneur d'avoir provoqué au combat, forcé la circonspection du général, & de l'avoir obligé à combattre avec lui suivant les regles de la guerre.

Les anti-Duc de Chartres répondent, ,, que la qualité de prince du sang, dans ,, le fait dont-il s'agit, ne lui donnoit pas ,, plus qu'à tout autre le droit d'attaquer ,, sans en avoir reçu l'ordre, & que fait ,, pour donner l'exemple de la subordina-,, tion, il n'en seroit que plus coupable.

imò.

„ 1mô Pour avoir engagé l'action mal-à „ propos. 2dò. Pour n'avoir pas combat- „ tu lorsqu'il le falloit.

Il regne tant d'obſcurité dans cette affaire, qu'il n'eſt guère poſſible de découvrir la vérité. Des gens inſtruits m'ont aſſuré que la jalouſie qu'a fait naître la faveur dont jouit le comte de Genlis, eſt la cauſe des calomnies qu'on s'eſt permiſes contre le Duc de Chartres. Adieu, mon cher Comte.

FIN du premier TOME.



ERRATA.

Page 106. *Ligne 1ere.* Le comte a obtenu la ſurvivance. *Liſez*: A ſollicité la ſurvivance.

.... *Même Page. Ligne* 5. pouvoit être. *Liſez* : pourroit être.

Page 124. *Au lieu de* Lettre *VXIV. liſez* Lettre *XXIV.*

Page 192. *Ligne* 7. Son capitaine de pavillon M. de Boulainvilliers. *Liſez* M. de Bouquainville.

Page 197. *Ligne* 20. conſervation. *Liſez* : converſation.

Page 257. *Ligne* 20. comte de Borie. *Liſez* : Borié.

TABLE DES LETTRES
CONTENUES
DANS CE PREMIER VOLUME.

Let-

Let-

du

FIN de la TABLE.



